

Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Lyon en 2016

Tendances récentes et nouvelles drogues

Nina Tissot
(ARIA)

TREND

Tendances Récentes et Nouvelles Drogues.

Site de Lyon - 2016

État des lieux

COORDINATRICE DE SITE ET REDACTRICE DU RAPPORT :
NINA TISSOT



SOMMAIRE

Table des matières

Sommaire	3
Table des matières	3
Glossaire des sigles utilisés.....	5
Introduction.....	6
Remerciements	7
Méthodologie générale et mise en œuvre sur le site local.....	9
Objectif du dispositif	9
Recueil de données sur l'année 2016 en région lyonnaise	11
Traitement des informations et organisation du rapport	12
Approche transversale : espaces, usages et populations observées	14
Espace urbain	14
Consommateurs et consommations visibles en espace urbain	14
Des consommations au gré des disponibilités, l'ancrage indéniable du SKÉKAN®	16
Le point sur les trafics :.....	18
Espaces festifs	24
Généralités	24
Espace festif alternatif : Porosité des milieux, diversité des consommations	24
Les festivals / événements musicaux : à l'intersection des publics et des pratiques.....	29
Espace festif conventionnel (bar, clubs).....	30
« Soirées à chapitre » et l'ecstasy partout, pour tous.....	31
Stratégie de consommation et de revente sur place	32
Le public gay.....	33
Scène festive commerciale : discours de façade, consommations en cascade	33
Chemsex/slam : une réalité en expansion	34
Approche par produit.....	40
Tableau récapitulatif des prix signalés en 2016	41
Données sur les produits collectés dans le cadre de SINTES	42
Alcool.....	43
Omniprésence en CAARUD.....	43
Avec, ou à la place ?	43
Cannabis	44
Produit majoritaire et banalisé.....	44
Permanence de l'usage en joint, émergence d'autres modalités de consommation	44
Maîtrise des effets et de l'approvisionnement	45
Revente en ville	46
Substances opioïdes	47
Héroïne : une héroïne brune à la qualité et à la disponibilité variable.....	47

BHD : Un trafic répondant à une forte demande des populations précaires	48
Méthadone : trafic localisé, substitution de rue, et injection chez les usagers géorgiens	50
Skénan® : jugé meilleur opiacé de rue disponible	51
Autres médicaments codéinés et opioïdes	53
Opium	55
Stimulants.....	56
Cocaïne et crack/free base.....	56
MDMA/ecstasy	59
Amphétamine.....	61
Méthamphétamine	62
Hallucinogènes	63
LSD.....	63
Kétamine	65
DMT	66
Champignons hallucinogènes.....	66
Solvants	67
Poppers.....	67
GHB-GBL	67
Nouveaux produits de Synthèses (NPS / RC).....	68
Cannabinoïde de synthèse	70
Médicaments psychotropes non opiacés.....	71
Benzodiazépines et apparentés	71
Autres médicaments	71

Glossaire des sigles utilisés

ARS : Agence Régionale de Santé

CAARUD : Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des Risques
pour les Usagers de Drogues

CJC : Consultation Jeunes Consommateurs

CSAPA : Centre de Soins d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie

CEIP : Centre d'Evaluation et d'Information sur la Pharmacodépendance

ELSA : Équipe de Soins et de Liaison en Addictologie (dispositif intra-hospitalier)

GEAD : Groupe d'Enquête Anti Drogues

MILDECA : Mission Interministérielle de Lutte contre les Drogues Et les
Comportements Addictifs

OCRTIS : Office Central pour la Répression du Trafic Illicite

OFDT : Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies

PJJ : Protection Judiciaire de la Jeunesse

RdRD : Réduction des Risques et des Dommages

SINTES : Système d'Identification National des Toxiques et Substances

Introduction

Un nouveau site pour le réseau-TREND

L'année 2016 a vu la création et la mise en place progressive d'un nouveau site TREND dans le dispositif de l'OFDT, grâce au soutien de l'ARS¹ Auvergne-Rhône-Alpes, qui le finance.

Celui-ci est géré par l'association ARIA (Association Rhône-Alpes d'Insertion et d'Addictologie) et rattaché au CAARUD² RuptureS, à Lyon.

Comme les sept autres sites établis en France (Bordeaux, Lille, Marseille, Metz, Paris, Rennes, et Toulouse), l'objectif du site lyonnais est de repérer, documenter et contextualiser de manière précise et précoce les phénomènes nouveaux et les tendances récentes en matière de consommation de drogues illicites dans l'ex région Rhône-Alpes.

Après une année seulement de mise en œuvre du dispositif, sans années précédentes « témoins », ce rapport se présente comme un *état des lieux*, décrivant les différentes scènes de consommation, produits, usages et usagers, tels qu'ils existent aujourd'hui et sans mise en perspective temporelle spécifique, à la différence des rapports des autres sites qui exposent les points notables d'évolutions en comparaison avec les années précédentes.

Pour autant, des tendances et mouvements apparaissent d'ores et déjà, et les différents acteurs interrogés sont en mesure d'en donner une estimation, à partir de leurs différentes places (consommateurs ou professionnels en charge de l'accompagnement sanitaire de ceux-ci, personnes impliquées dans les trafics ou professionnels en charge de la répression de ces derniers).

Les précédentes productions du site lyonnais, éloignées dans le temps (plus de dix ans), peuvent néanmoins donner un point de repère non négligeable, quand dix années sont parfois une génération concernant le champ des drogues : les usages bougent, rapidement, les produits changent, se renouvellent, et les profils d'usagers sont en constante mutation également.

Le dispositif TREND trouve ainsi toute sa pertinence à se tenir au plus près de ces mouvements, en temps réel, pour en saisir le sens à mesure qu'ils évoluent, et espérer ainsi de nourrir les réflexions et actions dans le champ des drogues de manière pertinente.

Nous sommes donc particulièrement heureux de vous présenter ce premier rapport de site, première pierre d'un travail en perpétuelle construction et renouvellement pour les années à venir.

1 Agence Régionale de Santé

2 Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des risques pour les Usagers de Drogues

Remerciements

Nous remercions l'ensemble des acteurs ayant participé à quelque niveau que ce soit à la production de ce rapport, par leur contribution directe aux informations et analyses qui y sont exposées.

- **Les usagers interrogés ou ayant produit de notes d'observation** dans les différents milieux investigués. Restant anonymes, qu'ils soient ici chaleureusement remerciés de la confiance qu'ils peuvent nous faire.

- **Les responsables d'observation et/ou contributeurs aux notes descriptives :**

Violette Bertin, Yanis Bediat et Alexina Conte (milieu festif alternatif)

Théo Lemoalle-Pène et Maÿlis Couquet (milieu festif commercial)

Valérie Galvan (milieu festif gay)

- **L'association Keep-Smiling pour une première année d'échanges et sa participation à venir**

- **Les professionnels de santé** ayant participé au groupe focus, ou ayant fait part de leurs observations à différentes occasions :

Groupe focus :

Antoine Canat, Médecin CSAPA Griffon ARIA

Frederic Buathier, Infirmier CSAPA Croix-Rousse

Aurélie Berger, Médecin CSAPA Edouard Herriot – Urgences psychiatriques

Guillaume Souweine, Médecin coordinateur CSAPA Bourgoin-Jallieu- Médecin généraliste

Claudie Rifaud, Infirmière Équipe mobile en addictologie CSAPA Griffon ARIA

Danièle Tetaz, Infirmière CSAPA Jonathan ARIA Villefranche

Delphine RAGONNET, Médecin, responsable addictologie Hôpital Edouard Herriot

Fanny Frost, Médecin CSAPA Lyade-Vénissieux

Serge Luc, Infirmier coordinateur ELSA Croix-Rousse

Sabrina Pierre et Alexandra Boucher, pharmaciennes CEIP Lyon

Pour leurs retours sur l'année :

L'équipe du Samu Social 69 (association Alynea)

Les intervenants des Consultations Jeunes Consommateurs (associations ARIA et Lyade)

Mme Faroudja Boutahra, coordinatrice du CSAPA Antenne toxicomanie de la prison de Corbas

Mme Salviero Jennifer, infirmière conseillère technique santé de la PJJ Rhône-Ain

Les pharmaciens partenaires de PEKO (Programme d'Echange de Kits en Officines)

Pour leur participation au questionnaire qualitatif : Les équipes des CAARUD RuptureS et Pause Diabolo

- **La cheffe de Projet MILDECA Mme Gouraud**, pour son soutien dans la mise en œuvre du groupe focus application de la loi, qui a pris cette année la forme d'entretiens auprès des professionnels des différents services, que nous remercions ici :

Le service Groupe d'Enquêtes Anti Drogue Ouest / CSP Lyon

Les officiers et commandant du groupement de la gendarmerie Départementale du Rhône

Le chef de service douanier P.MAZZOLINI, ainsi que Mesdames M. et M. de la cellule de renseignements et d'orientation des contrôles de la Direction régionale des Douanes.

Le brigadier-chef G.Peillou du commissariat du 1er arrondissement

Le juge d'instruction T.Hirth au TGI de Lyon

- **Le laboratoire de Police scientifique et les professionnels rencontrés** pour leur accueil et les échanges autour du dispositif SINTES

- **L'ensemble des collecteurs et collectrices SINTES** (et notamment dans les CSAPA-CAARUD Tempo, Lac d'Argent, Pélican, Thianty, Pause Diabolo et RuptureS) qui ont recueilli des échantillons auprès des usagers.

- **L'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT)** et l'équipe de la coordination nationale TREND pour son soutien dans la mise en œuvre de ce nouveau pôle lyonnais et en particulier Agnès CADET-TAÏROU, Magali MARTINEZ, Michel GANDILHON, Thomas NEFAU et Maitena Millhet.

Méthodologie générale et mise en œuvre sur le site local

Objectif du dispositif

L'objectif du dispositif TREND est de fournir, en complément des dispositifs existants (comme les enquêtes statistiques en population générale), des éléments de connaissance sur les phénomènes émergents liés aux usages de drogues. Le dispositif permet l'accès à une information recueillie directement sur des terrains où les produits sont particulièrement présents et au sein de populations à forte prévalence d'usage. Majoritairement qualitatives et validées par la confrontation des sources, ces données permettent d'identifier des phénomènes non encore perceptibles par les données quantitatives du fait de leurs caractères émergents et minoritaires.

Dans ce cadre, le dispositif TREND tente d'observer les évolutions à partir de **six thématiques principales** :

- les populations émergentes d'usagers de produits
- les modalités d'usage de produits
- les dommages sanitaires et sociaux associés à la consommation de produits
- les produits émergents
- les modalités d'acquisition de proximité
- les perceptions et représentations des produits

Pour ce faire, tous les sites du dispositif TREND sont dotés d'une stratégie commune de collecte et d'analyse de l'information opérant dans **deux espaces d'investigation** :

- L'espace urbain, qui intègre les CAARUD et les structures de soins et leurs abords, ainsi que les lieux où se rassemblent les usagers : scènes ouvertes, lieux de deal ou encore squats ou campements.
- L'espace festif techno/électro, lequel comprend les événements ou les espaces propres à ce courant musical, qu'ils relèvent du mouvement contre-culturel électro (free party, teknivals, raves...) ou de lieux plus conventionnels (clubs, boîtes de nuits, bars musicaux...).

Les substances investiguées pour les deux espaces sont les suivantes : l'héroïne, la buprénorphine haut dosage (Subutex®), les sulfates de morphine (Skénan®, Moscontin®), la méthadone, le Néocodion®, la cocaïne, la cocaïne basée (crack/free base), le cannabis, le trihexiphenidyle (Artane®), le clonazépam (Rivotril®), d'autres benzodiazépines et médicaments, les solvants, l'ecstasy et la MDMA, les amphétamines, la kétamine, le LSD, l'opium/rachacha, les champignons hallucinogènes, d'autres plantes hallucinogènes (datura, salvia divinorum...), les nouveaux produits de synthèse (NPS), et autres substances le cas échéant.

Pour chaque produit, **les thèmes abordés** sont donc relatifs à la disponibilité, à l'accessibilité, au prix, à la préparation, au mode d'administration, aux problèmes de santé, aux caractéristiques des consommateurs, à la perception du produit, au trafic.

Les outils de recueil utilisés sont essentiellement **qualitatifs** et comprennent :

- Des observations ethnographiques menées en continu, sur des scènes où les consommations sont particulièrement importantes (notamment la scène festive « électro/techno » (commerciale ou alternative), ou autres espaces collectifs de consommations (espaces privés, squats, lieux ouverts (rue), etc.)

Ces observations sont menées par des personnes usagères de produits ou fréquentant régulièrement ces espaces (nommées « informateur-clé » ou « IC »), qui transmettent leurs données de terrain à des « responsables d'observation », eux-mêmes familiers de ces espaces et qui sont en charge de produire une synthèse.

- Des questionnaires qualitatifs destinés aux structures ou associations en contact réguliers avec des usagers de drogues (structures de première ligne (CAARUD), associations intervenant en espaces festifs).

- Des groupes focaux réunissant des professionnels en lien avec des usagers (professionnels du médico-social et professionnels de l'application de la loi (justice et douanes/police/gendarmerie), qui permettent de recouper et de dégager collectivement les éléments marquants de l'année écoulée, que ce soit en termes de produits, d'usages, de populations, de trafics et de conséquences sanitaires. La méthode de travail recourant à la constitution de « groupes focaux » s'inspire de la pratique de l'Organisation Mondiale de la Santé lors de diagnostics rapides de situation. Il s'agit de réunir des personnes ayant une thématique commune mais des pratiques et des points de vue diversifiés. Il est ainsi possible d'observer des convergences (ou des divergences) d'opinion sur l'absence, l'existence, le développement de tel ou tel phénomène.

- Le volet SINTES d'analyse de produits vient compléter le dispositif, par une double activité. Il s'agit d'une part de la veille sanitaire sur des produits ayant des effets indésirables ou graves (analyse des concentrations et des produits de coupe), des produits nouveaux ou peu observés (identification de nouvelles molécules), mais aussi d'une veille active sur des produits spécifiques, visant, à partir d'une collecte systématique de ceux-ci sur l'ensemble du territoire, à mesurer leur taux de pureté moyen et à identifier les produits de coupe habituels. Dans tous les cas les produits sont collectés auprès des usagers à leur demande.

- Enfin, le rapport TREND intègre également dans ses analyses les données d'enquêtes quantitatives menées dans les CAARUD et CSAPA, concernant les profils d'usagers et les pratiques d'usages (ENa-CAARUD menée par l'OFDT et Oppidum, enquête de l'ANSM et du réseau des CEIP-A), ainsi que les chiffres de l'OCRTIS et des douanes concernant les trafics. Ces données permettent une mise en perspective au niveau national, et éclairent les spécificités locales au regard de tendances plus générales.

Recueil de données sur l'année 2016 en région lyonnaise

Le dispositif pour sa première année d'existence s'est principalement focalisé sur la région lyonnaise, et aura vocation à s'entendre au fil des années pour se déployer sur d'autres scènes de la région, en contexte urbain et festif.

Le réseau d'observations ethnographiques en contexte festif a pu se déployer au sein des principaux établissements commerciaux de la ville, incluant les établissements de la scène festive-gay, ainsi que les soirées événementielles locales. Concernant les scènes alternatives, il a pu suivre les différents événements ayant eu lieu en espaces urbains (dans différents espaces généralement squattés), mais aussi les free-party ayant lieu en extérieur et ce dans différents départements de la région (Rhône, Isère, Ain, Ardèche, Loire, Haute-Savoie, Puy-de-Dôme).

Des fiches d'observations et des entretiens approfondis menés auprès d'utilisateurs ont donné lieu à la production de notes de synthèse comprenant une partie « état des lieux », visant à établir une cartographie précise de ces scènes en cette année « zéro » du dispositif.

Ces notes de synthèse font apparaître les aspects méthodologiques du recueil (sources d'information, lieux de recueil), les contextes de consommation (type de scène, courant culturel associé, population présente), les produits consommés et vendus sur place (la disponibilité, le prix, les modes d'usage et le matériel disponible, les représentations associées, les modalités d'achat et de revente).

Le réseau d'informations en contexte urbain : les questionnaires qualitatifs ont été remplis par les deux CAARUD de la ville, source importante d'informations sur les profils d'utilisateurs, contextes et modalités d'usage. Des entretiens approfondis ont également été réalisés auprès d'utilisateurs. Des observations et discussions plus informelles sont également menées toute l'année auprès d'utilisateurs et de professionnels de structures de première ligne, et les données traitées ensuite par la coordinatrice du dispositif. Des échanges avec d'autres CSAPA-CAARUD de la région ont également eu lieu à diverses occasions, et seront développés l'an prochain par le biais de rencontres spécifiques et de la participation de ceux-ci au questionnaire qualitatif.

Complétant ces informations, les groupes focus, éléments essentiels du dispositif permettant le retour et l'échange avec un panel large de professionnels en lien avec des utilisateurs, se sont déroulés ainsi :

Le groupe focus sanitaire a réuni médecins et infirmiers de cinq CSAPA, deux ELSA, du service des urgences psychiatriques et du CEIP. En parallèle, des retours d'informations ont été faits par des professionnels intervenants en CJC, au CSAPA de la maison d'arrêt, au Samu Social, à la PJJ, et de la part de pharmaciens participants à un programme d'échange de kit en officine.

Le groupe focus application de la loi n'a pu être mis en place cette année, ce sont des entretiens par service qui ont été menés auprès de professionnels : du service des douanes, de la gendarmerie départementale, du groupe d'enquête anti-drogue ouest, du commissariat du 1er arrondissement, du cabinet d'un juge d'instruction.

Concernant SINTES, 11 collectes ont été réalisées sur l'année 2016, concernant des produits de synthèse ou des drogues « classiques », soit ayant entraîné des effets secondaires indésirables, soit ayant une apparence étrange, soit étant suspectés de contenir de possibles fentanylloïdes, ou encore étant rarement observés en circulation (différents NPS).

Traitement des informations et organisation du rapport

Traitement des données :

Les données recueillies sur l'année, à partir des différentes méthodes et sous les formes spécifiques évoquées ci-dessus, sont ensuite informatisées et classées à partir d'une base d'organisation fournie par l'OFDT sur le logiciel de traitement de données qualitatives QDT Nvivo.

Cette base, qui classe les informations par contextes/produits/usagers, permet notamment d'organiser ces dernières à partir de sous nœuds pour chaque thème, renvoyant par exemple pour les produits à leur : disponibilité, prix, préparation, mode d'administration, effet, régulation, groupe de consommateurs, perception des usagers et des non-usagers, appellations, trafics, conséquences sanitaires...

Elle reprend également des éléments transversaux ne concernant pas un produit en particulier mais des informations contextuelles et spécifiques aux populations (modalité de consommation, groupe d'usagers, marché des drogues, etc.)

Cette base de données permet de trianguler les informations à partir des différentes sources, mais également à partir des différents sites TREND sur le territoire.

Plan du rapport :

Le présent rapport suivra donc un plan relatif à l'organisation du dispositif en termes de remontée d'informations et de traitement de celles-ci, à savoir :

- Une première partie relative à l'espace urbain : scènes, populations, produits en circulation et pratiques de consommation/revente, avec un point spécifique concernant les trafics à l'échelle locale en lien avec leur déploiement national et international.
- Une deuxième partie relative à l'espace festif : lieux, populations, produits en circulation et pratique de consommation/revente.
- Une troisième partie organisée par produit, avec un tableau « baromètre des prix » sur l'année, et des informations spécifiques aux différentes drogues, taux de concentration et produits de coupe, modalités d'usage, représentations.

Rappel important sur la méthodologie et l'usage du présent rapport :

Le dispositif n'ayant qu'une petite année d'existence lors de la rédaction de ce rapport, tous les contextes n'ont pu être traités avec la même précision, et certaines informations seront à compléter les années suivantes. Nous précisons ainsi que si des substances ou des contextes n'apparaissent pas dans le présent rapport, c'est que les éléments recueillis ne sont pas assez conséquents pour produire des données suffisamment triangulées et objectives.

Indépendamment du cadre local, il est également important de rappeler la nature qualitative des données produites par le dispositif TREND, et la taille restreinte des populations qu'il prend en compte. Que ce soit dans l'espace urbain ou festif, celles-ci sont choisies parce qu'elles ont été depuis longtemps repérées comme fortement consommatrices de produits psychoactifs, et ainsi leur observation permet d'être au plus près des nouvelles tendances en matière d'usage. Les informations recueillies ne sauraient cependant prétendre à l'exhaustivité ni être représentatives de l'ensemble de la population régionale, et n'ont pas vocation à produire quelques lectures statistiques que ce soit.

Il s'agit également de prendre en compte les limites méthodologiques à l'observation de phénomènes se réalisant dans un contexte d'illégalité, qu'il s'agisse de trafic ou d'usage simple (en rapport avec la loi de 70), rendant l'accès au terrain parfois complexe.

Le présent rapport a ainsi trois objectifs principaux :

- Contribuer à la synthèse nationale annuelle sur les phénomènes émergents liés aux drogues en France
- Être un outil d'appréhension des phénomènes émergents liés aux drogues au niveau local pour l'ensemble des personnes intéressées et particulièrement les décideurs et les professionnels
- Être un outil de rétro information vers l'ensemble des acteurs du site ayant contribué à la collecte d'informations.

APPROCHE TRANSVERSALE : ESPACES, USAGES ET POPULATIONS OBSERVEES

Espace urbain

Le maillage des remontées d'informations s'est principalement déployé cette année sur le centre-ville lyonnais, avec l'étude des populations, consommations et trafics à partir d'observations ethnographiques et des groupes focus. Trop peu de données, excepté celles concernant les trafics, ont été recueillies sur les espaces péri-urbains pour livrer des informations précises et objectives.

Consommateurs et consommations visibles en espace urbain

Espaces particulièrement fréquentés par les usagers

S'agissant des espaces, nous pouvons circonscrire un hyper-centre et quelques quartiers plus excentrés jusqu'à Villeurbanne, qui voient évoluer des populations fortement consommatrices de produits psychoactifs. Très précarisées, celles-ci sont visibles par leurs activités liées à la manche, notamment aux abords de certains magasins alimentaires, et dans les rues commerçantes de la Presqu'île (rue de la République/ rue Victor Hugo et rues adjacentes). Mais aussi des lieux de couches sont visibles en différents endroits de la ville : tentes en bords de quais ou sous les ponts de la Saône et du Rhône, garages abandonnés ou voitures hors-d'usage, terrains vagues squattés, tentes en espaces boisés en bordures de la ville.

Les espaces principaux plus spécifiquement repérés par le dispositif TREND, par l'activité de revente ou de consommation qui s'y déroule, concernent :

- Les abords des gares (Part-Dieu et Perrache), bien qu'il soit noté une moindre fréquentation de ces lieux depuis déjà plusieurs années suite à la mise en œuvre de plans Vigipirate successifs, induisant une forte présence policière et militaire.

- La Presqu'île et plus particulièrement certaines places repérées comme espaces de consommations et de deal. Il faut noter que sur la Presqu'île, site très touristique et donc investi par les populations très précarisées qui y trouvent un lieu de ressource potentielle (manche pécuniaire et alimentaire), se trouvent des quartiers originellement très populaires, même si leur situation a considérablement évolué ces dernières années. Ceux-ci conservent tout de même une part de leurs usages et usagers :

- Ainsi les Pentes de la Croix Rousse, bien qu'en constante gentrification (entraînant alors des changements de populations, de commerces et d'usages des espaces publics), ont hébergé de nombreux squats, et un grand nombre d'usagers de drogues plus ou moins désinésérés dont les consommations et activités en lien avec celles-ci étaient visibles sur l'espace public. L'implantation du CAARUD RuptureS et d'un centre de Soins (CSAPA - anciennement CSST- du Griffon) de longue date en ces lieux n'est pas sans lien. Des places et rues (parfois également liées aux consommations en espaces festifs nous le verrons par la suite) y sont repérées depuis de nombreuses années comme lieux de consommations et de trafics.

- La gare de Perrache, en tant que lieu de passage et d'affluence, renforce ces dispositions au trafic et à l'occupation de l'espace, notamment par des personnes très désinésérées qui souhaitent par là « garder un lien avec le monde ». Par opposition la gare Part-Dieu, plus excentrée, située dans un quartier d'affaire, et dont l'espace interne est saturé de voyageurs, est moins sujette à ces phénomènes.

- La fin de la Presqu'île, quartier populaire à l'origine, est aujourd'hui en complète restructuration : immeubles rasés, nouvelles constructions et centre commercial de la Confluence redessinent entièrement le quartier et les usages qui peuvent en être fait. Cependant, restent quelques groupes de personnes investissant places et trottoirs devant des grandes surfaces, parfois accueillis dans les CHRs alentours, et quelques campements occasionnels notamment en tentes en bords de quais.

D'une manière générale, l'accentuation des contrôles des populations présentes dans l'espace public et les mesures prises pour les en déloger (arrêté anti-alcool sur la voie publique, coupures de points d'eau, expulsion de campement, etc.) ont entraîné une migration de celles-ci hors du centre-ville.

Populations en grande précarité présentes sur l'espace public :

Les personnes usagères de drogues présentes sur l'espace public sont dans leur grande majorité connues des structures de première ligne type CAARUD et Samu Social, mais aussi parfois des CSAPA.

Il s'agit d'une population principalement masculine. Les femmes, quand elles sont présentes, sont souvent en couple, ou évoluent au sein d'un groupe de pairs mixte, notamment lorsqu'elles sont jeunes. D'ailleurs, les groupes de jeunes se référant à une sous-culture « punk » et identifiable à leur look vestimentaire, sont de moins en moins nombreux, plus souvent viennent-ils aussi d'autre pays, bien qu'en période estivale on puisse rencontrer quelques groupes de jeunes femmes et hommes venant de régions plus au nord de la France et qui transitent par Lyon pour descendre plus au sud, ou bien également des jeunes de la région qui profitent de ces mois plus propices pour s'essayer à un mode de vie nomade. Approximativement âgés entre 20 et trente ans, certains d'entre eux sont néanmoins des mineurs de 16 ou 17 ans, le plus souvent alors en rupture familiale et parfois hébergés en foyer.

De nombreuses nationalités sont représentées au sein des usagers de drogues présents sur l'espace public urbain (Europe occidentale, Europe de l'Est, Maghreb, Etats-Unis...). Ils peuvent arriver à Lyon suite à des diasporas consécutives à la guerre dans leur pays d'origine (pays de l'Est notamment) en étant eux-mêmes contraints à la fuite (les demandeurs d'asile ne sont pas rares) ou pour y retrouver des proches parents. Parfois aussi les migrations sont motivées par la perspective de soins liés au VIH ou à l'hépatite C, soins peu accessibles dans le pays d'origine (traitements coûteux, absence de sécurité sociale). D'autres fois ce sont des choix de vie nomade, ou des errances contraintes par les difficultés financières ou psychiques, qui mènent ces usagers d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre. Les frontières ont été plus ou moins difficiles à franchir, les allers-retours avec le pays d'origine peuvent être plus ou moins fréquents, plus ou moins choisis.

Ils dorment en foyer d'hébergement, dans des appartements squattés, sous un pont, un porche ou contre une devanture de magasin, parfois certains ont un logement ou sont hébergés chez des tiers. Ils vivent ou non avec des minima sociaux (par choix ou par contrainte dans l'un et l'autre des cas³), et connaissent plusieurs structures d'accueil ou d'accompagnement vers lesquelles ils se déplacent quotidiennement, avec plus ou moins de difficulté selon qu'ils sont propriétaires de chiens ou non. Les animaux étant interdits dans les transports (à l'époque de la rédaction de ce rapport, la réglementation est en cours d'évolution), il leur faut alors marcher à travers la ville, les distances étant parfois de plusieurs kilomètres entre le lieu où ils dorment et telle ou telle association. De même, la possession d'animaux rend l'accès à l'hébergement plus compliqué puisque seulement deux structures lyonnaises acceptent les chiens.

Les consommations viennent souvent aider à soutenir ce mode de vie, qu'elles en aient été la cause, ou que leur fréquence et intensité en soit la conséquence. Les produits sont partie prenante de l'existence, aident à supporter la vie à la rue, les douleurs, le froid ou la chaleur, et induisent des sociabilités spécifiques de par la consommation collective ou les réseaux de revente.

3 Certains ne souhaitent recevoir aucune aide financière, afin de marquer leur indépendance vis à vis de l'Etat. D'autres n'y ont pas accès du fait de l'irrégularité de leur situation, ou de démarches administratives complexes qu'ils n'ont jamais menées à bout.

Elles provoquent par ailleurs des dommages somatiques ou psychologiques spécifiques, mais aussi en lien avec un mode de vie très précaire :

On voit ainsi de nombreux abcès ou infections dus à des injections dans des conditions d'hygiène très mauvaises, auxquels s'ajoutent des problèmes liés à la grande précarité (problème de pieds, de dents, de peau etc.) dont les douleurs sont souvent en partie masquées par les effets des drogues, et qui ont des conséquences bien plus dramatiques dans ce contexte qu'en temps normal. Ainsi les CAARUD notent-ils cette année un grand nombre de décès d'usagers, en lien avec des consommations (plusieurs cas d'overdoses ou suspicion d'overdoses) mais aussi et surtout consécutifs au mode de vie et à des consommations antalgiques laissant décompenser des pathologies et/ou responsables de retard de prise en charge (septicémie, cancer généralisé, staphylococcies).

Des consommations au gré des disponibilités, l'ancrage indéniable du SKÉNAN®

Concernant les produits consommés et les modes d'usages, nous pouvons dégager plusieurs figures de consommateurs parmi ces usagers du centre-ville.

Précisons d'abord que l'alcool est le principal produit consommé, et concerne quasiment la totalité des usagers rencontrés, sous toutes ses formes (alcool fort, bière forte, vin). C'est d'ailleurs souvent le responsable de dommages somatiques et psychiques importants, parfois loin devant d'autres consommations⁴.

Les grands précaires très désocialisés, ayant souvent dépassé la quarantaine voire approchant la soixantaine, et occupant des espaces relativement fixes dans l'espace public, sont principalement consommateurs d'alcool (vin et bière forte bon marché) et de cannabis, parfois associés à la prise de médicaments. Ils sont ainsi plus souvent connus du Samu Social que des CAARUD, qui n'accueillent en théorie que les usagers d'autres substances psychoactives.

Les groupes de jeunes que nous évoquons, dont le parcours de vie les a menés récemment à occuper l'espace public, sont généralement consommateurs de cannabis et d'alcool (bières et parfois cocktail avec alcool fort) a minima, et d'autres drogues hallucinogènes occasionnellement (LSD en particulier), bien que ces occasions puissent être régulières sur le mois. Parfois certains ont-ils quelques expériences avec les opiacés voire avec des produits de substitution et des dépendances déjà installées. Ils sont connus des CAARUD pour des prestations d'hygiène (douches, machine à laver) et éventuellement pour s'approvisionner en matériel - notamment pour ceux injectant des produits- et/ou des CSAPA pour des relais de traitement suite au changement de ville.

Pour les usagers - quels que soient leurs origines et âges- qui sont très installés dans les espaces de l'hyper centre (1er et 2eme arrondissement) pour des activités liées à la manche ou au trafic, ou simplement par leur réseau de sociabilité, c'est indéniablement le triptyque méthadone/Subutex®/Skénan® qui est consommé, et toujours associé à l'alcool. Méthadone et Subutex® sont achetés, revendus et consommés notamment aux abords des CSAPA, par des usagers patients ou non de ceux-ci. À noter que certains usagers ont un véritable parcours de substitution initiée dans la rue, ou à l'inverse un parcours d'usage de drogue à visée de « défonce » initié par des produits de substitution sans nécessairement avoir consommé d'héroïne en amont. Plus souvent ce sont des situations intermédiaires et complexes que l'on retrouve, les usagers jonglant entre plusieurs produits et plusieurs modes et fonctions d'usage.

Le Skénan® a quant à lui largement détrôné l'héroïne dans les consommations d'opiacés des usagers en précarité du centre-ville, et il est maintenant au coude à coude avec l'héroïne dans les produits cités par les usagers fréquentant les CAARUD⁵. L'héroïne accessible à ces groupes étant réputée de très mauvaise qualité, les usagers ne s'y trompent pas, et ceux qui arrivent d'autres villes ou de l'étranger,

4 Cf. partie 3, Approches par produits, Alcool.

5 Les usagers fréquentant les CAARUD n'étant pas tous en grande précarité et ceux plus insérés consommant plus souvent de l'héroïne que du Skénan®, ces chiffres indiquent donc à quel point le Skénan® est le principal produit consommé par les populations précaires du centre-ville lyonnais. Pour le reste de la région Rhône-Alpes, l'héroïne reste loin devant avec 46% contre 26% pour le Skénan®, selon les chiffres ENa-CAARUD 2016, à paraître.

habitué à une héroïne de meilleure qualité, se rabattent sur le Skénan® au bout de quelques jours à peine, d'autant que le produit est particulièrement disponible (Cf. données trafics).

Skénan® et Subutex® sont plus souvent injectés, parfois sniffé pour le Subutex® mais plus rarement pour le Skénan®. La méthadone quant à elle est quasiment exclusivement bue sous forme de sirop ou avalée en gélule, exception faite d'usagers originaires des pays de l'Est qui sont presque les seuls à avoir des pratiques d'injection de la méthadone-sirop, lesquelles ne manquent pas de les stigmatiser d'autant plus auprès du reste des usagers des CAARUD. En effet ces derniers sont nombreux à considérer que l'injection de méthadone est soit impossible, soit inutile (du fait du peu d'effet estimé) et donc « absurde », soit particulièrement dangereuse et repoussante de par la consistante sirupeuse de la méthadone. D'autres encore, envisageant la prise de méthadone comme phase ultime du soin, reprochent ainsi le « gâchis » que représente son injection pour ceux qui s'y adonnent et qui se privent ainsi de la possibilité future d'y avoir recours lorsqu'ils souhaiteront arrêter les injections, étant entendu pour eux qu'on ne peut user d'un produit comme traitement après en avoir détourné l'usage pendant longtemps (Cf. Partie 3, Approche par produits, Méthadone et Subutex®).

Les consommations de médicaments codéinés (type Codoliprane® et Klippal®) et de benzodiazépines (Valium® et Seresta®) sont également fréquentes, notamment par injection, plus spécifiquement pour le Valium® dont les emballages sont régulièrement retrouvés dans des lieux de shoot extérieurs.

La consommation de produits plus chers comme la cocaïne peut être conditionnée par la période du mois, notamment à l'arrivée des aides sociales, principale ressource de ces usagers. Généralement injectée pour en maximiser les effets, la cocaïne sera aussi souvent -de plus en plus semblerait-il- basée et fumée par ces groupes d'habituels injecteurs, lorsqu'ils bénéficient d'un lieu où réaliser l'opération en plus grande tranquillité que dans la rue (a minima un squat ou un logement, et non une ruelle ou une allée, trop peu discrètes).

On trouve couramment des mélanges de type « speed-ball » qui associent un stimulant et un opiacé, originellement cocaïne et héroïne, en place desquelles on trouvera Skénan® et/ou amphétamine pour ce qu'il est d'usage de nommer « le speed-ball du pauvre ».

D'une manière générale, la grande majorité de ces usagers sont polyconsommateurs (et non polytoxicomanes, car ils évoquent généralement une dépendance à un seul produit en particulier, mais des consommations de produits multiples concomitantes), et leurs consommations sont plus ou moins interchangeables au gré des disponibilités et de la qualité des produits en circulation. Un phénomène qu'on peut qualifier de « nomadisme de défonce », lié à la précarité économique et parfois psychique, et qui semble s'accroître⁶.

Visibilité des consommations

Si les usagers et les lieux de trafic sont repérables, il n'y a cependant pas de réelles scènes ouvertes de consommation en ville, comme ce peut être le cas dans d'autres agglomérations françaises, et notamment à Paris. On trouve des places, aux abords de lieux de soin en addictologie notamment, où les usagers peuvent se rassembler et consommer ensemble, mais plus souvent dans des espaces confinés (allées d'immeubles, locaux-poubelles, bordures de quais et recoins de rues à l'abri des regards).

Des lieux repérés « lieux de shoot » existent à différents endroits, notamment sur la Presqu'île, et plus particulièrement sous certains ponts ou passerelles. De manière plus ou moins régulière quelques dizaines voire centaines de seringues usagées peuvent y être retrouvées, qui proviennent souvent des CAARUD, et laissent donc penser à des usagers en situation de grande précarité qui n'ont pas d'autres espaces pour s'injecter (ni domicile personnel, ni foyer).



Poubelle d'un local servant de lieu de shoot (les étiquettes orange sont celles servant à fermer les sachets plastique des kits d'injections distribués en CAARUD). Lyon 1^{er} arrondissement, octobre 2016

6 Si les pourcentages des consommations d'opiacés dans les files actives des CAARUD sont plutôt stables, celles de kétamine, LSD, MDMA, cocaïne (dont basée), et d'amphétamines ont quasiment doublé ces deux dernières années, tout du moins dans l'un des deux CAARUD.

Le point sur les trafics :

A l'échelle nationale/internationale : de grandes tendances et une complexification des logiques de circulation

La région lyonnaise est un carrefour européen en matière de trafic de stupéfiants, de par sa situation centrale sur le territoire français mais aussi au sein d'une région frontalière à proximité des pays d'où proviennent directement certains produits. Ceux-ci sont en transit par Lyon pour l'Est de la France, le Nord, parfois le Sud également, en rapport avec les grandes voies de circulation et d'approvisionnement traditionnelles : l'ecstasy/MDMA et le LSD proviennent du Bénélux, les amphétamines mais aussi la MDMA arrivent des pays de l'Est, quand le cannabis est en immense majorité en provenance du Maroc (pour la résine et l'herbe) et de l'Espagne (pour l'herbe), et en bien moindre proportion des Pays-Bas. La cocaïne arrive d'Amérique du Sud par différents canaux qui ont tendance à s'affranchir de logiques cardinales à l'échelle européenne (bien que l'Espagne puisse fournir une partie des usages du Sud de la France pour remonter vers Lyon *in fine*). L'héroïne vient quant à elle de l'Est, d'abord d'Afghanistan, puis transite par la Turquie, l'Italie, les Pays-Bas, la Suisse ou la Belgique, et arrive en région par différents types de filières, notamment albanaise, nous y reviendrons.

Ces logiques de transit nord-sud apparaissent cependant se complexifier, et il semblerait que plus souvent des produits puissent aujourd'hui circuler différemment, provenir du Sud, remonter par le Nord par d'autres réseaux, avant de revenir en région lyonnaise par exemple.

Modes d'acheminement variés, des spécificités par produit

- Le réseau ferroviaire est principalement employé pour la cocaïne, bien que l'héroïne y soit également de plus en plus présente. Parfois, les deux produits sont retrouvés « *dans le même ventre* » indique un fonctionnaire des douanes, puisque c'est principalement l'utilisation de mules qui est employée pour ce type d'acheminement. Le cannabis, trop odorant, est plus rarement saisi à bord des trains.

Pour la cocaïne, les quantités transportées par une mule varient entre 500 g et 1,5 kg, répartis par ovules de 10/12 g aujourd'hui conditionnés par des machines, pour plus de compacité. C'est ainsi avec entre 60 et 140 ovules dans le corps que les mules font les trajets, rémunérées pour cela entre 3000 et 5000 euros par voyage. Souvent lors de leurs arrestations, qui peuvent également avoir lieu sur la route ou à l'aéroport, les douanes retrouvent également des médicaments servant à bloquer ou à favoriser le transit intestinal.

- Des go-fast sont également régulièrement utilisés sur l'année, principalement pour le cannabis et l'ecstasy. Cependant, la méthode étant connue de longue date, les trafiquants semblent s'adapter aux logiques de démantèlement et de traque des autorités, et l'on voit apparaître de nouvelles formes de transport, plus volontiers dénommés « *slow fast* » par les services de répression du trafic, déjouant les repères habituels :

« *Les voitures roulent à allure normale, sont occupées par des femmes et parfois des enfants, et ne transportent que 20 ou 50 kg maximum de marchandises* ». (Officier Douanes)

Cela est à mettre à lien avec la multiplication des petites saisies que les douanes rapportent d'une manière générale.

- Le poids lourd, longtemps abandonné à des fins de trafics de drogues, est aujourd'hui réemployé notamment pour des marchandises en provenance des pays de l'Est, et le service des douanes opère presque une saisie de ce type par jour. On renverra pour exemple aux récentes saisies dans la région de quelques centaines de kilogrammes de cannabis dans des camions frigorifiques servant à transporter des fruits et légumes.

- Enfin, il faut noter la constance des approvisionnements à l'étranger par initiatives individuelles, à visée de consommations personnelles ou pour une revente en cercle restreint : il s'agit d'aller se fournir en Suisse en cocaïne et/ou héroïne (notamment lorsque l'on habite proche de la frontière ou que, vivant en milieu rural, les réseaux locaux sont plus limités), aux Pays-Bas pour ramener buvards ou gouttes de LSD et cachets d'ecstasy ou poudre de MDMA, en Espagne pour la cocaïne, et plus rarement voit-on quelques allers-retours en région parisienne pour ramener du crack. Les produits sont ramenés par la route, ou parfois envoyés par colis postaux. L'usage du Darknet pour des approvisionnements individuels destinés à la revente en cercles plus ou moins élargis est également à souligner, notamment concernant les cachets d'ecstasy ou les buvards de LSD, mais aussi les amphétamines ou tous types de drogues, à des taux de concentration souvent bien plus élevés. Nous suivrons plus particulièrement ce phénomène les années à venir.

Quelques données par produits

Sur la globalité de l'année tous produits confondus, les douanes de Lyon ont saisi une valeur estimée à environ 8,6 millions d'euros.

- Le cannabis, (pour lequel les douanes de Lyon évoquent trois tonnes en de nombreuses saisies sur l'année) provient nous le disions du Maroc pour la résine et l'herbe, d'Espagne pour l'herbe également. Des filières albanaises sont également de plus en plus fréquentes, la marchandise transite par l'Italie par kilogrammes, puis arrive sur Lyon avant d'être réexpédiée dans l'Est de la France. Toutes les analyses au niveau national corroborent un taux de THC (Δ^9 -tétrahydrocannabinol) dans la résine de plus en plus élevé, dépassant les 20% (23,3% selon les chiffres de la police), taux qui a doublé en 5 ans (il était de 11,8% en 2011). Plus de 85% des résines analysées ont un taux supérieur à 15%, et le maximum rencontré est de 70%. Dans l'herbe, la teneur moyenne de THC en 2016 est de 11,4%.

- Concernant l'ecstasy, généralement en provenance du Benelux ou de pays de l'Est (et notamment la Pologne), les douanes ont réalisé en 2016 la plus grosse saisie des dix dernières années, en deux arrestations simultanées de go-fast à hauteur de Dijon et Lyon, pour un total de 110 kg, soit 17 4208 cachets. Ces derniers, en provenance de la Belgique, étaient destinés à alimenter le marché Lyonnais. Phénomène assez rare, tous les cachets d'ecstasy représentaient le même logo, alors que d'ordinaire les logos sont diversifiés, y compris au sein d'une même saisie. Le taux de concentration particulièrement élevé de ces cachets (plus de 200 mg de MDMA) renvoie aux données générales des laboratoires de police scientifique qui notent l'évolution constante des teneurs en MDMA des cachets d'ecstasy, fréquemment dosés à plus de 150 mg (pour un tiers des comprimés saisis).

- La cocaïne disponible ou en transit dans la région lyonnaise arrive des pays producteurs d'Amérique du Sud, par des filières antillaises ou guyanaises, parfois en provenance d'Afrique de l'Ouest (en transit par le Portugal sans nécessité de visa), ou encore par l'Albanie, traversant la frontière italienne. Elle peut notamment arriver par valises ou par mules jusqu'à Lyon après l'atterrissage de ces dernières à l'aéroport d'Orly. Des taux de pureté variables sont observés, alentour de 80% lorsqu'elle n'est pas encore recoupée soit par les réseaux d'acheminement eux-mêmes, soit par des réseaux plus locaux à qui a été déléguée cette activité lorsqu'ils prennent le relais de la diffusion du produit. En 2016, la teneur moyenne de la cocaïne chlorhydrate (HCL) en équivalent cocaïne base est de 58,3%. Elle confirme l'augmentation globalement constatée depuis le début des années 2010, notamment dans les poudres de cocaïne au stade de leur consommation.

- Le trafic d'héroïne est volontiers qualifié de « trafic de fourmis » par les différents acteurs en charge de sa répression. Les consommateurs étant moins nombreux que pour d'autres drogues, et le produit particulièrement coupé (l'héroïne disponible en marché de rue dépasse rarement les 10-15%, le taux moyen est de 14,6% en 2016) les quantités en circulation sont donc moindres que s'agissant du cannabis ou même de la cocaïne. La dernière « grosse saisie » de quelques dizaines de kilogrammes (52 kg) remonte à 2002. Depuis, ce sont quelques centaines de grammes, parfois quelques kilogrammes, qui sont saisis auprès de « petits revendeurs ».

Dans la région Rhône-Alpes, ce sont les réseaux albanais qui détiennent incontestablement la quasi-totalité du marché, mettant en circulation une héroïne principalement en provenance de Turquie et arrivant en France par la Suisse ou l'Italie.

Zoom sur la spécificité régionale de l'héroïne albanaise

Le marché albanais est annoncé depuis plus d'une quinzaine d'années en Europe (Suisse, Allemagne, Autriche, Hongrie), historiquement principalement basé à Genève, première place de la diaspora de l'ex-Yougoslavie, voyant ainsi une communauté albanaise déjà bien implantée dans la ville. La ville de Genève voyait il y a quelques années plus de 60 points de distribution, où 80% de la clientèle était française, particulièrement rhône-alpine. Bien mieux renommée que celle disponible dans les quartiers, certains usagers pouvaient faire plusieurs centaines de kilomètres pour s'approvisionner. En 2009, la Suisse a tenté d'endiguer ce phénomène en s'attaquant prioritairement à la demande. Lancée par les services répressifs, l'opération HYDRA en particulier a cherché à faire pression sur le trafic de rue et les consommateurs français (saisie des voitures, du permis de conduire, petites peines de prison). Suite à cette répression, le trafic s'est déplacé alors directement en France, et notamment dans certaines villes de la région Rhône-Alpes allant de plus en plus à l'Est (Annemasse, Chambéry, Lyon et aujourd'hui jusqu'à Clermont-Ferrand). Le mode opératoire ne varie pas, les têtes de réseaux non plus, tout au plus ont-ils pu parfois se relocaliser en Suisse alors qu'ils dirigeaient auparavant le trafic depuis la France. Parfois ils sont en Italie ou pilotent les affaires directement depuis l'Albanie. Le réseau est jugé très organisé, avec des logiques familiales et de proximité (la plupart viennent d'une même région du nord de l'Albanie), ce qui n'empêche pas un turn-over important, notamment pour les membres au plus bas de l'échelle. Ceux-là sont ceux à qui il est souvent promis un passage possible vers l'Angleterre à la suite, mais qui sont aussi les premiers à être arrêtés, avant d'être remplacés dans les 48 heures.

La logique est généralement similaire : s'implanter sur un territoire en « cassant » les prix et en fournissant une héroïne de bien meilleure qualité au départ. Un kilo « pur » (60%) (ou un *pok* de 500 g) est acheté entre 17 et 20000 euros en Albanie, associé à l'achat d'un kilo de produit de coupe déjà préparé (mélange de paracétamol et caféine, entre autres) pour 100 euros environ. Il faut ensuite obtenir une base de contacts téléphoniques de clients, qui se monnaie auprès d'autres réseaux, clients auxquels seront envoyés par texto les fameuses « offres promotionnelles » et relances régulières dont la presse a beaucoup parlé. Des appartements sont loués pour entreposer l'héroïne et loger les revendeurs (à moins qu'ils ne résident dans des hôtels) puis il faut installer une équipe mobile dans la ville, parfois dans les transports en commun ou dans les parcs.

« Le revendeur de rue est un « fusible », [ainsi traduit de l'albanais], il a une durée de vie de 15 jours à 6 semaines tout au plus avant de se faire arrêter avec du produit sur lui et d'avoir affaire avec la justice. » (Policier)

La filière albanaise connue pour l'héroïne tendrait également à se diversifier, notamment dans le trafic de cocaïne et de cannabis, et l'on peut ainsi trouver des usagers résidant dans l'Ain se fournir aujourd'hui en cocaïne auprès d'Albanais à Lyon qu'ils ont connu quelque temps auparavant à Genève pour l'achat d'héroïne.

A l'échelle de la métropole

En centre-ville : espaces spécifiques de deal, et ecstasy à proximité des lieux festifs

Au sein de la ville, des espaces sont repérés par les usagers en quête de produits, chacun ayant une ou plusieurs spécialités : ici on trouvera du Subutex®, là du Skénan® ou de la méthadone, et dans ces nombreux lieux du cannabis. Ce sont généralement des places, des ruelles, des arrêts de métro. Héroïne et cocaïne sont moins disponibles dans ce type de marché de rue, plus souvent faut-il d'abord

avoir un contact, puis qu'un point de livraison soit défini (un appartement, un croisement de rue pour une livraison en voiture, etc.), bien que récemment un arrêt de bus était ciblé comme lieu de revente d'héroïne dans le 9^{ème} arrondissement.

Les places aux abords des centres d'addictologie sont souvent des lieux où il est de notoriété publique qu'il est possible de se procurer a minima les produits de substitution (méthadone et Subutex®), mais aussi potentiellement d'autres drogues. Ainsi durant le championnat d'Euro de football 2016, de nombreux supporters italiens sont-ils venus aux abords de l'un de ces lieux en espérant trouver quelques substances festives, le lieu leur ayant été indiqué à plusieurs reprises à par différents usagers en divers endroits de la ville⁷.

Nous avons déjà évoqué l'héroïne albanaise, qui semble remporter près de 90 % du marché lyonnais selon les dires des services de police et de justice, le reste étant disponible sur les trafics en cité, et plus souvent en provenance des Pays-Bas. L'héroïne albanaise, réputée plus fortement dosée, sera aussi revendue par sachet de 5g dénommé « grip » ou « zips », au prix de 100 euros (pour 5 achetés, le 6^{ème} peut être offert), les revendeurs se situant plus souvent dans l'espace public, comme les parcs, des places ou même des lignes de tramway (le GEAD-ouest a ainsi mené une opération dénommée « un tramway nommé désir » en référence à cette particularité).

L'apparition de l'ecstasy en deal de rue est un phénomène relativement récent, notamment observé à proximité des lieux festifs (nombreux dealers arrêtés aux abords des discothèques, en possession de plusieurs dizaines, voire centaines de cachets, avec un pic d'interpellation en fin de semaine), et du fait d'une diversification de l'offre d'habituels revendeurs de cannabis, souvent assez jeunes. Ces derniers ont quelques dizaines de cachets sur eux tout au plus, et proposent d'en fournir plus sur demande, en plus des traditionnelles barrettes de résine de cannabis, et ce sans changer de lieux de revente. L'ecstasy peut donc être aujourd'hui proposée dans la rue, sur sollicitation du vendeur, tout comme l'est plus traditionnellement le cannabis.

Parfois, l'équipe de revendeurs s'approvisionne directement en quantité lors d'un séjour aux Pays-Bas ou par un achat sur le Darknet, pour quelques centaines ou un millier de cachets, entre 80 centimes et 3/4 euros par cachet selon la quantité, revendu 10 euros au détail en soirée ou dans la rue.

La revente de cannabis, présente en de nombreux lieux du centre-ville lyonnais et dans certains quartiers de Villeurbanne, se diversifie donc, même si des espaces gardent leur spécialité. A noter également que l'augmentation des contrôles et de la vidéosurveillance, si elle a induit le moindre démarchage dans la rue et le développement du trafic par contact téléphonique, puis la livraison ou revente en appartement, a à certains endroits également modifié son organisation, voire modifié les produits revendus eux-mêmes: ainsi ce haut lieu du trafic de cannabis en centre-ville qui a vu en quelques mois, suite à une importante présence policière, sa déportation sur le trafic de cigarettes, les paquets rouge et blancs étant proposés en continu sur la place ou dans le métro. Les revendeurs prennent moins de risques d'être interpellés, pour un bénéfice non négligeable au vu du prix actuel des paquets de cigarettes en bureau de tabac.

Spécificité du deal sur la Presqu'île : les usagers-revendeurs

Nous avons détaillé plus haut comment la Presqu'île avait pu être un espace de consommations et de deal historique, notamment pour des populations en grande précarité. Ainsi ce sont ici plus particulièrement des médicaments qui sont revendus, l'héroïne de rue y étant plutôt de mauvaise qualité.

7 Il serait d'ailleurs à ce propos intéressant de creuser les pratiques de consommation au sein des groupes de supporters, qui ne semblent pas s'en tenir à l'alcool, loin de là, et les fonctions spécifiques de ces consommations (tantôt festives lors d'événements sportifs, tantôt « utilitaristes » lorsqu'il s'agit d'aller affronter d'autres groupes de supporters dans ces mêmes événements).

« L'héroïne c'est plus facile à trouver que la cocaïne. La cocaïne c'est plus en banlieue. [...] Mais c'est plus facile de trouver des cachetons que de l'héro. Du Subutex®, du Skénan®.... Ouais pis de la Méthadone aussi..... mais plus en sirop. Sirop tu te mets au Griffon Là-bas, tu trouves » (Usager, CAARUD).

Ces pratiques de reventes ont principalement lieu entre usagers, lesquels consomment généralement les produits revendus, ou revendent tout ou partie de quantités qui leur sont prescrites lorsqu'il s'agit de médicaments. Ces pratiques leur permettent de financer leurs propres consommations, les aides sociales ne suffisant généralement pas :

« C'est plus facile de trouver en début de mois, parce que y'a plein de gens qui revendent pour avoir leurs produits gratuits, ils achètent par 5g, ils vendent 3g ils ont 2 g gratuits » (Usager, CAARUD).

Le Skénan® a semble-t-il fait l'objet d'une plus grande disponibilité cette dernière année, un nombre plus important d'usagers ayant pu se le faire directement prescrire, ce qui a induit une baisse du prix de la gélule, passant de 10 euros les 200 mg à 5 euros.

Le Subutex® se maintient quant à lui dans une disponibilité importante, avec des prescriptions courantes en médecine de ville, qui peuvent parfois alimenter des réseaux à petite ou grande échelle, quand ce sont par ailleurs avec de fausses ordonnances que les usagers obtiennent également les cachets. Régulièrement des réseaux sont démantelés, et fait plutôt rare, un médecin a été directement mis en cause et condamné en justice en juin dernier (l'affaire avait été relayée par la presse, le préjudice étant estimé à 700000 euros pour la Sécurité Sociale)⁸.

Enfin, s'il y a beaucoup de deal à proprement parler entre usagers, c'est souvent également de « troc » dont il s'agit, un produit pouvant se substituer à un autre selon les disponibilités, renvoyant à ce « nomadisme de défonce » que nous évoquions plus haut. Du troc mais aussi beaucoup de « dépannage », notamment pour des produits pouvant calmer le manque (Skénan®, Subutex®, parfois méthadone), où ce dépannage est alors associé à des principes de solidarité ou « d'éthique » qui veulent qu'on ne laisse pas un compagnon de galère au plus mal, d'autant plus lorsque l'on a soi-même plus ou moins souvent expérimenté l'état de manque et qu'on a la possibilité de le lui éviter ou de l'en sortir.

Pour les produits hors médicaments, type cocaïne ou amphétamine, ces mêmes usagers attendrons que l'un ou plusieurs d'entre eux ait une opportunité dans un réseau extérieur au groupe, et qu'il en fasse alors profiter (moyennant argent dans ce cas) le groupe en question et plus largement l'espace même de revente. Des usagers ayant régulièrement ces opportunités sont souvent bien repérés des autres, mais également des professionnels des structures d'addictologie, qui à la longue savent qui est un revendeur régulier de quels produits, et plus encore lorsque ces trafics ont lieu au plus proche des établissements...

En Banlieues : des évolutions dans les réseaux, mais un « marché calme »

Il est nécessaire ici de distinguer les « zones police » et les « zones gendarmerie », qui ne voient pas se déployer les mêmes tendances concernant les produits revendus et les pratiques de diffusion.

Ainsi en zone gendarmerie c'est presque exclusivement de cannabis dont il est question, rares sont les personnes interpellées pour trafic d'autres produits. L'herbe, poussant en plein air ou dans des hangars, y est majoritaire comparée à la résine, qui proviendra quant à elle généralement des quartiers lyonnais. La revente se fait par réseaux de sociabilité, déjà en place ou construits petit à petit et entretenus par ces échanges. On ne trouve pas de réel « point de vente » à proprement parler, sur le modèle de ceux des cités urbaines avec leurs « charbonneurs » chargés d'attirer le client. Les réseaux

8 Cf. Partie 3, approches par produits, Subutex®

sont plutôt caractérisés par la fidélité des clients, et la vaste étendue sur laquelle ils peuvent se déployer.

A l'inverse, en zone police, c'est dans « *un mouchoir de poche* » que l'on va retrouver un nombre très conséquent de consommateurs, de revendeurs, et de variété de produits, avec d'autres logiques de revente, une autre organisation et structuration des réseaux, et un âge parfois plus jeune des personnes participants aux trafics. L'ancrage du trafic dans les communautés et les logiques de survies économiques, ainsi que des formes d'organisation par « bandes », étant bien plus développés en zone urbaine.

Il faut également distinguer les communes à l'Est et à l'Ouest de Lyon, de par les caractéristiques socio-économiques des populations qui les peuplent, à savoir qu'à quelques exceptions près les quartiers populaires sont répartis à l'Est de la ville, quand les banlieues Ouest sont bien plus aisées. C'est plus particulièrement dans les zones de sécurité prioritaires des banlieues-Est (exception faite de la Duchère) - à savoir Vénissieux (Minguettes), certains quartiers de Vaulx-en-Velin et de Bron, ainsi que le quartier de Mermoz - que des trafics sont majoritairement repérés. Nous pouvons également rajouter certains quartiers d'Oullins qui ont connu plusieurs affaires ces derniers mois, en lien avec le trafic de cannabis et d'héroïne. Les usagers des banlieues Ouest viennent généralement s'y fournir, et ces trafics alimentent également le centre-ville lyonnais. Il faut à ce sujet noter la spécificité géographique de l'agglomération, qui se distingue d'autres grandes villes par la proximité des banlieues et du centre-ville, bien plus facile d'accès qu'à Paris ou Marseille par exemple, et des marchés qui s'y développent en conséquence.

Les modalités de revente peuvent varier : points de vente extérieurs, en caves ou en appartements, parfois avec des horaires d'ouverture bien précis :

« Le mec il est là 7jours sur 7, pas 24h sur 24 mais y'a des horaires quoi... maintenant c'est 14h-22h ça a changé depuis pas longtemps... ça doit être parce que y'avait moins de monde le matin... et pis là par contre tu prends 50g minimum, il fait pas moins.... » (Usager).

Mais les trafics par contact téléphonique préalable et livraison à domicile ou dans la rue sur rendez-vous se développent également. Il semblerait que l'on trouve de plus en plus de diversité de produits au sein d'un même espace, là encore les ecstasys étant de plus en plus disponibles, y compris en quantité importante (l'achat de plusieurs centaines d'ecstasys à tout moment de la journée est possible en plusieurs lieux).

L'organisation hiérarchique des trafics évolue également, et il apparaît que de plus en plus de jeunes qui étaient auparavant receveurs / répartiteurs / revendeurs, vont aujourd'hui chercher la marchandise eux-mêmes directement à l'étranger, souhaitant par-là obtenir un plus grand bénéfice. « *Aujourd'hui tout le monde veut sa part du gâteau* », note un fonctionnaire des douanes. Les femmes apparaissent de manière significative aujourd'hui dans ces réseaux, et plus seulement dans l'activité de transport, elles participent aussi aux échanges directs avec les acheteurs. Enfin, nous pouvons noter que si les personnes interpellées pour trafic de cannabis sont généralement eux-mêmes consommateurs de ce produit, y compris lorsqu'elles sont très jeunes (parfois 11 ou 12ans) ce que ne manquent pas de noter les services de PJJ, ce n'est pas toujours le cas pour l'héroïne ni même la cocaïne.

Enfin, les réseaux semblent de plus en plus diversifier leurs activités, non seulement concernant les produits nous l'avons dit, mais aussi dans d'autres types d'activité comme les cambriolages et/ou recel d'autres marchandises, et ainsi les personnes interpellées pour trafic sont souvent connues de la justice pour d'autres petits délits.

Le marché de la région lyonnaise est réputé plutôt calme dans son ensemble, malgré une présence d'armes régulières, parfois factices, qui semblent plutôt destinées à se protéger de bandes rivales qu'à faire face à de possibles confrontations avec la police. Une « culture commerçante » qui préfère maintenir un calme apparent pour le bien des affaires, et qui limite ainsi considérablement le nombre d'homicides, presque inexistants dans la région.

Espaces festifs

Généralités

La région lyonnaise héberge une grande variété d'espaces festifs, qu'ils soient commerciaux ou alternatifs, induisant une grande diversité dans les profils d'usagers de la fête, et donc une grande variété d'usages de produits psychoactifs également. Les produits changent d'un espace à l'autre, certains contextes se prêtant plus particulièrement à la consommation de certaines substances, quasi inexistantes en dehors de ceux-là. Mais à l'inverse les produits peuvent également suivre les usagers qui les consomment, qui eux-mêmes circulent parfois d'un espace à l'autre, et la relative porosité des milieux peut entraîner une extension des contextes où va apparaître la consommation de certaines molécules.

Ainsi les usagers bougent, les usages de la fête également, et avec eux les pratiques de consommation. Nous allons tenter de cartographier et de spécifier plus en détail les tendances de consommation selon les espaces de la fête et les usagers qui y participent.

Espace festif alternatif : Porosité des milieux, diversité des consommations

Festif alternatif urbain : l'évolution des consommations en lien avec la mixité des publics

Nous nous intéresserons ici aux lieux festifs issus de la scène « squat » lyonnaise en espace urbain. Ces lieux sont par nature éphémères, puisque ouverts « sans droits ni titres » et donc condamnés à l'expulsion dans une temporalité plus ou moins courte. Rarement dépassent-ils une année d'existence, les premières fêtes s'y déroulent quelques jours ou semaines après leur ouverture, et une ou deux dernières fêtes clôturent l'aventure du lieu quelques mois (3, 6, 9) plus tard, non sans rassembler quelques centaines voire milliers de personnes à chaque occasion.

Ces lieux sont de configuration variée, selon qu'ils aient été ouverts spécifiquement pour y organiser des soirées, ou qu'ils soient également des lieux destinés à l'habitation et/ou à des activités autres. Ainsi retrouve-t-on des lieux de grande taille destinés à la fête (usines ou hangars désaffectés), parfois avec une partie d'habitation aménagée également (dans les anciens bureaux de l'usine par exemple) ou des immeubles ou grandes maisons qui sont destinés à l'habitation et à la tenue d'activités en tout genre, avec un espace festif public plus restreint (salle aménagée/cave).

Différents types de soirées peuvent s'y dérouler, avec trois ensembles majoritaires concernant les styles musicaux représentés : les musiques électroniques, le punk rock, et de timides percées du hip-hop. Il n'est pas rare qu'une même soirée accueille au fil des heures plusieurs de ces répertoires musicaux, ou même que la soirée consiste en une simple « boum » où des personnes sont chargées de diffuser des vinyles. Ces soirées peuvent être organisées en soutien à des causes militantes (collectifs de solidarité contre différentes formes de répression et d'exploitation, d'où des soirées qui se déroulent parfois en non-mixité), et/ou avec une programmation musicale thématique.

La fréquentation dépendra souvent du type de programmation, et les soirées réunissant le plus de personnes sont notoirement celles dont la programmation concerne les musiques électroniques. Il faut ici évoquer la recomposition de la scène squat depuis les 5 dernières années pour saisir les modifications de publics et de consommations de drogues qui en ont résulté.

De « grosses soirées électro » ont commencé à se dérouler à la fin des années 2000 dans un ancien squat artistique légalisé (Friche RVI), qui pouvait rassembler beaucoup de personnes dont certaines pourtant plus habituées du clubbing : en effet le caractère légal du lieu le rendait moins confidentiel que d'autres squats de l'époque, pour un public néanmoins attiré par l'ambiance underground de cet espace. La fermeture de la Friche en 2009 ne va pas mettre fin à ces festivités et cette mixité de public associée, régulièrement on voit se transformer des usines et leurs hangars en lieux de fête et d'activités

variées, qui continuent d'attirer ce même public, en plus des traditionnels squatters ou personnes affiliées à des mouvements politisés (anti-autoritaires au sens large) qui viennent s'y retrouver pour faire la fête. Ainsi, ce « nouveau public » dont les protagonistes plutôt assez jeunes ne sont pas familiers -voire sont-ils parfois même étonnés- des codes culturels spécifiques (entrée-sorties libres, pas de service de sécurité, prix libre à l'entrée et sur certains produits au bar) arrivent par centaine vers 1 ou 2h du matin, quelques fois à 5h à la fermeture de bars ou de clubs où ils faisaient la fête en amont. Ils peuvent être appelés les « taxi-cartes bleues » par les habitants ou habitués des lieux, puisqu'ils arrivent ou repartent régulièrement en taxi, et pensent pouvoir payer par carte bleue dès l'entrée, où c'est plus souvent un bocal, destiné à recevoir quelques pièces au bon vouloir de l'arrivant, qui trône sur une table devant la porte. Cette dénomination plutôt péjorative fait apparaître le décalage entre des affiliations culturelles dont l'une a pu se construire en opposition à l'autre.

Ce sont tout de même jusqu'à 2000 personnes qui ont pu se rassembler certaines soirées, lesquelles durent généralement jusqu'au lendemain après-midi/soir, pour les plus motivés.

Cette mixité des publics est corrélée à une autre forme de mixité des usagers, dans les parties d'habitations des mêmes lieux, qui réunissent d'habituels squatteurs consommateurs ou non de drogues, et personnes en plus grande précarité sociale plus connues des CAARUD et notamment plus fortement consommatrices de produits divers. Ainsi ces deux formes de porosité des mondes se sont-elles accompagnées d'une évolution dans la présence et le rapport aux usages de drogues dans ces espaces spécifiques (concernant les produits, les modes d'usages et de revente).

Concernant les produits, c'est indéniablement les amphétamines (speed) et l'ecstasy qui occupent le devant de la scène. Le speed est consommé très largement dans ce milieu depuis longtemps, mais sa présence est massive depuis plusieurs mois, il a même pu être proposé à prix libre à une occasion, qui témoigne à la fois d'une forte disponibilité en quantité mais aussi d'une totale intégration à la (contre)culture en question. La MDMA, sous forme de poudre revendue au gramme ou en parachute, et plus encore les ecstasys, sont presque toujours consommés et revendus sur place lors de chacune des soirées, notamment par le public de clubbers qui consomment ici ce qu'ils auraient consommés dans un autre lieu festif conventionnel, de soirée principale ou d'after.

Les hallucinogènes, kétamine et le LSD, sont également bien présents, et l'on peut noter un lien étroit entre type de programmation musicale et type de consommation, notamment lors de soirée s'apparentant plus aux ambiances de free-party classiques en contexte rurale où les consommations d'hallucinogènes sont très courantes.

La cocaïne reste présente mais plus rare, de par le moindre rapport qualité prix associé, bien qu'elle puisse être également consommée sous forme de free-base par des petits groupes de personnes dans des parties privées.

Enfin, les opiacés, héroïne et opium, parfois Subutex®, sont également présents, bien que beaucoup plus discrets, et relevant de cette mixité dans les parties habitations avec des usagers familiers des consommations de ce type avant leur installation dans les lieux. Elles sont extrêmement rares à observer dans les parties publiques lors de soirées.

L'injection reste relativement rare également, et ne se fait qu'en espace privé, alors que les autres formes de consommation (sniff notamment) se font de manière publique ou semi-publique, au sein d'un groupe affinitaire, avec souvent des formes de partage.

Ainsi, marginales auparavant, les consommations deviennent beaucoup plus présentes et surtout visibles en ces lieux, des espaces leur étant dédiés, avec canapés, miroirs ou boîtiers de CD pour écraser son produit par exemple, mais aussi carnet de RTP⁹ et sérum physiologique en quantité. La mise à disposition de matériel de RdRD fait l'objet d'une installation presque permanente dans chacun des lieux, associés ou non à la présence de professionnels ou bénévoles associatifs pour tenir le stand, et parfois même des dépistages sont proposés en après-midi. Cela témoigne d'une plus grande

importance de cette réalité mais aussi de sa prise en compte au sein des groupes gérant l'organisation des soirées.

De même la revente de produit est-elle beaucoup plus « ouverte », alors qu'il paraissait inimaginable quelques années auparavant de voir autant de revendeurs, qu'ils soient issus du milieu squat ou qu'ils viennent d'ailleurs spécialement pour revendre leur produits (jeunes de quartiers populaires par exemple), revendeurs plutôt mal considérés par le passé sur une scène squat politique plutôt confinée à un entre soi et sur des considérations différentes s'agissant des usages de drogues (plus souvent perçus comme de mauvaise composition avec les formes de luttes menées, même si l'alcool a toujours été extrêmement présent). Ici, à l'instar de ce que l'on peut constater en free-party, la revente de produit semble être un lieu commun, qui, sans aller jusqu'à la bienveillance, se fait tout du moins avec une forme d'assurance de discrétion, voire une forme de « protection » assurée par les caractéristiques du lieu : l'impossible intervention policière spontanée (les lieux étant généralement barricadés pour empêcher l'expulsion, les arrivées se faisant au compte-goutte après ouverture de la porte de l'intérieur à chaque groupe de personnes).

Free-party : des fêtes de taille de plus en plus restreinte, une constante dans les consommations

Nous nous intéresserons ici aux « free-party » qui ont lieu hors de la ville, et qui caractérisent donc les soirées organisées hors cadre légal dans des espaces ruraux en pleine nature, autour de la diffusion de musiques électroniques par un ou plusieurs Sound-systems.

Celles-ci sont nombreuses sur la région Rhône-Alpes Auvergne, se déroulent été comme hiver, bien que plus régulièrement à la belle saison, et une centaine de Sound-systems peut être répertoriée sur la région, certains se créant ou disparaissant chaque année.

Elles ont lieu en moyenne à deux heures de route de Lyon, dans chaque département et plus souvent dans l'Ain, la Loire, la Drôme, l'Ardèche, le Puy de Dôme, la localisation étant généralement indiquée aux derniers moments pour plus de discrétion lorsqu'il s'agit de free-party classique rassemblant un nombre important de personnes.

Les soirées sont de tailles diverses, et les grosses *rave party* de plusieurs milliers de personnes se font de plus en plus rares, au profit de la multiplication de « *petites teufs* » semi-privées (une centaine de participants), voire « d'anniversaires musicaux » qui rassemblent 50 à 80 personnes s'entre-connaissant, généralement dans des espaces boisés. Il s'en déroulerait au moins un par semaine dans certains départements comme le Puy de Dôme.

Les participants sont d'âges et de milieux sociaux très variés, salariés dans divers secteurs, étudiants ou bénéficiaires du RSA, et les soirées relativement mixtes même s'il y a une possible surreprésentation des hommes dans les équipes organisatrices et les Sound-systems. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes venant d'autres pays européens, qui suivent des Sound-systems à travers le continent, ou vont de free-party en free-party dans le pays qu'elles décident d'explorer pour un temps.

Les consommations y sont toujours très présentes et ont lieu relativement ouvertement, les free-party étant considérées comme des espaces de liberté, déjouant les interdits légaux ou moraux, où les drogues font partie de la contre-culture revendiquée, bien qu'un certain nombre de représentations ordonne ces usages. Ainsi les produits ne jouissent pas tous de la même acceptation, les opiacés étant généralement moins bien considérés que les stimulants ou hallucinogènes. De même s'agissant des modalités de consommation, en majorité gobber et sniffer sont largement admis alors que l'injection reste marginale et stigmatisée. S'agissant des motivations à la consommation, nous pouvons noter ici, comme sur l'espace festif commercial, la place admise des usages récréatifs et induisant des comportements liés à la fête (danses, rires, prise collective de produits) alors que d'autres raisons et pratiques (dépendance, « *défonce en solitaire* ») ne sont pas toujours bien acceptées.

Dans chacun de ces événements et sur la durée de la (des) soirée(s), nous pouvons constater que presque tous les types de drogues classiques y sont consommés, mais avec des spécificités notables par espace-temps différenciables.

- **Temporalité** : La free-party s'étale sur un temps particulièrement long, souvent jusqu'au dimanche midi, ou soir, voire jusqu'au lundi. La variabilité des usages de drogues s'ordonne conséquemment à cette temporalité spécifique. Ainsi peut-on observer des consommations par espace-temps différenciés, selon les moments du weekend : stimulants (speed, cocaïne) et alcool sont préférés sur le trajet aller, puis les consommations se diversifient sur place et associent des psychédéliques (Lsd, kétamine) et euphorisants (MDMA/ecstasy).

« Au matin et pendant la journée, d'autres usages apparaissent ou se renforcent, quand d'autres diminuent. La consommation d'alcool par exemple a tendance à diminuer, notamment parce que les réserves ont été épuisées pendant la nuit, et parce qu'une partie des teuffeurs sont en recherche d'un autre type d'état. » (Responsable d'observation)

Au petit matin apparaissent des produits calmants et apaisants (cannabis en plus forte quantité, kétamine, voire opiacés), aidant à amorcer ou poursuivre la redescende des stimulants

Même si tous les participants ne suivent pas toujours ce modèle, il est ainsi possible de percevoir des ambiances particulières durant les différentes phases de la free-party, en fonction des produits consommés, notamment lorsqu'il y a peu de monde et que les participants ont plus souvent le même type de consommations. Cela sera plus difficilement perceptible lors de très gros événements où le nombre de personnes implique de fait une grande variété de rythmes individuels, moins liée à une dynamique collective.

- **Espaces** : Si la plupart des produits se consomment de manière très ouverte, des espaces sont pour autant souvent privilégiés pour la préparation et l'administration de ceux-ci. Ce peut être notamment le cas d'espaces type « Chill out » spécifiquement proposés dans ce but mais aussi pour permettre aux usagers de bénéficier d'un espace plus au calme pour apprécier leur état ou trouver un peu de repos. Souvent c'est là aussi qu'ils trouveront du matériel et des brochures de RdRDD proposés par des associations présentent ou non sur place (Keep Smiling par exemple, qui intervient sur toute la région).

Mais c'est aussi le cas des véhicules personnels, très nombreux, puisque souvent les participants se rendent sur place par leurs propres moyens, aucun service de transport en commun ne desservant ces lieux excentrés. Ils ont donc à disposition un espace privé à l'abri de la foule, là où dans des espaces intérieurs plus classiques il n'y a que les toilettes qui permettent cette intimité. L'envie de se reposer, le facteur froid, la présence possible de la police et la nécessité de « préparer » sa drogue avec du matériel¹⁰, à l'abri des regards (pour des produits (opiacés) et pratiques (injection) parfois mal perçue) sont les principales raisons qui poussent à consommer dans les véhicules.

« La bagnole c'est notre petit chez nous dans la teuf. On y laisse de quoi se droguer, à boire et à manger, des couvertures si on veut se reposer, des lingettes, une poubelle... ». (Usager)

- **Produits consommés** :

Concernant les stimulants, c'est indéniablement le speed qui est majoritaire, « drogue du teuffeur » par excellence, et ce notamment pour assurer une forme d'endurance, lié à la volonté de tenir sur la durée. Il est souvent d'ailleurs consommé en plus d'autres produits, et perçu comme un carburant pour pouvoir pleinement profiter de la soirée et des autres consommations. La cocaïne est présente bien que moins régulière, jugée souvent trop chère ou de piètre qualité.

Les hallucinogènes et euphorisants sont extrêmement présents, réputés pour amplifier les joies de l'écoute musicale et de la danse associée, MDMA/ecstasy en premier lieu. La MDMA sous forme de poudre se prend majoritairement en parachute, mais semble être régulièrement fumée également, mode de consommation que l'on rencontre rarement dans d'autres contextes. Le LSD quant à lui est volontiers associé au contexte « nature » dans lequel se déroulent ces événements. Les champignons

¹⁰ Surface plate et carte pour faire des traces de produits en poudre ou en pâte, bang pour préparer une douille, ammoniac ou bicarbonate et pipe pour baser et fumer de la cocaïne, voire matériel pour pratiquer une injection.

hallucinogènes continuent d'être présents, bien que moins systématiques que le LSD. L'usage de kétamine en « perche » est également souvent mis en lien avec l'expérience liée à la musique, mais la kétamine se retrouve davantage en usage « redescende » pour gérer la baisse ou l'arrêt plus ou moins brutal des effets des stimulants consommés dans la soirée. Ainsi la kétamine est-elle plus souvent la drogue du matin,

« On voit directement quand la ké arrive au matin, car elle implique un changement de rythme, de comportement immédiat et un peu en décalage avec l'agitation de la nuit. » (Usager).

Il apparaît que la kétamine était extrêmement présente sur l'année 2016, et que les badtrips ou K-hole associés ont été fréquents. Elle est souvent cuisinée sur place, dans des camions dont la fumée qui s'échappe ne laisse pas de doute sur cette activité, et peut attirer d'éventuels consommateurs en recherche du produit. Par contre, le mélange cocaïne-kétamine, dénommé Calvin Klein, a très peu été évoqué cette année, sans que nous ne soyons en mesure de dire s'il correspond à une baisse de cette pratique de consommation.

LSD et Ecstasy, ici comme ailleurs, sont souvent commentés autour de leur type d'effets variables en fonction du logo, lequel attesterait d'un dosage ou d'une provenance spécifique. L'idée que les cachets d'ecstasy contiendraient d'autres molécules (amphétamines notamment) que la MDMA et auraient conséquemment des effets variables est très présente, alors que toutes les analyses depuis plusieurs années démontrent le contraire : généralement la MDMA est la seule molécule psychoactive en présence.

S'agissant des opiacés, si l'opium peut parfois être consommé ou acheté sur place, c'est moins souvent le cas de l'héroïne qui ne jouit pas toujours d'une bonne réputation en ces lieux. Les consommateurs auront généralement pris soin de s'approvisionner en amont, et auront tendance à la consommer de manière plus discrète.

Le cannabis, produit absolument banalisé, comme dans de nombreux autres contextes, s'affranchit ici de toute question de légalité puisque l'espace créé éphémèrement semble protéger en partie de la répression, exception faite des trajets et des contrôles possibles à l'arrivée ou au retour. Il peut également être une monnaie d'échange pour d'autres produits :

« Avec le shit on peut particulièrement troquer. C'est tellement courant chez les teuffeurs, tout le monde fume des joints, que ça devient comme une monnaie d'échange du coup. »
(Usager)

L'alcool est évidemment très présent dans ces festivités, parfois un bar est aménagé sur place, géré ou non par les organisateurs de la soirée, mais la plupart des participants amènent leurs propres bouteilles (bières et alcool fort). De plus, beaucoup de consommateurs mélangent leur produit avec de l'alcool (LSD, MDMA, amphétamines principalement), et il n'est pas rare d'entendre demander à l'occasion d'un échange de bouteilles « *qu'est-ce qu'il y a dedans ?* », c'est à dire implicitement ce qu'elle contient en plus de l'alcool.

Notons enfin que ni les NPS ni les médicaments opiacés ou benzodiazépines ne sont consommés habituellement dans ces lieux, et qu'ils restent tout à fait anecdotiques, à l'heure actuelle.

- **Concernant les pratiques de revente**, qui feront l'objet d'une analyse plus détaillée l'an prochain, nous pouvons noter la présence systématique de revendeurs lors de ces événements, leur nombre augmentant évidemment avec la taille de l'événement.

Ces revendeurs peuvent être eux-mêmes des teuffeurs, profitant de leur venue sur les lieux pour vendre un peu de la marchandise qu'ils ont en surplus, ou s'organisant en amont pour avoir de quoi financer leur propre consommation par cette revente. « *Par exemple t'as eu un plan pour choper une vingtaine d'ecstasys pas chères, t'en gardes une dizaine pour toi et tes potes et le reste tu profites pour le vendre à la prochaine teuf. Ça peut même te rembourser ton achat comme ça !* ». Parfois la revente tient plus du « dépannage » entre réseau de connaissance ou pour un compagnon de soirée, parfois c'est une activité qui occupe une grande partie du temps de la personne, mais qui profite néanmoins de la soirée.

A l'opposé, on trouve les revendeurs d'opportunité, généralement présents sur les gros événements, qui n'y restent qu'un temps limité et quittent les lieux une fois le stock de produits écoulé. La vente est plus entreprenante, parfois même jugée agressive, et souvent est-elle nommée « à la criée », lorsqu'ils interpellent les personnes de manière continue en listant le nom des produits proposés. Ils proposent ainsi généralement plusieurs types de produits, notamment « *le trio classique taz coke MDMA* » (Usager), en en vantant leur qualité.

« Les dealers qui sont que dealers, c'est comme leur lieu de travail, ils viennent pour écouler leur stock et plus les offres sont variées plus ils se font des thunes ». (Usager)

Cela peut notamment être le cas concernant l'alcool, ou certains font leurs affaires de la revente de bière au cours de la soirée, en quantité plus ou moins importante.

La revente de kétamine, souvent cuisinée sur place comme nous l'avons vu, ne semble pas être soumise au même type de vente, c'est plus souvent l'acheteur qui part à la recherche du produit, se faisant guider jusqu'à une source potentielle.

Les festivals / événements musicaux : à l'intersection des publics et des pratiques

Nous pouvons situer ces événements à l'intersection de différentes scènes festives, de par leur programmation musicale, leurs publics et les espaces autour desquels ils se déploient.

Nous nous intéresserons plus spécifiquement ici aux festivals avec une programmation « électro », qui rassemblent plus directement une population d'usagers de drogues, aux profils variés¹¹, même s'ils sont aussi fréquentés par de jeunes ou moins jeunes personnes non-usagères.

Des événements musicaux ont lieu dans l'espace urbain, comme les Nuits Sonores ou le boulevard électro de la fête de la musique. Les festivals se déroulent plus souvent sur les communes périphériques de Lyon ou un peu plus excentrés dans la métropole (Démons d'Or, Festbouc, Woodstower, etc.) parfois accessibles en transports en commun ou parfois des navettes sont mises en place pour les desservir, permettant à un grand nombre de festivaliers non-véhiculés de rejoindre l'événement. Une zone de camping peut être mise à disposition, dont l'accès est réservé ou non aux festivaliers ayant payé leur entrée.

Les zones de parking et/ou de camping sont souvent des « zones-off », où la fête se poursuit à la suite de l'arrêt des concerts officiels, ou bien même en parallèle de ceux-ci, avec la diffusion de sons par des véhicules. Quelques personnes, qui pour différentes raisons n'ont pas pu avoir accès aux scènes officielles (prix du billet, chiens, etc.) peuvent tout de même rejoindre ces espaces, assurées d'y trouver une ambiance festive.

On trouvera ainsi des publics variés au sein du festival avec des consommations plus limitées, et à l'inverse un public plus homogène sur les zones off mais dont les consommations sont multiples et plus en rapport avec celles des free-party.

Dans l'espace intérieur, les usagers sont souvent relativement jeunes, parfois même ce sont des groupes d'adolescents qui y font leur première expérience avec les hallucinogènes (LSD, champignons) ou la MDMA. Les intervenants en RdRD et les postes de secours signalent de nombreuses situations de gestion de badtrip ou de crise d'angoisse de jeunes amenés par leurs amis inquiets de les voir ainsi recroquevillés, hallucinés, mutiques, ou au contraire très agités, et d'une manière générale peu familiers des effets des psychotropes. On trouve également les usagers plus inconditionnels de ces événements, qui y consomment avec habitude ces produits. Ils sont d'ailleurs souvent plus à l'aise devant les stands de réduction des risques, et connaissent bien le matériel proposé. Notons que les demandes de bouchons d'oreilles sont aujourd'hui massives (les associations ne pouvant répondre à

11 De fait, ces événements rassemblent des usagers « multi-sites », qui fréquentent tout autant les festivals que les scènes festives alternatives, et sont parfois également connus des boutiques des CAARUD. Ils sont polyconsommateurs et font usage des différentes drogues quel que soit l'espace où ils vont faire la fête.

l'ensemble de celles-ci), et le fait que de plus en plus d'usagers souhaiteraient pouvoir faire analyser leurs produits, notamment leur cachet d'ecstasy, autour desquels la parole semble s'être considérablement libérée depuis quelques années notent les intervenants en RdRD. Il n'est pas rare que quelques kits d'injection soient distribués également sur les stands, mais cela reste anecdotique. Parfois ces usagers sont déjà connus des intervenants, dans le cadre des autres activités du CAARUD lorsque c'est une association de ce type qui gère le stand.

Les consommations se font discrètement sur la scène lorsqu'il s'agit de gober LSD ou ecstasy, et ont lieu plus souvent dans les toilettes s'il faut faire une trace de MDMA, de speed ou de cocaïne (plus rare).

Dans l'espace extérieur, on constatera en plus de la MDMA (ecstasy et poudre), des amphétamines et du LSD sous forme de buvard ou de gouttes, des consommations de kétamine (parfois un camion pourra-t-il là aussi héberger la préparation de celle-ci), de champignons hallucinogènes (plus rarement) et de cocaïne parfois basée.

Pour les événements musicaux urbains rassemblant plusieurs milliers de personnes, dont tout ou une partie se déroule dans l'espace public (nous ciblons plus particulièrement les Nuits Sonores et le boulevard électro de la fête de la musique) sont également le théâtre d'usages de drogues importants. Ecstasy et LSD y sont très présents, et le caractère transgénérationnel et socialement hétérogène du public induit une présence importante de cocaïne, plus souvent consommée ici par des personnes ayant un revenu salarié. S'agissant des Nuits Sonores, il est courant d'entendre que la cocaïne est plus disponible en ville dès le mois précédent l'événement, comme si des arrivages spéciaux se faisaient en rapport avec celui-ci, ou du moins est-elle rendue plus accessible. D'ailleurs, durant le weekend des festivités, la cocaïne est également disponible au demi-gramme dans la rue, où ce sont des revendeurs qui rabattent les clients jusqu'au point de vente, parfois au sein d'un véhicule stationné quelques rues plus loin en centre-ville.

Durant ces événements, d'une manière générale on retrouve plusieurs vendeurs, certains très jeunes, directement sur les espaces de consommation, auprès des enceintes diffusant la musique, vers les toilettes, mais aussi dans les parcs et places qui servent de lieux de redescence pour les fêtards au petit matin.

Espace festif conventionnel (bar, clubs)

En rapport avec ces événements, mais aussi concernant les établissements permanents de fête, la scène lyonnaise est particulièrement active et réputée en France, et Lyon a été élue « Ville nocturne de l'année 2015 ». Il est souvent pointé le dynamisme des clubs privés, divers de par les ambiances qu'ils proposent : clubs privés intimistes versus clubs pouvant accueillir un millier de personnes, clubs installés sur des péniches, sur les toits d'une ancienne usine, sur un campus étudiant ou encore terrasses en bords de Saône, avec des soirées événementielles nombreuses.

Cette diversité induit des variations dans les pratiques de consommation et de revente : elles sont plus ou moins visibles, mais indéniablement partout présentes.

Une première approche de terrain laisse apparaître un lien étroit entre type de programmation musicale, publics et consommations. Certains clubs sont ainsi plus ciblés que d'autres en ce sens : ici des usages très présents et une présence de revendeurs plus manifeste, quant à l'inverse d'autres clubs sont reconnus pour ne pas rassembler uniquement ou en majorité des consommateurs : « *là-bas t'es pas le seul à pas être drogué* » (Usager). De même au sein de certains établissements c'est la programmation particulière d'une soirée ou d'un weekend qui définira public et pratiques de consommation. C'est notamment le cas de soirées de grande envergure, soirées spécifiques au sein de clubs, ou encore soirées se déroulant dans des espaces spécifiquement loués pour l'événement, type Eurexpo. Ces gros événements accueillent plus volontiers des stands de prévention et de réduction des risques, lesquels distribuent un nombre important de matériel de sniff, voire même d'injection à certaines occasions. A noter que ces stands sont complètement absents de ces lieux habituellement,

hors événements électro organisés par certaines associations, et absents également le plus souvent des clubs classiques.

« Soirées à chapitre » et l'ecstasy partout, pour tous

Il apparaît que les personnes consommant des produits en club organisent ces consommations sur un modèle qu'on pourra définir comme « soirée à chapitre », proche de ce que l'on a pu évoquer s'agissant des free-party, même s'il y a moins de produits en circulation. Ici on consomme en amont de la venue en club, lors d'un temps d'apéritif en appartement ou à l'extérieur, puis pendant la soirée, et enfin en after dans un autre club ou au domicile des uns ou des autres, et ce en rapport avec un type d'ambiance proposé ou recherché et le style musical associé. L'utilisateur gèrera ainsi des moments de « montée » ou de « redescente » consécutifs, une ou plusieurs fois au cours de la soirée.

S'agissant des produits, la constante reste indéniablement l'ecstasy et la MDMA (consommée en parachute ou diluée dans des boissons, ou encore sniffée), dont on observe la consommation dans quasiment tous les établissements, et pour les ecstasys une grande variété de logo en circulation¹². La MDMA reste le produit de la fête par excellence pour des clubbers en quête de sensations corporelles liées à l'écoute musicale et à la danse, mais aussi de sociabilité et de rencontres.

Le cannabis, herbe ou résine, est évidemment massivement présent également, fumé dans les espaces extérieurs ou dans les fumeurs intérieurs. Il est lui aussi vecteur de sociabilité, aidé parfois par les effets de la MDMA, le joint est vu comme un moyen de faire des rencontres, on le « fait tourner » entre inconnus et on discute le temps de sa consommation.

Le Poppers fait son retour sur la scène club, non plus seulement en soirée événementielles « gay ». Contrairement aux autres drogues, alcool mis à part, son usage n'implique pas de discrétion particulière, bien qu'il ne soit pas systématiquement consommé à la vue de tous. Certains hésitent même à le classer dans la catégorie des drogues, que ce soit en référence à son caractère licite ou avec le « peu d'effet » qu'il génère comparé à d'autres substances type MDMA. Certains le considèrent quant à eux comme une première expérience de consommation, avant de s'essayer à d'autres produits plus forts. Il peut aussi être utilisé non pour son seul effet mais pour son côté « boostant » sur les autres produits consommés : « faire monter » ou « relancer » l'effet de l'ecstasy par exemple.

Concernant la cocaïne, sa présence varie selon les clubs : elle pourra être seulement consommée en backstage par les techniciens et artistes dans certains lieux, quand elle sera plus présente dans d'autres du fait d'un public plus âgé (et plus aisé, qui la consomme lors de soirées privées également), ou dans des clubs réputés accueillir la « jeunesse dorée lyonnaise », avec notamment un prix d'entrée plus cher.

Contrairement aux scènes alternatives, le speed se fait plus rare en club, et n'est pas toujours bien vu, parfois perçu comme « la cocaïne du pauvre » dans des espaces où il ne s'agit pas de faire valoir une quelconque contre-culture. Pour autant il peut être apporté par des usagers fréquentant habituellement d'autres types de scènes plus underground, mais aussi quelque fois est-il présent à la revente. Parfois même il a même pu être « offert » par le revendeur en plus du produit acheté.

La kétamine ne jouit pas toujours non plus d'une bonne réputation, de même que le LSD, considérés comme des « drogues de teuffeurs » dont ni l'affiliation culturelle ni le comportement de danse ou d'écoute musicale ne sont particulièrement appréciés. La kétamine ne correspond pas à l'image joyeuse, festive et sociale de la prise de drogue par les clubbers, mais a la réputation d'une « *drogue de camés* » (Usager), induisant une forme de transe plus personnelle qui ne favorise pas les contacts extérieurs et la sociabilité. Elle sera par contre plus présente en after, utilisée comme produit de redescende, lorsque la musique se fait plus « planante ». Le LSD sera lui aussi plutôt consommé par des personnes habituées à son usage sur d'autres types de scènes, ou alors dans une ambiance jugée particulièrement propice en raison du style musical proposé.

Les opiacés et médicaments sont quasiment absents de ces scènes.

12 CF. Partie 3, Approches par produits, Ecstasy

Stratégie de consommation et de revente sur place

Le milieu club répond à des exigences simples : discrétion et rapidité des consommations et des transactions. De fait, des doses « prêtes à consommer » (comprimés d'ecstasy, parachutes de MDMA et buvards de LSD) sont vendues 10€ dans la quasi-totalité des cas (bien que le prix puisse être négocié en fonction de la quantité achetée bien sûr, en particulier pour les ecstasys). Elles se gobent discrètement sur la piste de danse, dans les fumoirs ou aux toilettes, ce dernier espace étant également privilégié pour y préparer son produit en vue d'une prise par sniff. Mais souvent, pour éviter cette étape qui nécessite un support plat et une paille, les consommateurs préfèrent utiliser un accessoire (clé ou pince à cheveu) avec lequel ils récupèrent un peu de poudre qu'ils sniffent à même l'objet.

Les transactions se font dans les fumoirs, dans des recoins ou vers les toilettes, hors du contrôle des vigiles éventuels. D'ailleurs parfois des accords tacites sont passés entre organisateurs et agents de sécurité afin qu'ils abandonnent des pratiques de surveillance jugées trop agressives et nuisant à la fréquentation du lieu, voire même des accords existeraient-ils avec certains revendeurs pour qu'ils assurent la disponibilité de certains produits, sans quoi le club pourrait perdre en clientèle. Ceux-ci deviennent alors, lorsqu'ils ne l'étaient pas déjà, des habitués des lieux, participant aux soirées avec parfois leurs groupes d'amis également, payant leurs consommations et participants comme tous de la soirée. Certains clubs tentent également de limiter la présence de revendeurs, notamment lorsqu'ils sont particulièrement jeunes (15/16ans) et ne viennent sur place que dans l'optique de faire des affaires.

Ainsi constate-t-on dans l'espace festif commercial des stratégies spécifiques pour vendre et consommer, quand dans d'autres espaces la relative « protection » que nous évoquions induit d'autres comportements, mais aussi les représentations liées aux produits et aux comportements festifs varient en fonction de ces espaces. En lien avec ces points, la présence de stands de RdRD, matériel et/ou brochures est beaucoup plus rare en club, d'autant plus lorsque ceux-ci se défendent publiquement de toutes consommations dans leur établissement et que la mise à disposition de matériel leur semblerait être une posture « contradictoire ».

Revente en espaces festifs : le jeune âge des revendeurs

Les pratiques de revente en espaces festifs seront abordées plus en détails dans les prochains rapports TREND, mais il semble tout de même important de pointer ici l'âge relativement jeune des revendeurs, constat mis en évidence dans les discours des usagers mais aussi des forces d'application de la loi, et ce dans l'ensemble des espaces investigués. Des revendeurs décrits comme « *extrêmement jeunes* » (Usager) sont rencontrés en festivals, dans des événements extérieurs ou encore en club. Ils ont une quinzaine d'années et revendent LSD et ecstasy (souvent en même temps) dans des festivals, d'autres sont à peine plus âgés et proposent MDMA, LSD, cocaïne ou ecstasy en milieu festif alternatif, et plus souvent des ecstasys en club. Des interpellations de mineurs aux abords de ces établissements en possession de plusieurs cachets d'ecstasy sont d'ailleurs pointées par les services de police.

Le public gay

Nous ouvrons ici un champ d'observation concernant le public gay fréquentant des contextes festifs spécifiques (bars, clubs, sexclubs, soirées privées), du fait des consommations qui y sont nombreuses et particulières, notamment lorsqu'elles sont associées à des pratiques sexuelles. Non que l'association sexe et drogues soit l'apanage des populations homosexuelles, mais leur développement dans un cadre festif public ou privé (établissements festifs avec espaces dédiés à la sexualité, et soirées privées organisées autour du sexe et de l'usage de drogues) est plus particulièrement répandu au sein du milieu gay, par rapport au milieu lesbien ou au milieu libertin par exemple, surtout concernant l'injection, nous allons y revenir.

Scène festive commerciale : discours de façade, consommations en cascade

La scène festive commerciale « gay » est très dynamique à Lyon, comparativement à d'autres villes de province, les lieux sont nombreux et divers mais changent régulièrement. On y trouve en circulation des produits qui vont souvent varier en fonction des types d'établissements et des activités qu'ils proposent, et de fait de la clientèle qu'ils réunissent.

D'une manière générale, il semble qu'il y ait un discours de façade parfois très « anti-drogue », au niveau des établissements ou chez quelques acteurs connus du milieu, lequel est réputé être un « *petit milieu* » au sein duquel « *tout le monde se connaît* ».

« Le milieu électro, mais encore plus le milieu gay, c'est très petit comme monde. Euh... les gens qui sont des consommateurs, on se connaît quand même plus ou moins tous. [...] je veux dire, à un moment donné, quand on voit, quand tu croises des personnes, si toi tu le sais pas, y a un de tes potes qui connaît la personne et qui sait que la personne elle prend de temps en temps. En fait, on connaît presque... le degré de... le degré de prises... En fait, on va voir quelqu'un, on va savoir que celui-là, c'est quelqu'un qui tape beaucoup. ». (Usager)

Cela peut ainsi induire une forme de nécessaire discrétion dans les pratiques à l'échelle individuelle, mais plus encore dans les prises de position des établissements, et une volonté forte de ne pas être étiqueté lieu où se consomment des drogues, y compris vis à vis d'une possible forme de pression policière. Ainsi les interventions de prévention et réduction des risques ciblant l'usage de drogues font l'objet de quelques réticences, les établissements craignant qu'elles n'induisent une visibilité des usages, alors que ces mêmes interventions lorsqu'elles ne sont liées qu'à la sexualité sont plutôt bien intégrées (mise à disposition de préservatif et lubrifiant, brochures IST, dépistage), et plus développées que sur la scène commerciale électro.

Ainsi donc les consommations se font souvent plus discrètes que sur d'autres scènes, plus souvent dans les toilettes ou directement dans les *backrooms* lorsque l'usage de produit est associé à des pratiques sexuelles.

On pourra à ce stade du recueil d'informations faire les constats suivants concernant les produits en circulation en rapport avec les types d'établissements :

- Au sein des établissements dont la clientèle est exclusivement gay, qu'ils aient une activité ouvertement sexuelle ou non (saunas/sexclub), on trouvera particulièrement présent le GHB, ainsi que des cathinones (de la « 3 » et de la « 4 », pour 3MMC ou 3-méthylmethcathinone, et 4MEC ou 4-méthylethylcathinone)
- Dans les bars/clubs gayfriendly, dont la clientèle peut être mixte, et dont certains ont parfois une backroom, le poppers et la cocaïne sont plus présents, alors que se rajoutent les cathinones, le GHB et occasionnellement la kétamine lorsqu'il s'agit également de lieux d'after qui rassemblent un public plus particulièrement gay.
- Des clubs généralistes organisent quant à eux parfois des soirées événementielles ciblées « gay », attirant une clientèle spécifique pour l'occasion, en plus ou non des habitués des lieux, et ce mélange

des publics induira là aussi une mixité des consommations : l'ecstasy est ici présente, alors qu'elle l'est moins dans les autres espaces plus traditionnels, et toujours cocaïne, poppers, cathinones, et kétamine seront consommés en fonction du type de soirées.

Dans les espaces privés, appartement servant de before ou d'after, les usages dépendent des convives, qui ne se connaissent pas toujours, mais qui partagent volontiers certains produits :

« *C'est-à-dire voilà : on est posé, on fait tourner, t'as une assiette ou bien un plateau, avec des lignes dessus et puis chacun prend sa trace.* » (Usager)

Les produits présents concerneront un ou plusieurs des produits précédemment cités en fonction des soirées et des personnes présentes, ici les opiacés peuvent être rencontrés mais généralement l'usage sera plus caché (pas à la vue de tous, rarement partagé).

L'injection est extrêmement rare dans les établissements (des seringues sont très occasionnellement retrouvées en sexclub, elles ont pu servir également à injecter des produits érectiles), et plus souvent les éventuels injecteurs la pratiqueront s'ils poursuivent la soirée ailleurs (le patron d'un établissement distribue ainsi des « *kit slam*¹³ » à certains clients dont il connaît les activités).

GHB et poppers les historiques, la percée des cathinones,

Pour les spécificités par produits, nous pouvons noter que :

- Souvent les cathinones sont préférées à l'ecstasy - même si les effets stimulants et empathogènes peuvent être proches- du fait de leur achat possible sur Internet, de l'autonomie que cela offre et de la fiabilité estimée du produit, alors que les dealers d'ecstasy n'ont pas toujours bonne réputation, ni même le produit suspecté de ne pas être conforme aux attentes et d'être de mauvaise qualité. Le faible prix joue également dans l'attrait pour les cathinones, mais cette fois ci comparativement à la cocaïne, qui reste relativement chère (les prix observés sont d'ailleurs souvent plus élevés dans le milieu gay que dans d'autres milieux).

- Le GHB/GBL (qui ne sont pas toujours différenciés ce qui peut induire des erreurs de dosage) semble être présent plus fortement depuis les cinq dernières années, et à toutes les étapes des nuits festives : en before, en soirée, et en after, dans les espaces collectifs de danse comme dans les espaces de sexualité, y compris en espace privé nous le verrons plus loin. C'est le produit phare du milieu, avec le poppers, mais il est intéressant de constater qu'à l'inverse d'autres produits, il est rarement revendu sur place, plus souvent partagé, et majoritairement les consommateurs viennent avec leur propre fiole qu'ils se seront procurés par ailleurs. Les dilutions se font sur le lieu de consommation, et des problèmes de dosages ou de mélange (notamment avec l'alcool) sont réguliers et entraînent parfois des phénomènes de « G-hole », plusieurs ont été relatés dans différents établissements.

Chemsex/slam : une réalité en expansion

Nous allons circonscrire dans cette partie les pratiques de consommation de drogues qui concernent des moments bien spécifiques où drogue et sexualité sont intimement liées, ce à quoi renvoie usuellement le terme *Chemsex*, pour *Chemical sex*, ou *sexe sous produits*. Il s'agit donc de pratiques où les consommations sont concomitantes aux activités sexuelles, plus souvent dans des soirées privées mais parfois en (sex)club, où les produits vont être utilisés pour décupler le plaisir et/ou faciliter certaines pratiques plus hard, notamment lors de rapports sexuels de groupe (ces pratiques peuvent

13 Les « kits slam » étant en réalité les classiques Stéribox que l'on trouve en pharmacie ou dans les CAARUD mais il est intéressant ici de noter l'adaptation de la dénomination à l'usage et aux représentations associées, puisque souvent les slamers se défendent-ils de toutes similitudes avec quelconques autres toxicomanes, junkies, etc. que sont pour eux les injecteurs de drogues type héroïne.

aussi exister au sein d'un couple, permanent ou créé pour l'occasion). Les pratiques associant drogues et sexualité ne sont là encore évidemment pas nouvelles en soi, ni réservées aux rencontres homosexuelles, mais elles semblent avoir pris une ampleur assez importante au sein de certaines communautés depuis plusieurs années.

Au sein du chemsex, on désigne aujourd'hui par « slam » les pratiques qui impliquent l'injection de produits consommés dans ces contextes de sexualité à plusieurs, *slam* étant un mot anglais se traduisant par « claque », laquelle symbolise la puissance et la rapidité de l'effet lors de la montée du produit, du fait de l'utilisation de la voie intraveineuse et des molécules consommées (généralement des cathinones). Il apparaît ici que ces pratiques ne concernent pour l'instant que les communautés homosexuelles masculines.

Alors que le chemsex peut être pratiqué à différents endroits (dès qu'il y a espaces de sexualité, dans les backrooms des clubs, en espace extérieur, au sauna où la chaleur décuple les effets des produits, en espaces privés issus de rencontre par applications internet ou non), la pratique du *slam* semble assez stéréotypée : plusieurs hommes se retrouvent chez l'un d'eux après s'être contactés via des sites internet de rencontre gay comme Grindr, Hornet, GayRomeo. Le contact se fait avec du « chem triage », c'est-à-dire qu'on choisit son partenaire en fonction des produits qu'on souhaite consommer et les « slamers » se recrutent sur ces sites par un surtriage « slam » pour une pratique d'injections mutuelles de produits. Les produits consommés sont principalement des cathinones, choisies pour leurs effets (stimulants et euphorisants), leur prix (moins de 15 euros le gramme), et la facilité d'achat (internet : anonymat et en toute autonomie). Originellement c'est plutôt la méphédronne (4MMC) qui était employée, au statut un temps légal avant que la législation ne l'interdise en 2010 dans l'Union Européenne. Elle continua d'être utilisée quelques années, mais fut vite remplacée par d'autres cathinones à la structure moléculaire proche (3MMC, 4MEC), pourtant également interdites¹⁴. Parfois elles sont associées à la kétamine (plus rare), à la méthamphétamine (extrêmement rare), et certains consomment également de la cocaïne à ces occasions, mais aussi du GHB. Les sessions (ou « plan » selon le terme employé par les usagers) peuvent durer plusieurs dizaines d'heures, voire plusieurs jours, le groupe se recomposant au fur et à mesure des arrivées et départs.

« Ça vient, ça repart... y a des moments, on reste à trois pendant 4 heures, mais pendant 4 heures, y en a eu un chaque demi-heure, de mec différent, et puis du coup qui est reparti chaque demi-heure ». (Usager)

La quantité de produits consommée et le nombre d'injections réalisées (jusqu'à 50 ou 60 par session, l'effet des cathinones disparaissant assez vite, après quelques dizaines de minutes, il est nécessaire de recommencer la prise très régulièrement) est très important et induit des risques et dommages spécifiques dont les slamers n'ont pas nécessairement connaissance. En effet, pour beaucoup d'entre eux ils expérimentent là leurs premières prises de drogues par voies intraveineuses, cette pratique leur étant tout à fait étrangère auparavant et souvent connotée très négativement, renvoyant à l'image du toxicomane, « junkie », dans laquelle ils ne se reconnaissent absolument pas. Ils revendiquent d'ailleurs cette différenciation importante :

« Pour moi c'était juste une autre manière de consommer un produit que je consommais déjà, que je connaissais, juste une manière de faire différente, ça n'avait absolument rien à voir avec les mecs qui se shoot à la came ». (Usager)

L'injection n'est ici pas associée à la toxicomanie, ni même les produits utilisés, à peine les slamers se reconnaissent-ils comme « usagers de drogues », mais ne s'apparentant en rien à ceux plus traditionnellement décrits et fréquentant les structures spécialisées. De fait, très peu de slamers osent passer la porte des CAARUD, trop étiquetés précarité et toxicomanie, et plus souvent le font-ils en dehors des temps d'accueil collectif. Et souvent d'ailleurs sont-ils surpris qu'un tel lieu existe, quand les usagers de la rue sont eux plus souvent familiarisés de ce type de structure¹⁵.

14 La France a classé comme stupéfiant et interdit la détention de la classe entière des cathinones de synthèses depuis juillet 2012.

15 Nous pouvons faire le parallèle avec les usagers originaires de Géorgie pour qui parler injection renvoie à une pratique particulièrement de l'ordre de l'intime et qui s'étonnent régulièrement qu'il puisse en être fait état et discuté, notamment devant des femmes. Pour les slamers, la pratique d'injection étant de fait associée à celles du domaine de la sexualité, il n'est pas toujours évident pour eux d'en exposer les détails devant des

Au titre de ces représentations, les mots sont importants, nous l'évoquions avec le « kit slam », dont l'adaptation du terme n'est pas sans rappeler celui des « pipes à crack » que les professionnels ont vite préféré nommer « kit-base », au vue de la réaction d'usagers ne comprenant pas qu'on leur propose du matériel pour l'usage de crack alors que fabriquant eux-mêmes leur free-base ils estiment consommer un tout autre produit, et n'avoir rien en commun avec les « crackers », figure particulièrement dépréciée car associée à une forme de déchéance. Par contre, si le kit d'injection supporte la dénomination slam en ce milieu, le terme slam lui-même peut être également tabou, ainsi sur les applications de rencontres il n'est pas question de le mentionner directement, notamment lorsque c'est le site lui-même qui l'interdit, mais aussi pour ne pas accoler une pratique stigmatisante à son profil. On parlera plutôt de *plan chem's*, de *plan planant*, lesquels induisent la consommation de drogues, mais sans évoquer l'injection. Les slamers sauront trouver les moyens de se reconnaître et de se retrouver.

Dans le discours les mots aussi peuvent s'ajuster, souvent entend-on dire « jouer » pour parler du slam, donc de l'injection. A noter que le terme « jouer » peut aussi renvoyer à la pratique du *fist fucking*, souvent associée au slam, bien que non nécessairement, nous y reviendrons.

Chemsex/Slam : des indicateurs de développement à Lyon

Les indicateurs relevant le développement des pratiques de slam dans la région lyonnaise sont variés, et seront à creuser l'année à venir, nous pouvons déjà noter quelques éléments corroborant l'expansion de celles-ci :

- Les propositions de *plan chem's*- et notamment impliquant *in fine* des pratiques de slam-, sur les applications de rencontre à géolocalisation semblent se multiplier considérablement aux dires des usagers depuis plusieurs années, et certains se disent en difficulté pour trouver des partenaires lorsqu'ils ne souhaitent pas ou plus consommer, même le temps d'une occasion pour faire une pause dans leur consommation.
- Différentes structures en addictologie ou santé sexuelle voient arriver des slamers dans leur file active, alors qu'ils étaient relativement inconnus de ces dispositifs de soin ou d'accompagnement il y a quelques temps. Des CSAPA notent les consultations de plus en plus fréquentes de slamers, en orientent auprès des CAARUD qui n'en comptaient jusqu'à présent aucun dans leur file active, pour des demandes de matériel, des conseils liés à l'injection (recherche de veine) et l'analyse de drogues. De même la permanence « sexualité et produits » du Centre de Santé Sexuelle récemment ouvert voit arriver de nombreux slamers.
- Les services d'Urgence relèvent les pratiques de consommation de drogues évoquées par les patients hospitalisés en urgence pour des motifs somatiques en lien avec ces activités, notamment suite à des pratiques de *fist fucking*, et « *plusieurs cas de perforations rectales suite à des accidents pendant des slams* » (médecin urgentiste) du fait des consommations qui ont permis une pratique plus extrême mais qui en ont aussi masqué les douleurs liées à d'éventuels dommages occasionnés.

intervenants, lors de temps d'échange et d'accompagnement qui vont au-delà de la simple délivrance de matériel (recherche de veine, démonstration de système de filtration, pose du garrot, etc.)

« C'est quand même la première fois qu'on voit des gens qui ont des accidents aussi graves... ils s'en rendaient pas vraiment compte sur le coup, en plus... c'était vraiment différé la douleur et tout ça. Et ils venaient après aux urgences, quoi » (Médecin urgentiste).

Mais il peut également s'agir d'hospitalisations en service de psychiatrie, du fait d'épisodes suicidaires post-consommation, après plusieurs weekends de slam successifs où l'utilisateur n'arrive pas à reprendre son rythme de vie habituelle et perd peu à peu pied physiquement et psychiquement.

Profils de slamers : personnes insérées et professions médicales apparentes

Les informations suivantes seront à préciser et approfondir l'année à venir, elles reflètent seulement des aspects semblant éloquentes à ce stade du recueil d'informations par le pôle TREND.

Les parcours des slamers sont variés, leur arrivée dans le slam a pu se faire au sein du couple avec le partenaire exclusif ou principal, ou l'initiation a pu être réalisée au cours d'une habituelle soirée privée/*plan chem's* dont certains convives étaient déjà adeptes des pratiques d'injection.

D'une manière générale les usagers rencontrés sont souvent des personnes insérées, voire très insérées. Aux dires de plusieurs d'entre eux, sans pouvoir vérifier ces aspects par une enquête plus approfondie mais qui témoignent d'un sentiment fortement partagé par les interlocuteurs rencontrés, il apparaît que de nombreux participants exercent une profession médicale ou paramédicale. Sont principalement cités des infirmiers, des kinésithérapeutes et des médecins. Nous mettons cela en lien avec un discours sur le milieu festif gay associant sexualité et usage de drogue, où seraient surreprésentés ces milieux professionnels :

« Dans le milieu gay, le milieu médical est celui où on s'envoie le plus en l'air », affirme un patron de club. « Ca m'avait frappé. Je me souviens que, pendant une période, j'allais d'hallucinations en hallucinations. Voilà, je te dis, du chef de clinique en passant par le psychiatre, [...], des infirmiers, des aides-soignants, des... des gens qui travaillent aux Urgences » (usager)

Mais il semblerait que ceux-ci investissent un rôle bien particulier s'agissant de la pratique du slam notamment par leur maîtrise de l'injection, pour eux-mêmes ou pour les autres, leurs connaissances anatomiques et physiologiques concernent la pratique du *fist fucking*, ou encore leur possibilité de s'auto-prescrire des médicaments benzodiazépiniques pour la gestion de la redescende les jours suivants. Un infirmier et un médecin de CSAPA expliquent ainsi que

« Les patients expriment beaucoup que – alors toutes les spécialités médicales y passent, les urgentistes, les psychiatres, etc... surtout, y en a plein dans ces soirées, et c'est eux qui vont initier... [...] ...les infirmiers aussi... qui vont initier à l'injection ou même, aussi, cautionner, dire : « Voilà, ce produit, c'est super bien, prenez-en, moi j'en prends » tout le temps ils le disent, ça. Dans toutes les soirées où ils vont, y a des personnels de santé qui font un peu... autorité dans ce truc-là. [...] C'est systématique... Toutes les soirées, il y en a... » (Infirmier, CSAPA)

« On a un patient, aussi, pareil, qui m'a dit avoir été initié à l'injection et on lui a appris à injecter... c'est un médecin qui va dans les soirées qui lui a appris à injecter des nouveaux produits de synthèse » (Médecin CSAPA)

« Oui, et qui le disent aussi, qu'ils en ont marre, du coup... Certains disent : « J'en ai marre d'injecter tout le monde, j'aimerais bien profiter aussi... »... » (Infirmier CSAPA).

Pratiques de consommation et d'injection en plan chemsex/slam

Il n'est pas toujours évident de différencier une soirée slam et une soirée où ne se pratique « que » le *chemsex*, car dans une soirée slam l'injection n'est pas systématiquement pratiquée par tous les participants, et parfois à l'occasion de sessions *chemsex* certains se cachent pour s'injecter, notamment dans les toilettes.

Nous allons décrire ici des pratiques pouvant être observées dans différents types de plans, sans nécessairement les distinguer.

Les produits : nous avons dit qu'il s'agissait généralement de cathinones de synthèse (3MMC et 4MEC), obtenues sur Internet par l'un ou plusieurs des convives. Tantôt le produit est directement fourni par l'hôte, parfois une participation aux frais est demandée, d'autres fois chaque participant amène sa drogue. Lorsque les stocks sont terminés, les nouveaux participants peuvent être recherchés selon leur potentiel à ramener du produit.

Les quantités consommées peuvent être très importantes, plusieurs dizaines de grammes par plan d'un ou plusieurs jours, la tolérance majeure connue de ces produits impose rapidement et fréquemment d'augmenter les doses afin de continuer à en ressentir les mêmes effets, et ce au cours d'une même session.

Des consommations de produits érectiles peuvent être associées (très rarement par injection, dans la verge), et les plus courants restent le Viagra® (d'où le terme « blanc-bleu » désignant le mélange cocaïne-Viagra®, le Viagra servant à dépasser certains dysfonctionnements érectiles induits par la prise de cocaïne), mais aussi le Cialis®, et le Levitra®. Le poppers a également toute sa place lors de ces sessions.

Les modes de consommation : plusieurs modes de consommation peuvent être observés au cours d'une même soirée, en parallèle de l'injection sur laquelle nous allons revenir. Outre la prise par voie intra-nasale, la consommation par voie intra-rectale est une pratique régulièrement évoquée par les *chemsexeurs* rencontrés. Généralement le produit est mélangé à du gel ou des crèmes lubrifiantes et introduit dans la muqueuse rectale, certains constatant une montée assez puissante, mais aussi des sensations de brûlures désagréables. A deux reprises des usagers ont fait part de leur crainte d'avoir incorporé des produits à leur insu dans ce cadre. Ils ont signalé avoir ressenti des effets sans qu'ils n'aient rien consommé par ailleurs, et sans y avoir consenti au préalable.

Concernant les injections, c'est donc le mode de consommation qui définit la nature du plan « slam », même si nous l'avons dit tous les participants ne sont pas toujours injecteurs. Nous avons vu également que certaines personnes pouvaient prendre le rôle de « référent » des injections et les pratiquer sur eux-mêmes et sur les autres, notamment quand leur formation médicale ou paramédicale leur en a donné la maîtrise. D'autres usagers ont tenté d'apprendre le geste à l'occasion de session slam, en demandant conseil en CAARUD, ou encore en se documentant sur Internet.

« Et pis quand j'ai vu qu'on commençait à vraiment se rater, je suis allé chez mon médecin généraliste parce que j'avais des kystes veineux et pis, ben en fait, je lui ai posé très simplement, c'est pas dur, c'est : « Ou vous m'expliquez la technique pour me piquer ou alors je vais venir régulièrement vous voir avec des kystes veineux...[...] elle m'a expliqué comment piquer, mais je me suis énormément documenté sur internet, et en fait, j'ai appris la technique tout seul. » « Parce que j'ai observé, j'ai écouté, j'ai lu, j'ai... voilà... et puis je suis devenu « un bon piqueur », en fait. Et puis j'ai tendance à tout contrôler. » (Usager)

Plusieurs slamers expliquent comment la maîtrise de l'injection, de même que la maîtrise de l'approvisionnement en toute autonomie grâce à Internet, est très importante pour eux, et fait partie du plaisir trouvé, comme d'une forme de gestion de la pratique. D'autres à l'inverse évoquent la nécessité pour eux de ne pas savoir injecter, et de tout ignorer de la manière de se procurer le produit, sans quoi ils pressentent la difficulté qui sera la leur de gérer et de se limiter dans les consommations. *« Je préfère pas savoir faire, sinon c'est fini, je fais plus que ça... » explique un usager.* On notera le parallèle avec certains usagers de CAARUD qui trouvent dans l'achat de leur substitution en marché de

rue une forme de limitation de l'usage, mais aussi la différence notable avec un grand nombre d'utilisateurs qui ont quant à eux une multitude de sources d'approvisionnement afin de ne jamais être pris au dépourvu. Pourtant, de nombreux slamers évoquent aussi la facilité avec laquelle ils peuvent trouver un *plan slam* le weekend comme la semaine, le produit étant en réalité toujours plus ou moins disponible à tout moment.

Les prises de risques : les risques spécifiques des pratiques de slam sont en réalité des risques existant lors de toute consommation de drogues, mais qui semblent amplifiés par le contexte :

- prises de risque de contamination par voie sexuelle liées au non-usage du préservatif ou au partage de matériel d'injection, tous deux favorisés par l'état de conscience modifié du fait de l'intensité des consommations. À propos des seringues de couleurs distribuées en CAARUD, des slamers font remarquer leur inadéquation avec les pratiques de slam : « *y'a que 5 couleurs ça suffit pas!* », De plus, si le début de soirée peut être plus propice à porter attention à ne pas partager, au bout de plusieurs heures et plusieurs injections, tout se mélange et il est beaucoup plus difficile de s'y retrouver. Cela laissant penser que, partage ou non, chacun réutilise plusieurs fois son propre matériel d'injection.

- prises de risque liées au produit, qui peut ne pas être la molécule attendue, quand bien même il est acheté sur internet (cf analyse SINTES), mais aussi du fait de la filtration très sommaire qui semble souvent être réalisée, généralement avec un coton, et certains expliquent même ne pas filtrer du tout.

- prises de risque liées à la non maîtrise de l'injection (abcès, poussières, etc.) chez des participants pour la plupart inexpérimentés, mais aussi à l'état de conscience altérée avec une moindre sensibilité à la douleur à l'origine de comportements extrêmes. Un usager explique même avoir fini par se poser un cathéter pour éviter ces problèmes, ce qui n'est cependant pas sans risques sanitaires :

« Voilà, y avait plus la douleur, y avait plus le fait que tu sois trop perch' pour te piquer correctement, de te loucher, de galérer, du coup, y avait plus tout ça ! » (Usager)

Chemsex, risques et pratique de RdRD, un champ à explorer plus en détail

Les pratiques liées à la consommation de drogue en contexte sexuel méritent d'être investiguées plus en détails, du fait des risques sanitaires qu'elles induisent. Nous avons noté que les usagers commencent à se faire de plus en plus nombreux dans les lieux de consultation, et les prises en charge spécifiques dans les services d'urgence. En amont il est actuellement fait peu de place aux associations de RdRD dans les espaces où se consomment les produits, et les pratiques d'autosupport ne sont pas encore très diffusées dans ces milieux. Il semblerait que les milieux gays et LGBTI soient des espaces où les pratiques de RdRD liées à la drogue sont peu présentes, à la différence de celles liées à la sexualité. Les informations concernant les drogues qui circulent sont souvent le fait de membres de la communauté ayant une activité militante associative ou étant acteurs de RdRD par ailleurs.

Cela invite également pour les prochaines années à développer l'analyse sur les pratiques de RdRD en espace festif d'un point de vue transversal pour en saisir les variations selon les espaces : représentations des risques et des dommages, modalités de présence et d'usage du matériel, etc.

APPROCHE PAR PRODUIT

Ce rapport se présentant comme un état des lieux, un certain nombre d'informations relatives à chaque produit a déjà été développé dans les précédentes parties concernant les contextes, urbains et festifs. Il s'agit ici de reprendre quelques aspects synthétisés ou d'intégrer des points plus précis lorsque cela paraît pertinent. Cette partie intègre également un tableau *baromètre des prix observés* sur les marchés à l'échelle des consommateurs, ainsi que des informations sur les analyses effectuées rendant compte des taux de pureté des produits, et des produits de coupe utilisés.

	Prix relevés	Commentaires	Sources
Héroïne	Prix bas : 30 euros/g Prix haut : 50 euros/g Prix courant : 40 euros/g	Pas d'héroïne blanche, seulement marron. Héroïne albanaise vendue au grip = 5g = 100 euros	RdRD - GFR Ethnographie Informateurs-clé
BHD	<i>Subutex® : cachet 8mg</i> Prix bas : 2 euros Prix haut : 5 euros Prix courant : 3 euros	Revendu exclusivement en contexte urbain	RdRD Ethnographie Sanitaire Informateurs-clé
Méthadone	Fiole de 60mg : Prix courant : 10 euros Prix haut : 15 euros	Idem Subutex®	RdRD Ethnographie Informateurs clé
Sulfates de morphine	<i>Skénan® : gélule de 200mg</i> Prix courant : 5 euros prix haut : 10 euros	Idem Subutex®, Très accessible. Prescription en hausse : chute du prix de la gélule	RdRD Ethnographie Informateurs Clés
Benzodiazépines	<i>Valium® :</i> 4 euros la boîte de 10 cachets de 10mg	Très accessible en marché de rue	RdRD Ethnographie
Opium	30euros /g	Peu accessible, réseau privé	Ethnographie Informateurs-clé
Cocaïne	Prix bas : 60 euros/g Prix haut : 120 euros/g Prix courant : 80 euros/g	Vente au demi-gramme fréquente en espace festif et en urbain. Prix varie selon quantité, qualité annoncée (pas toujours fiable), et réseau.	RdRD Ethnographie Informateurs-clé GFR
MDMA	<i>MDMA poudre et cristal</i> Prix bas : 40 euros/g Prix haut : 70 euros/g Prix courant : 60 euros/g	Vente au gramme, à la gélule, ou au parachute en festif.	RdRD Ethnographie
	<i>Ecstasy (comprimé)</i> Prix courant : 10 euros	Prix dégressif dès l'achat de 3 ou 4 comprimés.	RdRD Ethnographie GFR
Speed	Prix bas : 10 euros/g Prix haut : 20 euros/g Prix courant : 15 euros/g	Très présent en festif alternatif, banalisation de l'usage	RdRD Ethnographie informateurs-clé
LSD	Prix bas : 5 euros Prix haut : 15 euros Prix courant : 10 euros	Vente à la goutte ou au buvard, prix dégressif.	RdRD Ethnographie Informateurs-clé
Kétamine	Prix courant : 40 euros/g	Vente au demi-gramme, parfois à la trace.	Ethnographie Informateurs-clé
Cannabis	Résine : 4-5 euros/g Herbe : 6-10 euros/ g	La résine se revend plus souvent au prix (20-50euros) qu'au gramme, contrairement à l'herbe.	RdRD Ethnographie Informateur clé GFR

Données sur les produits collectés dans le cadre de SINTES

Pour rappel, les résultats des analyses SINTES dans le cadre de la veille sanitaire ne sont pas représentatifs des produits consommés sur la région (contrairement au volet observation, mais qui n'a pas eu lieu cette année), puisque les collectes ne sont pas réalisées au hasard (des motifs à la collecte sont impératifs : effets inattendus ou indésirables qu'ils soient graves ou bénins, produits nouveaux ou rarement observés, produits non reconnus par CCM) ni en nombre suffisamment important. Nous avons précisé dans la première partie concernant les trafics les taux de concentration des principales drogues en circulation à partir des saisies des polices/douanes/gendarmeries sur le territoire.

Cependant, les données des analyses SINTES-Veille informent sur des éléments de veille sanitaire importants : produit vendu à la place d'un autre, taux de concentration élevé, produit de coupe dangereux. Nous évoquerons ainsi ici les quelques informations notables en rapport avec les analyses de l'année.

Concernant les analyses de produits achetés sur Internet (cathinones, MXP (methoxphénidine), Natrium (ethylphénidate) et Ephedra), une cathinone trouvée à l'analyse (4CEC) n'était pas celle attendue, l'usager pensant en effet avoir acheté de la 3MMC. De même, la gélule d'Ephedra s'est quant à elle révélée contenir non pas de la noréphédrine, mais de la yohimbine, une molécule contenue dans un arbuste africain dénommé *Pausinystalia yohimbe*.

Les analyses de cocaïne en ont révélé certaines très fortement dosées, entre 81 et 92 %, pourtant achetées au détail auprès de revendeurs habituels. A noter que la forte teneur ne correspond pas toujours à des effets appréciés par l'usager.

Une résine de cannabis à 33% a été identifiée, largement au-dessus de la moyenne nationale, qui a déjà considérablement augmenter ces dernières années nous l'avons dit.

Du Fentanyl - un puissant opioïde de synthèse- a été détecté dans une poudre vendue pour de l'héroïne en provenance de Thaïlande et achetée sur le Darknet par le revendeur.

La veille spécifique sur l'héroïne mise en place en fin d'année (dans le cadre de l'alerte Fentanyl¹⁶) n'a pas conduit à la détection de nouveaux cas, et a permis de confirmer des teneurs en héroïne conformes aux tendances générales, sur différents sites de la région (7% / 10%/ 12% et 23%, faisant tout de même apparaître des concentrations du simple au triple pour un produit dont la tolérance est importante et qui peut conduire à des overdoses).

S'agissant des produits de coupe, nous mettons ici les analyses en lien avec les données du programme d'analyse par CCM¹⁷ piloté par Médecins du Monde et mis à disposition des usagers par l'intermédiaire de différentes structures sur la région lyonnaise (les deux CAARUD et l'association d'auto-support en milieu festif Keep-smiling).

Ainsi, les principaux produits de coupe retrouvés à l'analyse dans chacun des dispositifs sont :

- pour la cocaïne : la caféine, le Lévamisol®, la phénacétine, la lidocaïne, le paracétamol
- pour l'héroïne : le paracétamol (en quantité importante parfois entre 50 et 80%), la caféine, la noscapine (un alcaloïde du pavot, résidu de la synthèse de l'héroïne qui n'est donc pas rajouté volontairement)
- les ecstasys analysés ne contenaient toujours que de la MDMA, contrairement à la croyance toujours d'actualité qu'au minimum des amphétamines y seraient associées.

A noter que les produits de coupe sont destinés à augmenter soit les effets de celles-ci en les copiant à moindre coût (ex : la caféine), ou bien en facilitant leur préparation, soit à augmenter la quantité de produit revendu en y ajoutant une masse plus ou moins importante d'un autre produit qui se fera discret puisque de même aspect que le produit attendu, ou qui produira le même type d'effet annexe (ex : amertume, anesthésie du palet, etc.)

16 Cf. Partie 3, Approches par produits, NPS, Fentanyl

17 La chromatographie sur couche mince est une méthode de séparation de mélanges ; elle est basée sur les différences d'affinité des substances à l'égard de deux phases, l'une stationnaire ou fixe, l'autre mobile. La phase mobile migre de bas en haut, par capillarité, le long de la phase stationnaire en entraînant les constituants du mélange déposé sur la plaque. Les taches révélées à la fin de la migration correspondent chacune à un constituant. Cette technique ne délivre donc que des informations qualitatives et non quantitatives.

Alcool

L'alcool ne fait pas partie des produits directement suivis par le dispositif TREND. Cependant, la fréquence de sa consommation en association avec d'autres produits nous invite à nous intéresser aux différentes fonctions d'usages qu'il peut prendre.

Omniprésence en CAARUD

Notons déjà que l'alcool est extrêmement présent chez les usagers fréquentant les CAARUD, en particulier lorsqu'ils vivent dans la rue. Il est cité dans quasiment tous les entretiens de premier accueil visant à faire le point sur les consommations, avec des doses journalières très importantes (fréquemment une dizaine de canettes de 50cl de bière forte), plus encore chez des usagers originaires des pays de l'est (jusqu'à 60 unités d'alcool par jour). Nombreux, et nombreuses, sont ceux et celles pour qui il est nécessaire de boire dès le réveil afin de pouvoir commencer la journée, et qui ont vécu des états de manque voire des crises d'épilepsie en lien avec des sevrages occasionnels (volontaires ou contraints lors d'hospitalisation en urgence pour un problème somatique par exemple). Les occasionnels comportements de violence au sein de ces établissements, mais aussi en dehors où ils engendrent parfois suivis de poursuites judiciaires voire des incarcérations, sont souvent en lien avec l'alcool, et celui-ci est considéré comme le principal produit posant problème du point de vue des usagers, comme le note l'enquête Ena-CAARUD 2014. Aussi, la prise en compte de l'alcool dans les pratiques de RdRD se fait de plus en plus indispensable aux dires des professionnels, que ce soit en rapport avec la santé somatique, psychique, ou en lien avec des risques sociaux.

Avec, ou à la place ?

Pour les usagers des CAARUD, mais aussi pour les usagers rencontrés en espaces festifs qui sont souvent également fortement consommateurs (l'alcool est systématiquement présent dans l'ensemble des contextes festifs étudiés), l'alcool peut avoir plusieurs fonctions différentes pour ceux qui le consomment avec/en amont/à la suite/ à la place d'autres drogues.

- un effet potentialisateur : les usagers consomment bière ou alcool fort avec des amphétamines, de la cocaïne, de la MDMA ou même des opiacés, dans le but de maximiser l'effet de ceux-ci. À noter tout de même qu'à l'inverse certains usagers évitent drastiquement toute prise d'alcool concomitante à d'autres produits, souhaitant ainsi limiter les risques de mauvaises interactions (badtrip, effet trop puissant du produit, ou de l'alcool bu en trop grande quantité du fait d'un effet masqué par un stimulant par exemple). Certains usagers constatent même avec intérêt que leur consommation d'autres drogues dans un cadre festif leur permet de limiter voire de se substituer à une habituelle consommation d'alcool, jugée plus néfaste que celle de ces autres produits (quant au comportement sur le moment, ou aux difficultés physiques et psychiques des lendemains).

- une aide à la gestion de la redescende : l'alcool sera consommé en fin de soirée ou le lendemain afin de prolonger un état d'ivresse plus ou moins léger, lorsque l'effet des autres produits se dissipe progressivement, afin de ne pas laisser s'installer un retour à la réalité trop brutal.

- une aide à la gestion du manque : parfois la diminution voire l'arrêt des consommations de produits dont l'utilisateur est dépendant (opiacés en particulier) entraîne une augmentation des consommations d'alcool, par effet de compensation. Les CSAPA et ELSA rencontrent fréquemment ces usagers, anciens consommateurs d'opiacés qui ont, à la suite de longs efforts pour décrocher de ces produits, basculé sur l'alcool, avec des consommations parfois importantes, entraînant des dommages neurologiques et des troubles cognitifs importants, voire invalidants.

« On le rencontre assez fréquemment, le vieil héroïnoman, qui est content d'être sorti de l'héroïne, mais qui est à fond dans l'alcool. » (Infirmier ELSA).

« C'est vraiment surreprésenté au CSAPA. [...] on a énormément d'alcool et d'anciens substitués qui sont tous dans l'alcool maintenant, mais... qui se gèrent bien avec leur traitement de substitution, qui le méusent pas, voilà, c'est bien intégré, mais qui sont dans des conduites d'alcool-dépendance hyper, hyper sévères et bien décompensés au niveau somatique. » (Médecin CSAPA)

Cannabis

Le cannabis est une plante, autrement dénommée chanvre, utilisées pour divers usage (textile, isolation, etc.) mais dont les variétés destinées à la consommation sont choisies pour leur taux plus élevé de concentration en THC (tétrahydrocannabinol (Δ^9 -THC), le principal composant psychoactif du cannabis. Le cannabis contient par ailleurs de nombreux autres cannabinoïdes (CBD/CBN pour les plus connus) aux effets variés. On le nomme herbe (« weed », « beuh ») ou haschisch (« shit ») selon qu'il s'agisse des sommités fleuries ou de la résine issue de la plante. L'huile (extrait très concentré en THC) reste très rare en France. Avec le tabac, l'alcool et la caféine, il s'agit de l'une des drogues les plus consommées au monde.

Produit majoritaire et banalisé

Le cannabis est incontestablement le produit illicite le plus consommé par les usagers suivis dans le cadre du dispositif TREND, et ce dans chacun des contextes observés.

Nous l'avons noté dans l'ensemble des espaces festifs, il est particulièrement présent également chez les usagers des CAARUD, mais aussi chez les grands précaires de la rue qui ne consomment pas d'autres drogues, alcool mis à part. Le Samu social a pu noter des usages de cannabis sous forme d'automédication par ces personnes qui le substituent à leur traitement psychiatrique. En prison sa consommation est un lieu commun et touche un nombre très important de détenus, connus ou non des CSAPA internes (pour plus d'un tiers des détenus rencontrés il est le produit à l'origine de la prise en charge, et majoritairement le principal produit consommé). Les intervenants en CJC notent qu'il est également le produit le plus fréquemment consommé par les jeunes rencontrés, garçons comme filles. En CSAPA, il a pu être repéré un profil d'usagers de cannabis plus âgés, ayant passé la trentaine voire la quarantaine et très installés dans des consommations, qu'ils peinent à réduire ou à stopper alors que leur situation sociale a évolué (travail stable, installation en couple, parentalité).

Sa banalisation est également spécifiquement évoquée à plusieurs niveaux (les forces de l'ordre ne manquent pas de le relever à propos des interpellations qu'ils opèrent), mais particulièrement en milieu festif où sa présence est toujours bien tolérée par les festivaliers, voire par les organisateurs, y compris en milieu commercial. Des usagers des CAARUD s'étonnent que sa consommation dans les murs de l'institution ne soit pas possible alors qu'on y autorise parfois l'alcool, et certains se font réprimander quand ils allument machinalement un joint dans l'espace fumeur oubliant totalement sur l'instant son statut illégal...

Permanence de l'usage en joint, émergence d'autres modalités de consommation

Dans l'ensemble des contextes, c'est sous forme de joint, roulé avec du tabac, que le cannabis reste majoritairement consommé, qu'il s'agisse d'herbe ou de résine. L'usage du bang est plutôt observé en free-party, ou cantonné à la sphère privée pour des usagers souvent assez jeunes.

Le cannabis cuisiné sous forme de space-cake peut très occasionnellement être consommé en festif alternatif (free-party ou urbain) mais reste relativement anecdotique.

On a pu entendre quelques usagers évoquer une confection de BHO de manière artisanale entre amis, à partir d'essence à briquet, préparation qui peut d'ailleurs être confondue par certains avec la dénomination « cannabis de synthèse ». Mais nous ne pouvons rendre compte d'une réelle tendance à ce niveau en l'état actuel des terrains investigués par le pôle TREND. Certainement les années à venir pourront documenter plus précisément ces aspects.

De même, les nouvelles formes de consommations de type vaporisateurs commencent à se développer sans que nous ne soyons en mesure d'en donner une estimation précise. Des usagers, plutôt insérés, s'y essaient, quand d'autres font des tentatives d'usage de la cigarette électronique pour consommer de la résine de cannabis qu'ils auront préalablement effritée dans le e-liquide. Leurs motifs sont généralement liés à la préservation de la santé : limiter ou arrêter la consommation de tabac lié aux

joints, et stopper les dommages engendrés par la combustion d'une manière générale, que le discours publicitaire et sanitaire autour de la cigarette électronique a contribué à faire intégrer.

Certains usagers recherchent également par l'utilisation de vaporisateur une plus grande maîtrise de l'effet, en fonction de la température de chauffe qui devient modulable, et se réservent le choix de la variété de plante consommée.



Vaporisateur de salon. Lyon novembre 2016

Maîtrise des effets et de l'approvisionnement

L'autoculture chez les jeunes urbains et ruraux peut avoir également cette fonction de maîtrise de l'effet par la connaissance de la variété d'origine, en plus d'une évidente maîtrise de l'approvisionnement par l'autogestion de leur production.

« *T'as la weed de quand tu rentres du taf, et la weed de soirée* » (Usager) : en effet certains usagers sont particulièrement attentifs aux taux de cannabinoïdes présents dans les variétés qu'ils choisissent, le ratio THC/CBD-CBN semblant être le principal critère de choix d'une plante, en plus de son goût éventuel. Les choix stratégiques dans le type d'engrais (qualité, temps de rinçage) renverront plutôt quant à eux à l'importance accordée soit à la vitesse de croissance, soit à la qualité « biologique », alors que le choix du mode de culture (intérieur, extérieur, en hydroponie ou aéroponie) sera plutôt fonction des possibilités environnementales du milieu de vie de l'utilisateur.

Les informations relatives à ces différents aspects de la production et de la consommation de cannabis sont généralement obtenues par le biais de sites internet spécialisés, qui peuvent ou non faire la promotion du cannabis à visée thérapeutique, même si ces usagers ne mettent pas nécessairement, rarement, leur consommation en lien avec le traitement d'une quelconque pathologie, somatique ou psychique.

L'autoculture pourra également donner lieu à des pratiques de revente, plus généralement en cercles restreints, associées parfois à ce « label bio » qu'aime à revendiquer les cultivateurs, en plus d'autres arguments sur les effets et le goût de l'herbe proposée.

En ville comme en campagne, on trouve des cultures en placard ou en extérieur avec des rendements plus ou moins conséquents (généralement de l'ordre de la centaine de grammes jusqu'au kilo).



Culture de cannabis, nord du département, septembre 2016

Revente en ville

Au-delà de l'auto-provisionnement, les réseaux de revente sont différents entre villes et campagnes nous l'avons dit. Quoi qu'il en soit, à part quelques sites de production locale, le cannabis provient des pays producteurs (Maroc pour l'herbe et la résine, le « shit Afghan » semble se faire de plus en plus rare, tandis que l'Albanie développe la production d'herbe à grande échelle et prend une part de plus en plus importante du marché), et de pays produisant en plus petite quantité ou servant de pays de transit (Pays-Bas, Suisse, Espagne, Italie). En espaces festifs comme en milieu urbain, des revendeurs vont au contact des clients, notamment dans certains quartiers ou rues de la ville et des communes alentours. Mais aussi attendent-ils les clients dans des allées/rues spécifiques où sont entreposés quelques stocks, et bien évidemment le cannabis est disponible en livraison à domicile par le dealer attiré du consommateur, avec des liens entretenus parfois depuis plusieurs années. Des opérations policières importantes ont eu lieu dans certains quartiers, où la disponibilité du produit a semblé reprendre relativement peu de temps après les arrestations et saisies.

D'une manière générale les prix ne varient pas spécifiquement en fonction du contexte mais plus souvent en fonction de la quantité : des achats « au prix » pour la résine, 20euros les 3g en moyenne (avec des achats de 50 euros minimum parfois sur des points de deal en cave, ou des ventes de « mini-barrette » à 10 euros à d'autres endroits), quand l'herbe se vendra plutôt au gramme entre 6 et 10 euros.

Substances opioïdes

Les opiacés constituent une famille de produits dérivés de l'opium, substance provenant de la culture du pavot somnifère. La morphine (ou sulfate de morphine) est le produit de référence de cette famille. Le terme opiacé désigne aujourd'hui l'ensemble des substances ayant un effet de type morphinique - qu'elles soient mise sur le marché légalement ou illégalement- telles que l'héroïne (diacétylmorphine), l'opium, ou encore les médicaments opioïdes. Ceux-là sont caractérisés par deux grands types d'utilisation : les médicaments indiqués dans le traitement des douleurs intenses et/ou rebelles aux autres analgésiques (codéine, sulfates de morphine (Skénan®)), et les médicaments de substitution aux opiacés (méthadone et buprénorphine haut dosage ou BHD (Subutex®)).

Les opiacés ont pour caractéristiques d'entraîner une tolérance et une accoutumance au produit importantes, et présentent le risque sanitaire majeur de conduire à une dépression respiratoire, en cas de prise trop importante, autrement nommée overdose.

Il faut noter depuis fin 2015 la mise à disposition de nalaxone, l'antidote de la morphine, dans le cadre d'une ATU de cohorte. Celle-ci se présente sous la forme d'une solution en récipient unidose utilisable en spray nasal, lequel est mis à disposition d'usagers consommateurs à risques d'overdoses ou leurs entourages.

Peu de retours sont pour l'instant disponibles sur sa diffusion et son utilisation, un seul cas d'overdose traité par ce biais ayant été signalé dans la région de Clermont-Ferrand.

Héroïne : une héroïne brune à la qualité et à la disponibilité variable

L'héroïne (appelée *héro*, *dré*, *rabla*, *came*, *marron*, *brown*, ou encore *meuhmeuh*) est une molécule (diacétylmorphine) synthétisée en 1874 à partir de la morphine. En France, on la trouve sous deux formes : chlorhydrate (héroïne blanche) assez rare, ou base (héroïne marron) bien plus disponible. Beaucoup plus puissant que l'effet de la morphine, celui de l'héroïne consiste en un état d'euphorie et de plaisir, d'autant plus intense et bref que l'héroïne parvient rapidement au cerveau, suivi d'un effet sédatif, d'une diminution de l'angoisse ou du mal-être.

- **Les profils de consommateurs** d'héroïne sont variés, qu'on les rencontre en CAARUD ou en CSAPA, ou qu'ils soient inconnus des structures d'addictologie quand leur usage ne s'est pas révélé problématique ou lorsque cette difficulté a été prise en charge chez un médecin généraliste. Souvent très précarisés dans les CAARUD, avec de longs parcours de consommation¹⁸, on les connaît aussi plus jeunes et plus insérés, en cursus de formation (en école d'infirmier ou de travailleurs sociaux par exemple), parfois même encore lycéens, ou jeunes vivant de minima sociaux ou alors parfois travailleurs saisonniers, plus particulièrement rencontrés en milieu rural. De fait, si les usagers très précarisés du centre-ville lyonnais semblent avoir un accès plus limité à une héroïne de bonne qualité, d'où le repli sur le Skénan®, ceux résidant en milieu rural, plus proche de la frontière Suisse, où ayant des contacts plus directs avec des revendeurs en banlieue, ont accès à une héroïne de meilleure qualité (soit par la filière albanaise, soit en banlieue, soit par un approvisionnement directement à l'étranger).

« Ils consomment de l'héroïne... alors, soit ce qu'ils appellent « la locale », et après, fréquemment, soit de l'albanaise, soit de la suisse... » (Médecin, CSAPA).

Des consommateurs occasionnels, qu'ils soient plus jeunes ou aux prémices de leurs usages de ce produit, sont également rencontrés en espaces festifs alternatifs, et utilisent l'héroïne pour gérer la descente des stimulants¹⁹. Ils n'ont pas toujours développé de dépendance à ce produit, du fait de

18 Cf. partie 1, Approche transversale, espace urbain, populations usagères présentes en centre-ville.

19 Cf. partie 1, Approche transversale, espace festif, festif alternatif.

l'espacement des consommations, même si pour certains c'est à ces occasions qu'une addiction a pu s'installer.

On notera à nouveau ici le peu d'informations en provenance d'usagers et de revendeurs évoluant hors du milieu festif, du centre-ville et des structures d'addictologie (notamment populations insérées et usagers vivant en banlieues) vers qui le dispositif tentera d'enquêter plus spécifiquement les années à venir.

- **S'agissant du produit**, il est à noter que l'héroïne blanche n'est quasiment jamais mentionnée, tout au plus quelques achats très marginaux sur le Darknet ont été tentés par des usagers occasionnels de CAARUD, suffisamment insérés pour avoir accès à ce type d'approvisionnement. Il faut tout de même noter le taux de pureté extrêmement élevé révélé par l'analyse SINTES de l'une d'elle en 2015, à 86%, pour un prix de 150 euros le g.

L'héroïne est donc quasiment exclusivement brune, de plus ou moins bonne qualité selon les réseaux on l'a vu, avec un taux de pureté moyen à 15% dans les saisies et analyse SINTES d'héroïne de rue.

La poudre est principalement sniffée en milieu festif, et plus souvent injectée ou fumée par les usagers des CAARUD et/ou dans certains squats. Les injecteurs y rajoutent ou non de l'acide, citrique ou ascorbique distribué en CAARUD, certains utilisent encore du citron, et la filtration se fait au coton ou au Stérifilt®, et plus rarement au filtre toupie.

A la revente, le prix se situe souvent entre 30 et 40 euros le gramme, mais le grip (5g) des réseaux albanais se monnaie 100euros, faisant chuter le prix du gramme à 20euros. Nous ne reviendrons pas sur les réseaux de revente que nous avons déjà décrits précédemment, mais pouvons ajouter que de manière marginale l'héroïne est aussi revendue dans un entre soi d'usagers s'entre-connaissant de longue date, où l'un revend grammes et demi-grammes de ci de là pour financer sa propre consommation, version « vintage » du trafic selon l'expression d'un policier.

BHD : Un trafic répondant à une forte demande des populations précaires

La buprénorphine haut dosage (BHD) est un agoniste-antagoniste morphinique, médicament de substitution aux opiacés commercialisé en France depuis 1995, sous le nom de Subutex®. Les génériques sont apparus à partir de 2006. La BHD existe sous forme de comprimés à laisser fondre sous la langue, dosés entre 1 et 8 mg. La BHD a la particularité d'entraîner un effet-plafond, et ainsi réduire le risque d'overdose. Il peut être délivré en médecine de ville par des médecins généralistes, pour une durée maximale de 28 jours, renouvelables.

Usages et usagers

Le Subutex® (*sub, subu, bubu*), dont nous nous intéressons au détournement d'usage (c'est à dire hors prescription ou sous des modalités d'administration autres que sublinguales), est très présent chez les usagers en grande précarité fréquentant les CAARUD et/ou les CHRS, et également par une population originaire des pays de l'Est, auprès de qui on lui connaît des appellations spécifiques (*tsamali* en géorgien (= cacheton/médicament) ou *tabletka* en polonais).

Comme les autres opiacés (Skénan®, méthadone et héroïne), son usage peut être lié à la gestion du manque, mais aussi à la gestion des conditions de vie à la rue, de par un effet antidouleur, apaisant, sédatif et/ou antalgique (« *Je fume du Subutex® quand j'ai trop mal aux dents* », usager CAARUD), anorexigène, voire des effets « réchauffants » ou « énergisants » parfois rapportés par les usagers.

De fait, il est aussi parfois le premier produit, avant l'héroïne, entraînant une dépendance, voire le premier ou seul produit opiacé consommé, et ce chez des usagers rencontrés en CAARUD, dans certains squats, mais aussi en prison (nous ne développons pas spécifiquement ce terrain d'enquête mais il est certain que la consommation de Subutex® détournée de son usage, notamment sniffé et/ou consommé par des naïfs aux opiacés, est bien réelle en milieu carcéral).

Le cachet entier ou fractionné peut être sniffé, fumé (avec du tabac ou du cannabis, plus souvent par des usagers polonais rencontrés en CAARUD), mais aussi toujours très souvent injecté. Les problèmes

de santé associés étant spécifiques : le fameux « syndrome de Popeye » des mains gonflées à cause de l'amidon de maïs présent dans les excipients qui obstrue les canaux lymphatiques. Les professionnels notent cependant sa moindre présence depuis quelques temps parmi les usagers rencontrés, en faisant quelques hypothèses sur une meilleure filtration (massification de l'usage de Stérifilt®, parfois des filtres toupies), ou le passage de plusieurs usagers au Skénan® et ses composés moins obstruants. Pour autant, des abcès aux bras et aux jambes, sites d'injection privilégiés, sont fréquemment soignés en CAARUD.

Certains usagers associent des modes de consommation différents (Subutex® sniffé et injecté, sniffé et pris en sublingual, injecté et sublingual, fumé et sniffé) en fonction de l'effet recherché ou de l'environnement des administrations (dans la rue, au travail, etc.). Il est également fréquent pour des usagers originaires des pays de l'Est d'associer la consommation de Subutex® à celle de médicaments benzodiazépiniques (notamment Seresta® et Valium®) ou encore à l'alcool, afin de potentialiser les effets sédatifs des uns et des autres.

Malgré une présence importante chez les usagers en grandes précarité, le Subutex® reste tout de même une drogue perçue comme « bad game », non seulement par les non-consommateurs qui n'y associent aucune idée de plaisir, mais aussi par ses consommateurs qui n'y trouvent (plus) qu'une gestion du manque, ou qui le consomment à défaut d'accès à un produit plus apprécié.

Approvisionnement et trafic

Le Subutex® est prescrit en CSAPA ou en médecine de ville, et de nombreux usagers mésusent un produit qu'ils obtiennent sur ordonnances. D'autres s'approvisionnent sur le marché de rue, soit parce qu'ils n'ont pas accès à des prescriptions (étrangers sans droits d'AME ou de CMU, étrangers sans-papiers) soit parce qu'ils ne sont pas en mesure de se présenter à un suivi médical régulier.

« Ca fait au moins 10 ans qu'il sniffe 16 mg de bupré par jour et qu'il achète au black, dans la rue, et ça lui venait pas à l'idée d'aller voir un médecin.... Je vois plus ça comme une forme de précarité psychique, en fait. Ça veut dire qu'il y a plus que la rue qui existe » (Médecin en CSAPA)

Il est intéressant de noter que certains usagers privilégient quant à eux ce mode d'obtention dans l'optique d'y trouver une forme de gestion de leur consommation, de limitation : ainsi acheté, il leur est moins accessible et plus coûteux que s'il leur était prescrit et remboursé, et de ce fait ils estiment réussir à contenir leur consommation.

Concernant la revente de Subutex®, des usagers se font quant à eux prescrire à plusieurs endroits (CSAPA ou cabinet libéral) dans l'optique de revendre tout ou une partie de leur traitement, soit pour acheter d'autres types de produits, soit comme source de revenus pour (sur)vivre. Ainsi certains sous traitement méthadone évoquent même ces pratiques à leurs médecins :

« C'est vrai qu'on en a plusieurs au CSAPA qui sont sous métha, qui viennent la chercher au CSAPA et se font prescrire de la bupré en ville, pour la revendre en fait... Pour avoir une source de revenus en fait... [...] Y en a plusieurs qui nous en ont parlé de ça, qui vont en médecine de ville pour avoir de la bupré à revendre, comme une source de revenus supplémentaires » (Médecin CSAPA)

Le cachet de Subutex® 8mg se revend en moyenne 2 à 3 euros, dans des lieux assez spécifiques du centre-ville ou quelques espaces alentours.

Au-delà de l'échelle individuelle, parfois des médecins font l'objet de poursuite en justice, accusés de complaisance dans leur délivrance de Subutex®, et l'un d'eux a ainsi été condamné en juin 2016. La police suit également des trafics à plus grande échelle, par des réseaux très organisés qui mettent en circulation sur la ville des boîtes de cachets obtenues à partir d'ordonnances vraies ou falsifiées.

Méthadone : trafic localisé, substitution de rue, et injection chez les usagers géorgiens

La méthadone, agoniste morphinique, est un médicament de substitution aux opiacés, se présentant en France sous forme de sirop à l'origine, et de gélule depuis 2008. Elle est distribuée uniquement par le laboratoire Bouchara-Recordati. Sa délivrance est soumise à un protocole précis et initiée en centre de soin (CSAPA) uniquement. Le relais de prescription peut ensuite être fait en médecine de ville après stabilisation du dosage, mais toujours pour une durée maximale de 14 jours, renouvelable. La prescription de méthadone-gélule est encore plus encadrée, et nécessite officiellement un an de stabilisation du traitement.

Nous nous intéresserons ici, à l'instar de la BHD, uniquement à la méthadone détournée de son usage ou obtenue sur le marché parallèle.

C'est un produit accessible en marché de rue principalement aux abords des centres de soin, généralement aux heures d'ouverture de ceux-ci (des usagers évoquent une disponibilité plus importante le matin que l'après-midi à certains endroits par exemple). La fiole de 60mg se négocie 10 euros, celle de 40mg peut l'être à 5. Là encore, les revendeurs sont généralement eux-mêmes sous traitement et revendent une partie de celui-ci.

Il faut noter que l'achat de méthadone dans la rue est pour beaucoup d'usagers une forme de premier accès à la substitution, accès jugé trop contraignant dans le cadre conventionnel (nécessité de multiples rendez-vous de consultation au préalable, dosage plafonné les premiers jours, horaires de délivrance non compatibles, etc.). Quand leurs conditions de vie se stabilisent, certains arrivent ainsi en centre de soin pour initier un traitement officiel de méthadone alors qu'ils se sont auto-initié à la rue depuis plusieurs mois, voire années. Ils connaissent généralement très exactement la posologie nécessaire, et compléteront par des fioles achetées dans la rue au besoin les premiers temps.

Qu'elle soit utilisée comme traitement de substitution classique (consommation quotidienne pour couvrir le besoin physique en opiacés dû à un parcours de consommation antérieur) ou comme gestion d'appoint du manque généré par l'usage régulier d'autres opiacés, la méthadone est principalement consommée sous forme de sirop par voie orale. La méthadone en gélule est rare chez les usagers en grande précarité, ainsi que sur le marché de rue. Le recours à l'injection est marginal, quelques récits anecdotiques peuvent être entendus mais ne renvoient jamais à l'expérience personnelle de celui ou celle qui la relate, et la pratique est donc difficilement documentable.

Par contre, l'injection de méthadone sirop par des usagers de CAARUD est un phénomène constaté depuis plusieurs années, et toujours d'actualité. De manière notable, il ne concerne que les usagers des pays de l'Est, voire quasi-exclusivement des géorgiens, qui vivent généralement en squat ou en foyer. Souvent des voitures, achetées à plusieurs, en état de marche ou non, servent de lieu de shoot, et au besoin de lieu de couche. L'injection semble être associée à un aspect culturel spécifique, exprimé par certains en ces termes « *si tu consommes des drogues, il faut les injecter, pour être un vrai homme* ». De fait, la totalité de ces usagers géorgiens sont des hommes, et ils ont adopté la méthadone en France, peu accessible dans leur pays d'origine (les listes d'attentes sont longues si l'on n'a pas de quoi se positionner plus favorablement...). Pour autant, certains n'injectent qu'occasionnellement, quand c'est pour d'autre le mode d'administration principal. Les dosages peuvent être importants, 150mg, 200mg, et même jusqu'à 450mg par jour, nécessitant de multiplier les injections dans la journée. Le contenu des fioles est pour cela dilué avec de l'eau PPI, dans des seringues de gros volume, avant d'être injecté. De nombreuses complications peuvent survenir du fait de cette pratique, mais aussi parce que plus souvent ces usagers injectent dans des parties du corps fortement déconseillées : jugulaires et plis de l'aîne principalement. Plusieurs hospitalisations en urgence sont mentionnées par les services concernés suite à des injections en fémoral, avec des abcès importants, justifiant un passage en service de réanimation.

En plus des services d'Urgence, ces usagers sont souvent suivis en CSAPA, et sont connus des CAARUD où ils viennent chercher du matériel, qui a pu être adapté en fonction : seringues de 20cc, voir 50cc, et aiguilles épicrotaliennes dans l'un des CAARUD, pour faciliter l'administration de plusieurs seringues sans nécessité de piquer plusieurs fois. Il faut noter que les CAARUD sont le premier, parfois le seul, espace où ces usagers réalisent qu'ils peuvent parler de l'injection de méthadone, bien que cela reste

très délicat pour eux, la pratique d'injection semblant au moins aussi intime voire « tabou » que la sexualité.

C'est une pratique qui reste de plus particulièrement mal perçue par le reste des usagers des CAARUD, qui critiquent tantôt le détournement de la méthadone de son usage substitutif (quand elle est considérée comme la phase ultime du soin, le dernier recours, qu'il est inopportun de gâcher ainsi) et tantôt son injection en tant que telle. En effet l'injection du sirop est considéré comme une pratique « sale » et « dangereuse » (voir même certains la pensent-ils impossible) y compris par des usagers injecteurs chevronnés d'autres produits. Certains se disent ainsi choqués par cette pratique, ou alors ne lui accorde aucun intérêt et ont du mal à comprendre la motivation : « *mais ça leur fait rien, comme effet, c'est juste histoire de se faire un trou* ». (Usager)

Skénan® : jugé meilleur opiacé de rue disponible

Le Skénan® est un sulfate de morphine utilisé comme analgésique dans le cadre de traitements de douleurs persistantes intenses ou rebelles aux autres analgésiques, en particulier les douleurs d'origines cancéreuses. Il peut être possiblement prescrit comme médicament de substitution des opiacés (MSO), bien qu'il ne dispose pas d'AMM officielle pour cela. Une circulaire (dite « circulaire Girard ») datant de 1996 autorise son usage dans le cadre d'un traitement de substitution lorsque les autres MSO (méthadone et BHD) n'ont pas été efficaces.

Le Skénan® se présente sous forme de gélules contenant des microbilles.

Le Skénan® a des usages multiples, qui se conjuguent souvent chez un même individu, et on peut rencontrer des consommateurs de Skénan® aux profils variés, même si c'est plus particulièrement sa diffusion auprès des usagers en grande précarité qui fait figure de phénomène marquant.

Il peut en effet être utilisé occasionnellement ou régulièrement à la place de l'héroïne, réputée de très faible qualité pour les usagers l'achetant sur le marché de rue, alors que le sulfate de morphine sous forme de gélule manufacturée offre l'assurance d'un effet constant et d'un meilleur rapport qualité/prix. C'est notamment ce que pointent de nombreux usagers des CAARUD lyonnais venant d'autres régions ou de l'étranger, et qui ont modifié leur consommation, passant de l'héroïne au Skénan® à peine quelques jours après leur arrivée sur Lyon. A Lyon le Skénan® est ainsi le principal produit opiacé consommé chez les usagers précaires, alors que dans les CAARUD d'autres départements et de plus petites villes l'héroïne reste largement majoritaire (cf ENa-CAARUD).

L'exemple de cette usagère est significatif : *Consommatrice d'héroïne dans sa Pologne d'origine, elle est arrivée à Lyon il y a une quinzaine de jours. Ne trouvant pas d'héroïne qui lui convienne, elle s'est un temps rabattu uniquement sur les amphétamines qu'elle consommait déjà en quantité, en refusant les gélules de Skénan® qui lui étaient proposées dans la rue. Elle finit par tester ce produit inconnu jusqu'alors, des compagnons de rue lui expliquent comment le préparer pour l'injecter, et les différents endroits où se fournir. L'effet lui convient, à défaut de mieux, le prix également, 5 euros la gélule de 200 mg.*

Le Skénan® est également utilisé comme gestion du manque occasionnel, ou encore en guise de produit de substitution quotidien, qu'il soit acheté dans la rue (autosubstitution, cf méthadone et Subutex®) ou prescrit par un médecin. De plus en plus d'usagers sont parvenus à se le faire prescrire cette dernière année, ce qui semble même avoir influé sur le cours du prix de la gélule, laquelle est passée de 10 à 5 euros en quelques mois. « *Tout le monde à un traitement maintenant, donc c'est plus facile à trouver, du coup... ça a baissé quoi* » informe un usager. Ainsi de nombreux usagers revendent une partie de leur traitement, généralement au sein de groupes de pairs, avec une forme de « dépannage » que nous évoquions précédemment, et souvent également aux abords des CSAPA où ils sauront trouver des clients amateurs d'opiacés divers.

Ainsi, qu'il soit consommé à la place de l'héroïne ou du Subutex®, le Skénan® a meilleure réputation que la première dans les rues lyonnaises, et est préféré au second : meilleur effet, moins de problèmes veineux, tout en conservant la fiabilité du médicament (dosage, « hygiène » de la gélule), « *au moins, on sait ce qu'on prend* » sont-ils nombreux à déclamer.

Nous pouvons ajouter aux fonctions du Skénan® son utilisation antalgique, chez des usagers ayant des douleurs chroniques parfois très importantes, notamment du dos, parfois antérieurement à l'usage d'opiacés. Ils trouvent alors dans le Skénan® le produit semblant adéquat, qu'il leur soit prescrit en première intention et qu'ils en aient détourné l'usage ensuite, ou qu'ils l'aient découvert en marché de rue lorsqu'ils étaient déjà consommateurs d'opiacés. Certains d'entre eux se trouvent en grande difficulté lorsqu'ils souhaitent en diminuer ou en arrêter la consommation, du fait de la recrudescence de ces douleurs sous-jacentes préexistantes.

Ainsi cet usager de 57 ans, longtemps consommateur d'héroïne, sevré, qui découvre le Skénan® suite à des problèmes de dos importants. Petit à petit, il en détourne l'usage par voie intra-nasale, et sniffe aujourd'hui plus d'un gramme par jour.

Le Skénan® est effectivement parfois sniffé, mais plus souvent injecté, dans des proportions très variables d'un usager à l'autre, entre 100 et 200 mg en début de consommation ou en tentative d'arrêt, plus souvent 400, 600 voire 800mg ou davantage dans des consommations installées, réparties en plusieurs injections dans la journée.

La préparation (dilution, filtration) du Skénan® en vue de son injection est très différente de celle de l'héroïne. Elle implique des étapes et des pratiques spécifiques, qui varient sensiblement d'un usager à un autre, et qui concernent à la fois la préparation des billes, leur dilution, et la manière de filtrer. Ces variations sont notamment dues aux représentations des usagers, chacun d'eux ayant sa propre interprétation sur les implications de telle ou telle manière de procéder, avec des critères de préparation optimale relatifs à la fois à la simplicité (minimum de manipulation et de matériel) et la rapidité qui lui est associée, et à l'efficacité (en termes d'effets ressentis), mais également en termes d'hygiène (propreté de la procédure, pureté estimée du produit récupéré). Stérifilt®, filtre coton, et de plus en plus filtre toupie sur les conseils des intervenants en CAARUD, sont ainsi employés pour satisfaire ces critères. Des usagers citent également l'odeur ou l'apparence du produit lors de la préparation qui leur indiquera quand stopper la chauffe (variant des premiers bouillons jusqu'à la « caramélisation »), quand d'autres préfèrent ne pas du tout le chauffer.

La particularité des sensations lors de l'injection de Skénan® est souvent décrite par les usagers comme un « picotement » de la zone d'injection voire de l'ensemble du corps, picotement plus ou moins apprécié, parfois absolument recherché et gage de qualité de l'injection :

« Si ça picotte pas, j'ai l'impression de l'avoir raté ... je me sens roulé !! » (Usager).

Le type de filtration entrerait pour certains en jeu dans l'obtention de ce phénomène, et ceux qui l'apprécient peuvent alors être réticent à une filtration trop fine du produit (notamment avec l'usage de la toupie) de peur de perdre cette sensation.

Autres médicaments codéïnés et opioïdes

Les sirops codéïnés : une nouvelle mode chez les plus jeunes, encore peu développée

La codéïne est un dérivé semi synthétique de la morphine utilisé comme analgésique, soit seul (Dicodin[®], Codenfan[®]) soit combiné à d'autres molécules (Codoliprane[®] par exemple) ou présente dans des sirops ou comprimés antitussif (par exemple Néo-Codion[®]).

Le dextrometorphane (DXM) est également un dérivé morphinique utilisé comme antitussif.

A partir des terrains ethnographiques investis par le site TREND, nous ne documentons qu'une seule expérience, en free-party, de sirops codéïnés consommés par de très jeunes personnes, mineures, qui auraient essayé cette pratique, après avoir entendu parlé du fameux « Purple drank ²⁰ ». Cependant, il est à noter les retours de différents professionnels sur cette pratique :

Des pharmacies du centre-ville évoquent l'augmentation des demandes de sirops codéïnés, notamment par de jeunes personnes (15/18ans), qui ciblent parfois directement la marque souhaitée (Euphon[®], Tussipax[®], Neocodion[®]). Certaines le constatent particulièrement en fin de semaine, et une pharmacie fait état de 3 demandes par jour de jeunes femmes mineures. En CJC, il semblerait que le Néocodion[®] soit régulièrement évoqué, et les intervenants constatent également la banalisation de l'usage de médicaments prescrits au moment du Baccalauréat ce qui participe à normaliser le recours aux produits dans ce cadre, et par la suite des conseils qui s'échangent entre étudiants sur les produits à consommer pour se détendre avant les examens. En Savoie, un CSAPA a pu également recevoir de jeunes consommateurs de Néocodion[®] ou Tussipax[®], qui l'associent parfois à l'alcool, fort de préférence, afin d'en obtenir les effets souhaités.

La facilité d'accès et le prix semblent être des critères attractifs pour ces jeunes consommateurs, dont il faudra tenter de saisir le profil et les motivations dans les prochaines années.

Concernant les usagers plus âgés rencontrés dans les structures d'addictologie, le mésusage de médicaments type Oxycodone[®], Tramadol, Klipal[®] et Efferalgan[®] codéïnés est évoqué par les professionnels, et un infirmier d'ELSA note l'augmentation des patients dépendants à l'Oxycodone[®].

« Je retiendrais volontiers que l'Oxycodone[®], on commence à allumer les alarmes. C'est un début, mais... ». (Infirmier ELSA)

Des emballages de Klipal[®] codéïné ont pu être retrouvés dans certains lieux de shoot du centre-ville également.

Fentanyl

Le fentanyl est un opiacé de synthèse dont la puissance est 100 fois supérieure à celle de la morphine, 40 fois supérieure à celle de l'héroïne. Délivré sous forme de patchs transdermiques ou de comprimés, son usage est également détourné pour une consommation récréative, et il peut être retrouvé en guise de produits de coupe ou en produit de remplacement dans des échantillons d'héroïne, et parfois commandé directement via le Darknet à des fins de consommations ou de coupage de l'héroïne. Ses dérivés, notamment acétylphétanyl, ofentanyl et carfentanyl sont encore plus puissants, jusqu'à 1000 fois plus que la morphine.

20 Le purpl drank est un cocktail réalisé à base de sirop codéïné (par exemple dextrometorphane) et de prométhazine (un antihistaminique), associé à un soda, parfois potentialisé avec de l'alcool, qui provoque des effets euphorisants et une sensation de « plane » grâce à la codéïne, mais également des sensations de grattage que l'antihistaminique vient réduire. Il a été popularisé aux Etats-Unis notamment par le biais de certains rappeurs s'affichant avec le fameux mélange violet (de la couleur des sirops américains contre la toux, d'où le nom de « purpl drank »), et qui y font allusion dans plusieurs de leur chansons, allant jusqu'à proposer un réel style musical associé (ralentissement du beat). Il est également appelé *syzzurp* ou *lean*.

Le Fentanyl et d'autres Fentanylloïdes ont fait l'objet d'une alerte sanitaire de la part de l'ARS en fin d'année 2016 sur la région Rhône-Alpes Auvergne. Des éléments précis en sont à l'origine, et notamment la découverte de Fentanyl dans une poudre supposée contenir de l'héroïne en Nord-Isère, dont le médecin à l'origine de de la demande d'analyse rend compte ainsi :

« La surprise sur l'année 2016, ça a été de rencontrer 2 patients consommateurs de Fentanyl. Donc l'identification n'a pas été facile, parce que, d'une part le premier patient est venu nous solliciter parce qu'il consommait, disait-il, de l'héroïne pure et puis, ben, il avait toutes les analyses possibles et imaginables qui démontraient qu'il ne consommait pas de l'héroïne... Finalement, on est tombé... enfin, on a pu faire une analyse SINTES et on a identifié du Fentanyl.... il a été très surpris aussi». (Médecin CSAPA)

Le dealer achetait le produit sur le Darknet comme étant une héroïne soi-disant pure à 95%, en provenance d'Asie du Sud-est, sans que l'on ne sache si cette personne avait ou non connaissance que la poudre était en fait du Fentanyl, et si c'est le revendeur du site qui trompait ainsi ses clients. Le gramme semble s'obtenir pour environ 200 euros.

A cela se sont ajoutés des déclarations d'overdoses non mortelles dans l'entourage de l'utilisateur concerné, une overdose mortelle en Haute Savoie due à l'ocfentanyl, puis une série d'overdoses mortelles et non mortelles dans la Drôme dont il n'a encore pas été possible d'établir avec certitude le lien avec des fentanylloïdes. De plus des saisies d'ocfentanyl ont eu lieu en Isère et en Haute-Loire chez des revendeurs d'héroïne.

Cette situation est assez inédite sur le territoire, quand dans les autres régions les usages de fentanyl et ses dérivés restent principalement ceux d'utilisateurs se fournissant directement sur le Darknet mais ne revendant par leur marchandise à d'autres, encore moins en le faisant passer pour de l'héroïne (très récemment dans l'Ain c'est en pensant consommer de la cocaïne qu'un usager est arrivé aux urgences en dépression respiratoire, et que du Carfentanyl a été détecté). Loin d'être comparable à la situation outre Atlantique, aux Etats-Unis et au Canada notamment qui voit une épidémie d'overdoses liées à la présence en marché de rue de ces molécules extrêmement puissantes²¹, la situation régionale a ainsi alerté les différents acteurs du médico-social, les CEIP et l'ARS, et des mesures ont été prises : favoriser les analyses toxicologiques chez patients admis à l'hôpital suite à des intoxications, développer les analyses SINTES auprès des consommateurs d'opiacés et de cocaïne, élargir la mise à disposition de naloxone aux médecins de l'ensemble des CSAPA quel qu'en soit le mode de gestion (associatifs ou hospitaliers), ainsi qu'aux équipes mobiles de soin aux personnes en situation de précarité ou d'exclusion²².

Ce sont également les usagers qui ont donné l'alerte, des CSAPA notent ainsi des consultations de patients qui se présentent auprès d'eux dans la crainte d'un produit dangereux en circulation, et suite à des overdoses à répétition dans leur entourage.

« Ils sont venus parce qu'en fait, ils étaient morts de trouille. Et c'est la première fois qu'on voit des patients qui viennent et parce qu'ils ont peur de leur produit. C'est pas parce qu'ils sentent que, ils se dégradent, des choses comme ça, comme... comme c'est souvent le cas, mais parce qu'ils ont super peur, qu'ils voient les gens tomber autour d'eux comme des mouches. Les deux, nos deux patients, ont tous les deux fait des overdoses non mortelles mais pour lesquelles ils ont été hospitalisés, euh... et autour d'eux, y a plein de gens qui ont fait des overdoses mortelles ou non mortelles. » (Médecin CSAPA) .

Un autre médecin ajoute :

« Ils rapportaient une espèce d'hécatombe, comme ça, qui arrive, d'overdoses. Euh... et nous, du coup, on a eu... enfin moi, les usagers d'opiacés que j'ai, ou de cocaïne, on leur dit un petit peu ce qui se passe, et de répandre un peu la nouvelle parmi leurs copains consommateurs » (Médecin CSAPA)

La situation a été commentée au sein des structures accueillant des usagers, CSAPA et CAARUD, et il faut noter les réactions divers des usagers à ce propos, oscillant entre crainte et fascination pour un

21 Le décès du chanteur Prince en avril 2016 d'une overdose liée au Fentanyl a contribué à mettre en lumière le phénomène.

22 Note d'information DGS du 20 décembre 2016

produit certes dangereux mais aux effets extrêmement puissants : « 50 fois plus puissant que l'héroïne???... ne me tentez pas... » . Un médecin de CSAPA explique « il y a eu plusieurs cas où il y avait presque un côté un peu « fasciné » par... par le produit, on est... enfin, y a un patient qui nous a dit « Me dites pas ça, m'en parlez pas, me tentez pas ! sinon, je vais là-bas... ».

Au-delà de ces situations de leurre, le Fentanyl nous le disions peut être consommé tout à fait sciemment par des usagers, qui l'auront obtenu via le Darknet. Nous ne sommes pas en mesure de documenter en détail cette pratique à l'heure actuelle, et encore moins de faire état de l'importance ou non du phénomène. Ce sont seulement quelques cas anecdotiques que nous pouvons rapporter. Ainsi cet usager achetant avec des amis des cachets ou des patchs sur le Darknet, à environ 10 euros la pièce, dont ils « mâchouillent » ensuite chacun une petite partie après l'avoir découpée. Ils se questionnent sur la répartition du produit sur le patch car les effets semblent varier d'une personne à l'autre. D'une manière générale, la montée semble plus légère mais les effets au final tout aussi forts que lors d'une prise d'héroïne par voie intraveineuse. Un autre usager détourne l'usage de son spray de Fentanyl prescrit pour des douleurs de dos, pour gérer sa consommation d'héroïne.

Opium

L'opium est une substance végétale obtenue à partir du latex du pavot somnifère, et contient un taux variable de morphine. Il se présente sous forme d'une pâte marron plus ou moins compacte et collante.

L'opium reste un produit relativement rare en usage urbain comme festif, il est peu présent à la revente, aux alentours de 30euros le gramme notamment en Free-party où il jouit d'une image plus positive que l'héroïne. Il peut être également présent en milieu festif alternatif urbain, mais généralement sa diffusion se fait en cercle restreint.

Il est principalement consommé fumé, avec une pipe ou avec du tabac en cigarette, et très occasionnellement avalé, voire pris par voie rectale, pour des effets plus longs et plus puissants.

Stimulants

Cocaïne et crack/free base

La cocaïne est un alcaloïde extrait de la feuille de coca, plante qui pousse exclusivement en Amérique du Sud. Elle se présente à l'usage sous deux formes : une forme chlorhydrate (poudre blanche) destinée à être injectée ou sniffée, et une forme base obtenue après adjonction de bicarbonate de soude ou d'ammoniaque au chlorhydrate de cocaïne (produisant ainsi un caillou / galette), destinée à être fumée. La forme basée est appelée crack lorsqu'elle est vendue directement sous cette forme et généralement *free base* lorsque l'utilisateur achète le chlorhydrate et réalise lui-même la manipulation.

Cocaïne : Des consommateurs et des espaces de consommation variés

La cocaïne est présente dans tous les contextes festifs, alternatifs comme commerciaux, à des échelles, disponibilités et prix (variant de 60 à 120 euros le gramme) différents nous l'avons vu, mais aussi l'est-elle chez des usagers plus précarisés en milieu urbain qui conservent un accès à ce produit relativement cher, de par l'achat au demi-gramme (40/50 euros), des achats en commun, ou encore des échanges avec des revendeurs faisant partie de leur groupe de pairs.

Les consommateurs de cocaïne rencontrés en centre de soin ont des profils très divers également, ce que note particulièrement le CSAPA ayant mis en place une consultation spécifiquement dédiée à la cocaïne :

« C'est assez varié... y a des jeunes, ils travaillent pas forcément. Après, y a des gens qui travaillent. Alors, ceux-là, ils sont plus dans... - mais c'est pas nouveau non plus – c'est la restauration, le BTP... . Après, y en a quelques-uns qui sont dans la... dans des... comment dire... pas dans le show-biz, mais... dans l'événementiel... mais pas tant que ça. Et c'est plutôt... oui, des artisans aussi, beaucoup. Peut-être plus que avant, d'ailleurs, les artisans. On a pas mal d'électriciens, de plombiers, etc... qui consomment ça. Et après, y a des âges euh... ça peut aller assez haut.. entre 40 et 50 ans, y en a aussi qui consomment de la coke. C'est pas réservé aux jeunes. » (Infirmier CSAPA).

La massification de l'usage de cocaïne dans les métiers de la restauration est également relevée par les services de police, ainsi que par divers informateurs, qui indiquent ces consommations à toute heure du jour et de la nuit, largement partagées par les équipes, voire encouragées par les chefs de cuisine ou d'établissements. C'est l'amélioration des performances induite par la cocaïne qui est ici significativement recherchée, dans un métier réputé exigeant et sur une amplitude horaire importante.

Concernant les représentations, bien qu'un certain nombre d'usagers considèrent la cocaïne comme d'un piètre rapport qualité/prix (« *mieux vaut un bon speed* » entend-on régulièrement en milieu festif comme en CAARUD), elle conserve tout de même une image positive dans la plupart des milieux. Image positive d'autant plus lorsque l'utilisateur estime avoir accès à une cocaïne de bonne qualité, avec des critères spécifiques pour cela : la « *bonne cocaïne* » serait identifiable à sa texture, (notamment la fameuse « *écailles de poisson* » d'aspect pailleté, dont on entend parler dans tous les milieux investigués), à son odeur parfois, à l'anesthésie qu'elle produit sur le palais, en plus de ses effets stimulants. On notera également la persistance des représentations autour de la cocaïne *végétale* versus *synthétique*, la première étant réputée originelle et meilleure (« *elle était bonne, bien végé* », « *celle-là c'est de la 100% végétale* »), alors qu'aucune cocaïne synthétique non directement issue de la feuille de coca ne semble jamais avoir circulé en région.

La variation des concentrations est quant à elle bien réelle, plus souvent aux alentours de 50% nous l'avons dit avec les moyennes des saisies, certaines ont notamment été analysées à plus de 80 voire 90 % de taux de pureté.

Nous notons ainsi que la cocaïne est le produit pour lequel il semble y avoir la plus grande variation de prix en fonction de la qualité estimée et des milieux de revente (du simple au double), mais aussi le

produit associé à une grande diversité de représentations et de considérations de ses usagers liées aux différentes possibilités d'administration.

Injection : l'effet inédit d'un produit « délicat »

Principalement sniffée en contexte festif, ou sur le lieu de travail, la cocaïne est par contre majoritairement injectée ou basée par les usagers des CAARUD et certains usagers vivant en squat, mais aussi par des usagers très occasionnels et/ou expérimentateurs et plus insérés.

Avec l'injection, les usagers cherchent évidemment un effet immédiat et plus fort, mais aussi avec la cocaïne un effet spécifique « euphorisant », un plaisir particulier qu'ils n'obtiennent pas avec l'usage en sniff. Ce n'est pas seulement une différence quantitative, mais bien qualitative, qui est très marquée avec la cocaïne.

« Quand j'ai essayé le shoot..... ça avait rien à voir avec les autres modes de prises... le shoot de coke, c'est vraiment un truc de... trop bien quoi... Et du coup, ouais, je... si je peux prendre de la coke, je préfère vraiment la prendre comme ça, en fait ». (Usager)

Certains peuvent également obtenir un effet proche en fumant la cocaïne (Cf cocaïne-basée ci-après), mais privilégieront l'injection lorsqu'ils consomment dans la rue :

« On injecte si y'a des seringues dispo.... dans les allées c'est plus facile de s'injecter que de baser. Pis c'est plus facile d'acheter vite fait un kit en pharmacie que d'aller acheter de l'ammoniac et tout ça quoi... » (Usager)

D'autres usagers encore, pourtant polyconsommateurs, n'injectent jamais aucun autre produit, voire jugent ce mode d'administration « *dégueulasse* » lorsqu'il s'agit d'amphétamines ou de MDMA par exemple, mais apprécient l'injection de cocaïne qui est alors jugée comme un produit d'une plus grande pureté.

D'ailleurs, il est à noter que la cocaïne est souvent le produit le moins bien filtré. C'est un produit volontiers jugé « délicat », qu'il s'agit non seulement de ne pas abîmer par l'utilisation de filtres, mais également la filtration est considérée comme peu nécessaire, si ce n'est inutile, vis à vis de cette substance plus pure, pour preuve qui se dissout très bien sans même faire chauffer l'eau. Ainsi, cela démontre que pour certains usagers la filtration est surtout associée à l'idée d'une purification d'un produit trop coupé, « *plein de saloperies* », mais pas directement à celle de limiter bactéries et champignons qui se logent pourtant dans n'importe quel produit et petit matériel.

Enfin, l'injection de cocaïne est souvent associée à des effets de compulsivité et de *craving* très forts, mais aussi des sensations d'étouffement ou de tachycardie importantes suite à des injections à répétition sur une temporalité courte, rapportés par des usagers y compris habitués de longue date à gérer usage et manque de produits en tout genre. Certains renoncent même à la pratique d'injection qu'ils considèrent trop compliquée à gérer, notamment financièrement, ou lorsque, ayant un système veineux en trop mauvais état rendant chaque tentative d'injection incertaine, l'impossibilité de poursuivre les injections alors qu'il reste du produit leur serait (leur a été) insupportable.

Cocaïne basée : de plus en plus présente, prédominance de l'ammoniac.

Baser la cocaïne est une pratique que nous avons rencontrée dans presque chacun des espaces étudiés : festif alternatif, usagers précarisés des CAARUD, mais aussi usagers plus insérés rencontrés en CAARUD et en CSAPA, notamment en milieu rural. Les CSAPA notent d'ailleurs une augmentation importante du nombre de kits-bases distribués, sans que l'on soit toujours en mesure de dire s'il s'agit d'une réelle augmentation des usages ou si c'est la mise à disposition assez récente de ces kits qui a créé la demande et ainsi rendu d'autant plus visible la pratique.

« C'est vrai que ça, ça monte crescendo, d'année en année » (infirmière de CSAPA).

« Nous, on distribue depuis longtemps... on propose des pipes à crack, mais c'est en forte explosion de demandes. [...] c'est impressionnant, hein ! Le matériel, on nous en demande... Enfin, je peux pas en donner à tout le monde, parce qu'il faudrait en avoir des wagons, quoi..... et c'est plutôt des jeunes quand même. C'est pas des... les plus anciens, ils sniffent ou ils injectent, mais ils fument pas. » (Infirmier CSAPA)

En CAARUD, les kits-base semblent également de plus en plus demandés, d'une part par les usagers habituels, qui ne sont pas nécessairement des injecteurs, bien qu'il soit souligné qu'un nombre important d'injecteurs se soit mis à baser la cocaïne ces dernières années, plus souvent lorsque ces derniers disposent d'un appartement, squatté ou non, pour réaliser l'opération (ils préféreraient l'injection s'ils doivent consommer dans la rue). D'autre part les kits sont également demandés par des usagers qui ne viennent que pour récupérer ce matériel, et qui ne sont pas connus du CAARUD en amont. Considérant que de nombreux usagers utilisent des bangs personnels (une bouteille de plastique plus souvent, cf photo ci-dessous) pour fumer la cocaïne, et n'ont ainsi pas besoin des services des CAARUD pour obtenir le matériel, il est à penser que le phénomène concerne également un nombre important de personnes non visibles dans les structures.



Bang artisanal pour fumer la cocaïne-base. Lyon mai 2016

Pour la plupart des usagers rencontrés, des représentations sur les différences entre crack et free-base sont encore très présentes (lesquels seraient différents par nature, par le procédé de fabrication, par la cocaïne utilisée ou encore par les produits de coupe ajoutés) le crack étant surtout indexé péjorativement à des usages au sein de population très précaires et fortement stigmatisées, quand le free-base est le produit consommé dans des cercles d'usagers plus insérés. Cependant même au sein des usagers les plus désinsérés des CAARUD ces représentations persistent et d'aucun se défendront de consommer du crack ou quoi que ce soit qui ait rapport avec. D'ailleurs l'appellation des kits a dû être revue par les professionnels, qui ne parlent plus de pipe à crack mais de kits-base²³.

De même, des représentations persistent quant à la procédure du basage qui en tant que telle entraînerait la « purification » de la cocaïne, ou la « nettoierait » de toute impureté, opération qui permettrait ainsi de juger de sa qualité, en fonction de la quantité de cocaïne récupérée, voire d'en annoncer un pourcentage fiable : « celle-ci c'est de la 0.8 » annonce un usager, entendu que lorsqu'il base 1 gramme de cette cocaïne, la quantité de free-base récupérée est de 0,8 gramme, et qu'ainsi la cocaïne était nécessairement pure à 80%. Dans la réalité il n'en est rien puisque de nombreux produits de coupe sont eux-mêmes basés lors de la réaction chimique, et se retrouvent ainsi dans le produit final.

Concernant le basage directement, il est à noter que l'immense majorité des usagers, qu'ils soient rencontrés en CSAPA, en CAARUD, ou en festif alternatif, base avec de l'ammoniac, en dépit du travail des professionnels de CAARUD pour leur faire préférer le bicarbonate, considérablement moins toxique.

Enfin, s'agissant de la revente de cocaïne basée, ou du crack, il n'est fait état d'aucun trafic en marché de rue à Lyon de manière significative, même si par deux fois des usagers ont évoqué un achat aux abords de la gare part dieu, sans que l'on ne sache s'il s'agit d'un revendeur ou d'un point de vente spécifique. Certains usagers font de leur côté l'aller-retour en région Parisienne pour s'approvisionner, et revendent quelques galettes à des connaissances pour financer leur frais de TGV.

23 CF. partie 1, Approche transversale, Espace festif, Public gay.

Sur Mâcon par contre, il est fait état d'une revente de cocaïne déjà basée, à « 5 euros la dose », présentée comme une pratique régulière par l'utilisateur en question, qui y voit l'évidence d'un marché propice : « *quand t'es SDF et que t'as envie de te faire plaisir, tu peux pas mettre 80 balles dans de la coke, donc pour pouvoir en acheter petit peu par petit peu, tu peux l'acheter basée pour la fumer... ils sont pas cons les mecs ils ont compris* ».

MDMA/ecstasy

La MDMA (3,4-méthylène-dioxy-méthamphétamine) est un dérivé amphétaminique, produit historiquement associé au développement de la scène techno et à l'imagerie du smiley, la MDMA a longtemps été appelée la love-pill. Elle est consommée pour ses effets stimulants « antifatigue » permettant d'allonger le temps de la fête, empathogènes (effets « love »), désinhibants, légèrement euphorisants et surtout entactogènes (amplification des sensations permettant notamment un ressenti particulier de la musique). Elle est disponible sous forme de poudre/cristaux ainsi revendus au gramme ou préparés dans des parachutes, ou directement conditionnée en cachets colorés assortis d'un logo qui prendront alors le nom d'ecstasy.

Des consommateurs plutôt jeunes, issus de tous milieux

MD, D, molly, ou encore *ecsta, taz, plomb, tata, X*, la MDMA, sous sa forme cristal ou conditionnée en cachet d'ecstasy, a fait son grand retour depuis quelques années suite à la pénurie qui a touché toute l'Europe²⁴, et se consomme dans tous les contextes investigués. Là encore, les profils d'utilisateurs sont multiples, mais les jeunes sont particulièrement concernés, dans les différents espaces festifs qu'ils fréquentent, et les professionnels en RdRD intervenant dans ces soirées le soulignent : ils ont très souvent moins de 18 ans quand ils se présentent sur le stand manifestation sous l'effet de MDMA.

Les CJC notent de leur côté l'augmentation des jeunes consultant pour un usage de MDMA/ecstasy, le plus souvent associé à l'alcool et/ou au cannabis, et relèvent la banalisation dont ce produit fait l'objet. Des ELSA font un constat similaire :

« Ils nous disent « ah ben, tiens, au fait oui y'a ça aussi... », ça fait un petit peu comme était le cannabis avant. « ah au fait, ben oui, je prends cannabis, ecstasy... » c'est banalisé et c'est comme si, en fin d'entretien, « ah oui, au fait, y avait ça quoi !... » Ils ont parlé d'un autre produit avant, et puis tout d'un coup, ils se rappellent que, quand même, y a un peu de MD, des parachutes, des choses comme ça, mais complètement... euh... oui, c'est banalisé quoi ». (Infirmier ELSA)

Les services d'Urgence voient également l'augmentation en période de week-end de jeunes arrivés là suite à des consommations de MDMA, responsables de malaises.

« J'aurais envie de dire l'ecstasy, qui est quand même assez présente dans les quelques notifications qu'on voit remonter comme ça, des services d'urgence ou ce genre de choses... pour des consommations festives et avec des symptomatologies parfaitement classiques à la clef. » (Pharmacienne CEIP).

Mais indépendamment de ces effets, la MDMA est associée à peu d'effets secondaires dérangeants selon les usagers, le principal problème mentionné étant l'état dépressif qui survient le lendemain ou plus souvent le surlendemain.

24 La destruction de grande quantité de sassafras au Cambodge, dont l'huile (safrole) est utilisée comme précurseur dans la fabrication de la MDMA, a ainsi produit une pénurie dans l'approvisionnement de MDMA dans toute l'Europe, à la fin des années 2000 (particulièrement en 2009). L'utilisation d'un nouveau composant en guise de précurseur a remis sur le marché la substance, dont la demande s'est trouvée accrue du fait d'une période de disette.

Les usagers des CAARUD ne sont pas en reste quant à l'usage de MDMA, régulièrement ils la citent lors des entretiens de premier accueil en consommation occasionnelle, produit de la fête pour eux aussi, en squat ou free-party généralement, mais aussi de manière plus privée entre amis. Régulièrement certains se présentent d'ailleurs à l'accueil des structures en matinée ou après-midi sous l'effet de MDMA, en retour de soirée ou simplement à l'occasion d'une consommation individuelle à la suite d'une opportunité : on leur a donné ou échangé un cachet un peu plus tôt dans la journée et ils l'ont aussitôt consommé (« nomadisme de défonce »).

Ecstasy :

S'agissant de l'ecstasy en particulier, il est à noter la grande variété des logos en circulation (Spiderman, Mickey, Hello-Kitty, Citrouille, Shell, Gold-Silver, Heinsenberg, Warnerbross, Rolex, Royslrolls, pour ne citer qu'eux), mais certains ont manifestement remporté le marché durant quelques mois : c'est le cas des fantômes bleus en début d'année et des FC Barcelone à l'automne, mais sur l'année et particulièrement cet été, ce sont indéniablement les mignons bicolores (jaune et bleu, gris et blanc, ou rose et blanc) qui ont le plus circulé, en club, en squat comme en festival. Pour autant on ne peut savoir s'il s'agit de la même source d'approvisionnement (probablement pas), et le logo ne permet ainsi pas de présager de la quantification en MDMA.



Mignons, avril 2016



FC Barcelone, août 2016

Majoritairement gobé, parfois sniffé, par les jeunes ou moins jeunes consommateurs, nous avons expliqué plus haut en quoi sa consommation était appréciée pour la facilité de sa prise, ses effets jugés parfaitement adaptés à la fête (écoute musicale et sociabilité), son rapport qualité-durée d'effet/prix imbattable, mais aussi certains apprécient-ils de pouvoir grâce à l'ecstasy limiter leur consommation d'alcool. Il peut également être plus apprécié que la MDMA pour le côté « *pochette surprise* » d'un cachet dont on ne connaît pas le dosage.

Nous noterons qu'il a nulle part été fait mention du Candy-flip, l'association d'un ecstasy et d'une goutte de LDS, consommés simultanément, sans savoir pour autant si la pratique n'est réellement pas, plus, d'actualité, si c'est la dénomination qui est passée de mode, ou simplement si le réseau ethnographique tel que déployé n'a pas permis de rencontrer ces usage(r)s.

L'ecstasy sera également parfois injecté, par des usagers rencontrés en CAARUD, qui mentionnent un produit facile à préparer, voire même s'amuse-t-ils de la couleur de la seringue une fois le produit filtré. L'effet ne semble pas être plus fort ni différent, mais il est par contre presque immédiat et la montée puissante.

Partout les cachets se revendent au détail au prix de 10 euros, le tarif étant dégressif dès 2 ou 3 cachets, et parfois a-t-on constaté des formes de vente « à la criée », voire au moyen d'écriteaux portés par les revendeurs, dans les espaces de fête extérieurs (free-party, festivals). Les logos sont présentés comme gages de qualité et de fiabilité, et parfois les effets sont annoncés en fonction de ceux-là. Quelques revendeurs délivrent des conseils de RdRD : ne consommer qu'une moitié (conseil qui se révèle également un argument marketing intéressant, sous-entendu que le produit revendu est de qualité importante), et boire de l'eau.

Des arrestations de revendeurs aux abords des lieux de fête sont fréquentes (la presse a pu ainsi titrer « *Nuits lyonnaises sous ecstasy : un dealer arrêté chaque semaine* »²⁵, et récemment l'un d'eux s'est fait arrêter après avoir proposé des cachets à des policiers en civil²⁶...).

Ceux-là s'approvisionnent de manière individuelle soit directement à l'étranger (notamment aux Pays-Bas nous l'avons déjà évoqué) soit sur le Darknet pour de la revente au détail en cercles restreints ou plus largement dans les soirées fréquentées. Un revendeur notait d'ailleurs la facilité d'obtention de plusieurs centaines de cachets, reçus par la poste et conditionnés sous vide, mais aussi la surenchère des sites dans la concentration des cachets, fréquemment dosés à plus de 200mg. C'est en effet le seul argument marketing dont les revendeurs disposent. « *Parce que les gens consomment de plus en plus mais ils veulent toujours la même claque, la même montée...alors faut que les cachets soient assez forts aussi...* ». Policiers et douaniers ont d'ailleurs saisi des cachets d'ecstasy, plusieurs milliers, chez des particuliers, qui étaient livrés par voie postale.

Enfin, les revendeurs peuvent être en lien avec des plus gros réseaux, qui acheminent notamment les cachets par voie routière, et les services des douanes interceptent des quantités moyennes ou de plus grosses saisies occasionnellement (Cf. les deux importantes saisies d'ecstasy d'un total de 110kg, à proximité de Lyon et de Dijon, destinées au marché lyonnais, décrites en première partie du rapport).

MDMA

La MDMA sous forme de poudre/cristal, est quant à elle revendue au gramme ou demi-gramme, au prix moyen de 50 à 70 euros, et peut baisser à 20 ou 30 euros lorsqu'elle est achetée en plus grande quantité, mais hors contexte festif généralement. L'utilisateur se confectionne ensuite lui-même ses parachutes, plus rarement ses gélules, de MDMA. Elle peut être également revendue directement en parachute ou gélule, au prix de 10 euros, là aussi dégressif en fonction du nombre d'unité acheté. De manière « conventionnelle », un parachute est sensé contenir 10mg de MDMA.

S'ils ne l'ingèrent pas, les usagers peuvent également sniffer la MDMA, pratique réputée douloureuse pour les cloisons nasales, mais aussi l'injecter (pratique rencontrée uniquement chez des usagers de CAARUD), ou encore la fumer sur de l'aluminium ou au moyen d'une pipe de kits-base (pratique entendue en CAARUD et en free-party).

A noter qu'une forme de MDMA de couleur particulière, dénommée « Coca-cola » pour son aspect brunâtre, a circulé dans différents milieux (auprès d'usagers de CAARUD et en festif alternatif urbain), sans qu'un échantillon n'ait pu être analysé afin de constater si ce produit avait une particularité (concentration et/ou produit de coupe).

Amphétamine

L'amphétamine est un produit de synthèse stimulant, chef de file d'une famille de molécules, les amphétaminiques. La poudre, sa forme la plus fréquente, est en général appelée *speed*, d'aspect relativement pâteux. Elle est consommée pour ses effets stimulants et anorexigènes. Utilisée de façon thérapeutique par le passé, l'amphétamine n'est plus prescrite qu'en cas de syndrome d'hyperactivité de l'enfant (Ritaline®) et en cas de narcolepsie chez l'adulte, uniquement par des spécialistes hospitaliers.

L'effet « speed-apéro »

Nous avons évoqué la présence très importante des amphétamines en espace festif alternatif, à tout moment de la soirée mais plus encore en guise « d'apéritif » avant de rejoindre le lieu de fête. C'est également le cas en milieu festif gay, où le produit est dans certains cercles d'usage courant, souvent

25 Le progrès, 20 décembre 2016

26 Le progrès 17 avril 2017

partagé et parfois tout aussi banalisé qu'en festif alternatif. Partout on lui reconnaît sa fonction de sociabilisation, particulièrement recherché en début de soirée.

« Souvent, on fait des before. Enfin, des apéros mais... on fait souvent des apéros avant les soirées ; chez les uns ou chez les autres ; [...] [le speed est consommé pour] être boosté, tenir, pas être fatigué, pas ressentir de fatigue. Et puis du coup, comme t'es boosté, t'as envie de bouger, t'as envie de voir du monde, t'as envie de parler... enfin voilà quoi. C'est... Ouais, maintenant que j'en parle, c'est presque un moyen de se sociabiliser avant la soirée quoi... » « C'est majoritairement la drogue de pré-soirée on va dire ». (Usager festif gay)

« C'est un booster social » (Usager free-party)

De plus, son faible coût (15 euros le gramme en moyenne) en fait un produit facile à partager, qu'il est apprécié de consommer collectivement en confectionnant des traces pour chacun, ce qui renforce ainsi l'aspect convivial de la consommation.

Il est souvent plus apprécié que la cocaïne pour son meilleur rapport qualité prix *« le speed, y'a pas mieux, c'est efficace, ça fait le job » (Usager)* dans les cercles qui le consomment, mais il sera par contre possiblement moins bien perçu en club électro, notamment plus « select » et parfois dénommé comme *« cocaïne du pauvre »*.

D'aspect plus ou moins pâteux (plus il sera humide, plus il sera jugé « frais » et de bonne qualité), son odeur « de réglisse » est caractéristique et ne trompe pas les usagers. Principalement consommé en traces ou en parachutes, il est parfois injecté par les usagers de CAARUD, souvent injecteurs de la plupart des produits consommés, et particulièrement par les usagers des pays de l'Est déjà habitués à la consommation d'amphétamines dans leur pays d'origine (Pologne, États Baltes, Biélorussie notamment).

Le speed est généralement revendu en « pochons » de 1 gramme dans les soirées. En free-party, du speed-fluo a pu être mentionné, sans que l'on ne sache ce qui pouvait lui donner cette apparence.

En marché de rue, sa présence est plutôt rare, épisodique en fonction des opportunités des uns et des autres, bien qu'il ait été présent durant tout le mois d'août de manière notable.

Des revendeurs indiquent le couper à la créatine, au bicarbonate de soude ou à la maïzena, produits choisis pour leur ressemblance avec l'amphétamine et leur tenue spécifique après mélange.

Méthamphétamine

La méthamphétamine est un dérivé synthétique puissant de l'amphétamine. Dénommée « ice », « cristal », « cristal-meth », « tina » ou « yaba », elle est principalement consommée aux États-Unis et dans certains pays d'Asie et du Pacifique. Sa consommation est très restreinte en France, en dépit de la forte médiatisation dont elle fait régulièrement l'objet.

La méthamphétamine semble être extrêmement rare en région lyonnaise, ou d'usage tout à fait confidentiel. Elle a pu être évoquée par des usagers de la scène festive gay et notamment slamers à une occasion, vérifiée par une analyse d'urine, mais trop peu d'informations sont remontées à ce jour pour faire état d'une circulation réelle de ce produit en région.

Il est cependant à noter les trois récentes saisies de plusieurs kilos de méthamphétamines (entre 3 et 7 kg) à l'aéroport de Lyon-Saint Exupéry en mai et juin 2017, en provenance d'Afrique du Nord, dont l'un des arrivages au moins semblait être destiné à alimenter un potentiel marché lyonnais. Ce type de saisie en de telles quantités est particulièrement rare.

Hallucinogènes

Les hallucinogènes sont des substances provoquant des distorsions des perceptions visuelles, auditives, spatiales et temporelles et de la perception de son propre corps. On distingue les hallucinogènes naturels et les hallucinogènes synthétiques.

Les principales substances hallucinogènes naturelles consommées sont celles contenues dans les champignons dits « hallucinogènes ». Les autres plantes hallucinogènes (*Datura stramonium*, *Salvia divinorum*...) sont consommées mais de manière beaucoup plus marginale.

Les principaux hallucinogènes synthétiques sont le LSD et la kétamine, principalement consommé en contexte festif.

LSD

L'acide lysergique est naturellement produit par un champignon, l'ergot de seigle. En 1943, Albert Hoffman synthétise le diéthylamide de l'acide lysergique dont les initiales sont LSD en allemand (Lyserg Säure Diäthylamid). Le LSD est également appelé « acide », « trip », « peutri », « buvard », « carton », « peupeu ». Il peut être nommé selon sa forme, « goutte », « micron », « gelat » ou désigné par le motif figurant sur le buvard.



Buvards de LSD, Lyon, décembre 2016

Profils d'usagers :

La présence de LSD est permanente en free-party, occasionnelle en festif urbain squat, et régulière en festivals. Ces usagers peuvent être des consommateurs de LSD expérimentés et réguliers, qui consomment ce produit quelle que soit la scène où ils se trouvent du moment que l'ambiance s'y prête. D'autres ne sont que des usagers très occasionnels qui pointent la nécessité pour eux d'associer cette expérience à un contexte festif précis, original et hors de l'ordinaire. On peut rencontrer également de très jeunes festivaliers (15/18ans) qui font lors de ces soirées leur première expérience avec un hallucinogène, ce que notent les associations intervenant en milieu festif.

Les consommations de LSD en club sont plutôt rares, et pour l'instant seulement évoquées par des personnes qui en consomment également en espace festif alternatif, et qui à l'occasion d'une soirée en club apprécient d'y faire cette expérience (ici à nouveau la consommation est associée à des personnes et non à des contextes). Pour les informateurs ne fréquentant que l'espace festif club, le LSD n'est pas une drogue très bien perçue, plutôt assimilée à une drogue de « teuffeur » comme le speed ou la kétamine, principalement du fait du comportement associé à cette consommation :

« C'est mal vu si t'es perché au LSD ou à la kéta, on se dit que t'es pas à ta place.... c'est des drogues de teuffeur, et là on n'est pas entre teuffeurs » (Usagers).

Les usagers des CAARUD consomment quant à eux du LSD de manière plutôt « opportuniste », quand une connaissance proche en obtient et le partage ou le revend, ou qu'ils se trouvent dans un espace festif où le produit circule. On trouve néanmoins en CAARUD quelques grands amateurs de LSD mais

qui ne consomment rarement que ce produit, même s'il est cité par certains comme leur « produit-cœur ».

Outre ses effets psychotropes puissants, le LSD est également apprécié par beaucoup d'utilisateurs pour la moindre redescende qu'il provoque, comparativement aux amphétamines ou à la MDMA pour ceux qui connaissent ces produits. Il peut être également apprécié pour sa « prise unique », généralement deux buvards tout au plus, et évite ainsi la nécessité de reconsommer, « redroper », régulièrement pour maintenir un niveau d'effets constant. Certains utilisateurs renvoient cependant des consommations en très petites doses, ne cherchant pas « *une grosse perche* » mais plutôt un état de détente et des perceptions légèrement modifiées, et appréciant la discrétion des effets vis à vis de l'entourage.

Modes de consommation :

En espaces festifs, ce sont majoritairement des buvards qui circulent, le LSD en goutte se fait rare, mise à part en free-party où il est plus régulièrement présent sous cette forme. Certains logos ont été plus souvent observés que d'autres, notamment des « MAYA » qui ont circulé en squat, dans certains festivals et lors de la fête de la musique à différents endroits de la ville. La consommation de buvards dilués dans des bouteilles avec un jus de fruit (plus rarement de l'alcool) est aussi souvent observée.

L'injection de LSD est quasi inexistante, rencontrée de manière marginale chez des utilisateurs pratiquant régulièrement l'injection de différents produits, et en recherche d'expérimentations. Ils décrivent des effets proches de ceux d'une prise par voie orale sur la durée, mais avec une montée beaucoup plus rapide et potentiellement plus intense.

Quelques personnes rapportent des soirées passées dans certains squats ou free-party extérieures où leur a été vendu un LSD en goutte à mettre sous la langue, ou dans le nez. Ils rapportent des effets assez différents du LSD, mais avec des hallucinations, et ne semblent pas imaginer pour autant que le produit aurait pu être autre chose que du LSD. Une vente de buvard contenant du 25i a cependant été mentionnée par des utilisateurs, lequel leur a été présenté comme un produit « presque comme le LSD », et dont ils ont apprécié les effets au même titre que celui-ci.

Achat/revente :

Gouttes ou buvards sont généralement vendus 10 euros, et le prix décroît en fonction du nombre de buvards achetés.

Des achats collectifs peuvent être mentionnés, des groupes d'amis ou connaissances se cotisant pour acheter une fiole contenant plusieurs centaines de gouttes, ou encore des planches de buvards (une ou plusieurs centaines) sur le Darknet.

Concernant la provenance des trips revendus dans les festivals ou entre utilisateurs pour des consommations en espace « privé » (utilisateurs des CAARUD lors de soirées entre eux), l'un d'eux note la différence entre un LSD « artisanal » qui renvoie plutôt à sa provenance géographique, c'est à dire une production locale (ardéchoise en l'occurrence, bretonne également mentionnée), et un LSD classique qui vient généralement d'Amsterdam : des revendeurs font le trajet environ une fois par mois pour s'approvisionner en LSD et en ecstasy.

Kétamine

Le chlorhydrate de kétamine est un anesthésique humain et vétérinaire susceptible de donner lieu à des effets hallucinogènes. Ce produit peut se présenter sous forme de poudre blanche, de très fins cristaux blancs ou de liquide inodore et incolore qu'il s'agira de « cuisiner » afin d'en extraire une poudre consommable par voie nasale ou intraveineuse.

La kétamine (autrement dénommée *Ké, Kéta, Spécial K*) est rencontrée en espace festif alternatif (squat et free-party) principalement, et occasionnellement en festif commercial, plus souvent sur des temps d'after. A noter que la kétamine commence à apparaître en CJC, de manière sporadique, alors qu'elle était totalement absente auparavant.

Les usagers exclusifs de kétamine sont extrêmement rares, c'est un produit quasiment toujours consommé en poly-usage, y compris sur le temps de la soirée. Que cet usage soit d'ailleurs celui d'une « perche » à la kétamine, renvoyant à l'effet relativement intense de ce produit, ou bien un usage en « redescence », sur des temps d'after en club, en espace privé, ou au petit matin des free-party ou soirée en squat, d'autres produits auront souvent été consommés en amont ou au cours de la soirée. D'ailleurs, nous renvoyons au fameux Calvin-Klein, mélange de kétamine et de cocaïne que nous évoquions plus haut.

Les effets de la kétamine sont effectivement jugés assez puissants par les usagers, entraînant des comportements spécifiques et des mouvements corporels singuliers: « *passé une certaine heure, c'est le pays des hommes crabes* » explique un usager, renvoyant à la démarche chaloupée des personnes sous l'effet de kétamine.

« On voit les personnes tituber, enfin avoir cette démarche si particulière qu'on a quand on a tapé de la ké » (usager free-party)

« On peut s'amuser à deviner ceux qui en ont pris » (Usager free-party)

La fameuse décorporation entraînée par la kétamine peut survenir d'autant plus lorsque la kétamine est injectée, mais aussi certains la ressentent après l'avoir sniffée, le sniff restant le mode d'usage principal en festif. Les chutes sont ainsi fréquentes, de même que des formes de badtrip, et très occasionnellement des K-hole.

« *Avec la kétamine c'est du 1 pour 1* » note un usager, sous-entendu qu'il faille à minima une personne entièrement dévouée à s'occuper d'une autre sous kétamine. D'autres qualifient la kétamine consommée en injection de « *drogue de salon* » « *parce que tu peux pas bouger derrière, t'as intérêt d'être bien calé dans un fauteuil* ». Certains usagers habitués des injections de produits en tout genre ne privilégient cependant pas ce mode de consommation pour la kétamine, car ils jugent les effets trop forts et difficilement maîtrisables, ce qui ne correspond pas à leurs attentes : ils injectent pour un effet immédiat, mais pas nécessairement pour un effet plus fort, et le dosage semble difficile à réaliser à cette fin.

Concernant la revente de kétamine, nous évoquions que souvent elle est cuisinée sur place lorsque les espaces s'y prêtent (notamment en espace extérieur de festival et free-party dans des camions), avec un argument fraîcheur notable, et revendue généralement autour de 40euros le gramme. La vente de demi-gramme est également possible, et occasionnellement à la trace.

DMT

La diméthyl-tryptamine est présente à l'état naturel dans plusieurs plantes (dont celles servant à fabriquer l'ayahuasca), mais aussi synthétisable depuis 1931. C'est une molécule hallucinogène, classé comme stupéfiant en France, se présentant sous forme cristalline.

Nous rencontrons dans la région lyonnaise extrêmement rarement la DMT, seulement dans certains groupes d'usagers fréquentant le milieu festif alternatif, et l'obtenant par des réseaux personnels d'amateurs. Une fois seulement sa vente en free-party est évoquée. Elle est généralement fumée avec du tabac roulé en cigarette quand elle se présente sous forme d'herbe, et consommée avec une pipe lorsqu'elle est une poudre blanche, d'aspect assez gras.



DMT sous forme de poudre et sous forme d'herbe. Novembre 2016

Champignons hallucinogènes

Champignons contenant des substances hallucinogènes. Ils induisent des distorsions des perceptions sensorielles, voire des hallucinations. Il existe de nombreuses espèces, certaines proviennent de l'étranger (Hawaï, Colombie, Mexique...), d'autres poussent en France. Ils sont presque exclusivement utilisés par voie orale soit tels quels, soit au sein d'une préparation culinaire. Les champignons les plus consommés en France sont les psilocybes

L'usage et la vente de champignons hallucinogènes est plutôt rare dans les espaces festifs, mis à part en free-party où ils font plus souvent partie du paysage. Ce sont soit des psilocybes ramassés dans des champs à proximité, soit des champignons achetés sur des sites internet étrangers, sous forme sèches ou de spores à faire pousser soi-même, avec de nombreuses variétés disponibles (mexicains, hawaïens, etc.).

D'une manière générale, les champignons hallucinogènes ont plutôt bonne presse, de par leurs caractéristiques « naturelles », produit non chimique, non transformé, qu'il est de plus possible de se procurer soi-même ou du moins hors des réseaux de revente de drogues classiques.

Ils sont plus souvent partagés entre amis ou revendus dans des cercles de connaissances, mais parfois des revendeurs en proposent en free-party, sous forme sèche en pochons de 20 euros par exemple, ou émiettés et revendus au gramme.

Solvants

Poppers

Le poppers désigne une préparation liquide ayant pour principe actif des nitrites d'alkyle, dont les différentes variétés (butyle, pentyle, amyle, propyle) induisent des effets plus ou moins intenses, de type euphorisant. Mais il est également consommé pour ses propriétés vasodilatatrices qui favoriseraient l'activité sexuelle (augmentation de la durée de l'érection, amplification des sensations orgasmiques, retard à l'éjaculation, facilitation des rapports annaux) et pour la légère euphorie avec accélération du rythme cardiaque qu'il provoque pendant une durée très courte lorsqu'il est inhalé. La législation n'a cessé de bouger à son endroit, retiré de la vente en 1990, il fut ensuite autorisé partiellement (certains type de nitrites restaient interdits), avant d'être de nouveau interdit totalement, pour recouvrir un statut entièrement légal depuis que le Conseil d'Etat a annulé, le 3 juin 2013, l'arrêté interdisant sa commercialisation. Il est aujourd'hui le produit, hors tabac et alcool, le plus expérimenté après le cannabis en population générale.

Le poppers, parfois dénommé Poppy, est nous l'avons dit particulièrement présent en milieu festif gay, mais tout de même régulièrement rencontré en club ou en free-party, utilisé pour faire monter les autres produits, ou comme premier rapport à un usage de drogue, principalement par des usagers assez jeunes.

Depuis son autorisation de remise en vente libre, on le trouve dans des sex-shops, sur des sites internet, et peut se vendre dans certains établissements, en particulier ceux accueillant un public gay. Souvent les personnes apportent leur propre flacon et le partage, il passe « *de nez en nez* », auprès des amis, ou des amateurs qui ne manquent pas de se faire connaître.

« Nous on rigole toujours parce qu'on dit : « le poppers, c'est un peu comme du miel », parce qu'en fait, tu ouvres la bouteille – et déjà, ça a une odeur très caractéristique – donc en fait, les gens vont avoir tendance à regarder, et si y a quelqu'un qui te vois en prendre et qui en veut, il va venir et il va te demander ». (Usagers festif gay.)

GHB-GBL

Le GHB (gamma-hydroxybutyrate) est un anesthésique se présentant sous la forme d'un liquide incolore et inodore, et possède une double action : euphorisante puis sédatrice et amnésiante. Cette molécule est donc utilisée de manière récréative par certaines personnes et de manière criminelle par d'autres (dans le cadre de tentatives de soumission chimique d'une personne par une autre). Il est classé comme stupéfiant en France depuis 2001.

Le GBL est quant à lui un solvant industriel, précurseur du GHB et métabolisé en GHB par l'organisme après absorption. Le GBL ne fait l'objet d'aucun classement juridique du fait d'une utilisation courante dans l'industrie.

Principalement consommé en milieu festif gay, nous renvoyons à la partie du rapport traitant de ce sujet pour les informations relatives à son usage. Notons simplement cette remarque d'un informateur-clé, qui explique que les personnes qui consomment ce produit confondent souvent GHB et GBL, elles ne savent pas forcément la différence ni comment les différencier, d'où des problèmes de surdosage fréquent, qui existent également lorsque le GHB est consommé avec de l'alcool ou des benzodiazépines.

Nouveaux produits de Synthèses (NPS / RC)

Apparues aux alentours de 2008, les appellations « nouveaux produits de synthèse » (NPS) ou « nouvelles substances psychoactives » (NSP), ou encore RC (Research Chemical), désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets de différents produits illicites (ecstasy, amphétamines (cathinones), cocaïne, cannabis (cannabinoides de synthèse), LSD (Nbomes), Kétamine (methoxetamine) etc.), mais qui au moment de leur mise sur le marché ne sont pas encore classées comme substance stupéfiante. La première molécule à avoir connu une diffusion importante fut la méphédronne (4MMC), une cathinone dont l'interdiction (en 2010 pour la France) a engendré la mise sur le marché de molécules dérivées (notamment 3MMC et 4MEC) qui échappaient ainsi à l'interdiction. C'est le principe général de ces nouveaux produits, que de profiter un temps du vide législatif, les laboratoires clandestins produisant de nouvelles molécules dès les précédentes classées. Cependant les molécules une fois classées en France peuvent continuer d'être commercialisées sur Internet, quand elles ne sont pas illégales dans le pays hébergeant le site, et donnant ainsi le sentiment d'un cadre légal à l'acheteur. C'est le cas des cathinones, la classe entière de molécules ayant été classé en 2012 mais pouvant être acheté sur des sites hébergés aux Pays-Bas par exemple. Les molécules classées sont par ailleurs particulièrement disponibles sur le Darknet, et les sites les proposant sont en constante augmentation.

La diffusion des NPS est complexe à identifier, du fait de leur moindre présence en comparaison des drogues classiques, mais aussi parce que parfois leur consommation se fait à l'insu de l'utilisateur, qui pense avoir à faire à un produit classique. En région lyonnaise, des nouvelles drogues de synthèse sont régulièrement détectées par le laboratoire de la police scientifique d'Ecully, qui notait d'ailleurs l'augmentation de ses identifications en 2014²⁷.

Mais augmentation des identifications ne veut pas dire augmentation des consommations ni de leur diffusion. Nous allons exposer les données disponibles à partir des informations ethnographiques sur le dispositif TREND à l'heure actuelle et serons particulièrement attentifs à l'évolution de celles-ci les années à venir (nouvelles molécules en circulation, développement de pratiques de consommation ou de reventes associées à celles-ci, effets sur l'usage d'autres drogues classiques, profils des consommateurs, etc.).

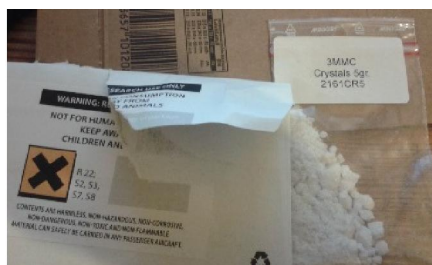
En 2016, les NPS n'ont été rencontrés qu'en espaces festifs. Les usagers de CAARUD en grande précarité n'en ont aucun usage, voire aucune connaissance. Tout au plus certains manifestent-ils, quand ils en ont entendu parler, une certaine réserve quant à leur intérêt, ou même des réticences à leur usage vis-à-vis de la dangerosité potentielle de ces drogues. De plus, la difficulté à retenir leur nom, et le flou autour de leur mode d'obtention, pour des usagers ne maîtrisant rien de l'outil informatique et moins encore d'Internet (sans parler du Darknet) leur rend ces drogues inaccessibles, tant qu'elles ne sont pas disponibles sur le marché de rue. Si cela devait être le cas les années à venir, peut-être cela changerait-il leur appréciation de ces produits, et nous serons particulièrement attentifs à ces éventuelles évolutions.

De très rares expérimentateurs peuvent tout de même être connus des CAARUD, mais sur des profils plus insérés, plus souvent rencontrés en contexte festif ou en milieu rural (certains participent au forum Psychoactif, en produisant des trip-reports de ces consommations par exemple), et les produits consommés alors sont principalement des cathinones, des 2C-x, et plus rarement des opiacés de synthèse. Ils achètent ces produits sur le Darknet²⁸, de même que certains usagers rencontrés en dehors des CAARUD dans l'espace festif alternatif (voir plus loin).

27 « Les NPS en vogue en Rhône-Alpes, rapport de cas », in *Toxicologie analytique et clinique*, n°28, 2016

28 L'achat de drogue par Internet peut être accessible à certains usagers dans la mesure où ils maîtrisent la navigation sur le net ou le darknet, mais aussi les modalités de paiement. Si l'achat de drogues sur l'Internet

En contextes festifs, c'est dans le milieu gay que les NPS, principalement des cathinones, semblent être les plus appréciés et le plus présents. Leur mode d'obtention par Internet est connoté positivement nous l'avons vu, en comparaison avec l'ecstasy notamment. La 3MMC et la 4MEC restent les principales molécules consommées, d'autres cathinones peuvent l'être occasionnellement (du N-ethylbuphedrone a pu être retrouvé dans l'analyse urinaire d'un slamer) notamment quand elles sont commandées sur le site Internet habituel de l'acheteur qui profite d'une offre promotionnelle pour tester un nouveau produit.



3 MMC achetée sur internet et reçue par colis postal

- En free-party, il n'est fait aucun retour d'usage de ces nouvelles molécules, peut-être du fait d'une circulation et d'une disponibilité très large d'un grand nombre de substances classiques, dont les usagers estiment connaître et maîtriser les effets, et dont le choix satisfera les attentes des uns et des autres.

- En milieu festif alternatif urbain, certaines molécules ont eu une présence occasionnelle, du 2Cb ou 2Ce, de la 3MMC et du DOB notamment, mais sans pratique de revente notable. Elles sont consommées par des expérimentateurs en tout genre, aguerris à l'utilisation du Darknet et l'obtention de bitcoin de manière anonyme, et qui au-delà de l'expérience trouvent parfois un intérêt à ces consommations en guise d'alternative pour espacer la prise d'autres produits (consommation de DOB en alternance avec du LSD, ou de 3MMC en alternance avec l'ecstasy par exemple). Le remplacement d'un produit par un autre peut parfois se faire à plus large échelle avec d'autres motivations, ce qui a pu être constaté sur l'année 2014/2015 avec une consommation importante de méthoxétamine (MXE) à la place de la kétamine plus difficile à trouver, ou pour écouler des stocks de MXE.

- La présence d'éthylphénidate en festival a été constatée plusieurs fois, le produit nommé « Natrium²⁹ » ayant été acheté ou donné sur place, à l'occasion d'achats de cocaïne. Sa consommation est occasionnellement signalée en CSAPA également. Les usagers décrivent des sensations extrêmement douloureuses en prise nasale (« du wasabi pure dans le pif »), pour un effet plus que mitigé (« tu sens à peine les effets tellement c'est fort »).

- En club, si la consommation de NPS ne semble pas très répandue, le décès d'une jeune femme en mars 2016 suite à la consommation de Benzofury (5-APB)³⁰ à la sortie d'un club indique tout de même

classique nécessite généralement d'avoir un compte en banque et la possibilité de payer par virement bancaire (parfois CB), sur le Darknet les paiements se font en bitcoin, et il faut alors savoir s'en procurer, ce qui peut pourtant pour certains usagers être plus simple que l'utilisation d'un compte bancaire (réseau parallèle plus accessibles pour eux, paiement en liquide possible). Dans tous les cas, ils n'ont pas non plus nécessairement besoin d'un domicile fixe, puisque l'envoi des colis peut se faire à l'adresse de domiciliation, y compris lorsque celle-ci est un CSAPA !

29 L'éthylphénidate est effectivement vendu sous l'appellation Natrium sur Internet, au prix d'une vingtaine d'euro le gramme, et présenté comme un « nettoyant pour bong ».

30 Un précédent décès engendré par cette molécule avait été constaté à Bordeaux en 2015 concernant un homme de 63 ans.

un usage possible par des usagers fréquentant ces scènes. Un retour d'informateur note par ailleurs qu'à une occasion, un revendeur d'ecstasy en club a pu proposer des cachets au logo « Hello Kitty » dont il annonçait la composition : MDMA + amphétamines + 2c-B. Si aucune analyse n'a été réalisée et donc la composition non certifiée, il est intéressant de noter que la présence de NPS a pu se faire argument marketing sur cette scène, alors qu'elle peut plus souvent être dissimulée à l'acheteur.

Cannabinoïde de synthèse

Les cannabinoïdes de synthèse peuvent être isolés des autres NPS du fait du plus grand nombre de retours dont nous disposons quant à leurs usages, les motivations et les conséquences de ceux-ci.

Les cannabinoïdes peuvent être consommés seuls, notamment par des expérimentateurs, relativement insérés et grands consommateurs de cannabis, qui décriront souvent des effets particulièrement puissants, inattendus, et pas toujours appréciés, car trop en décalage avec l'effet classique du cannabis.

Ils peuvent également être utilisés en complément du cannabis, pour en renforcer les effets, stratégie visant à améliorer le produit notamment en vue de sa revente. Des cannabinoïdes pourront ainsi être vaporisés sur de la résine, la poudre de cannabinoïde mélangée à de l'eau préalablement. Des consommateurs parlent également d'une herbe revendue sous l'appellation « synthé », et qui serait déjà passée au grinder, d'où un aspect émiété. Les effets ne semblent pas avoir été ceux habituels du cannabis puisque certains ont été « rendu malades » par cette consommation.

Avoir connaissance ou non de la consommation de ces molécules ne protège cependant pas des effets indésirables. Ainsi le service d'urgence psychiatrique fait état de plusieurs hospitalisations sur l'année de jeunes personnes qui, à la suite de consommation de cannabinoïdes de synthèse, sont amenés par des proches. Les soignants décrivent des tableaux cliniques délirants, laissant penser sur le moment à des décompensations schizophréniques, mais dont la crise prend fin quelques 24 heures après l'admission. Ces usagers ne semblaient pas toujours avoir connaissance du produit consommé, certains pensant avoir fumé du cannabis végétal.

« Ouais... des tableaux délirants assez impressionnants, en fait. Mais qui cédaient au bout de 24h à peu près. Suite à une consommation de cannabis qui avait une couleur pas comme d'habitude, acheté pas comme d'habitude, » (Médecin urgence psy)

« Ils [les usagers] décrivaient un effet très très très rapide après... enfin, un patient notamment, qui fumait depuis très longtemps, et qui donc avait quand même l'habitude, et qui là, disait : « J'ai fumé deux lattes et c'était parti, quoi ! et je délirais plein pot ! », et qui avait jamais déliré de sa vie avant, et qui s'est retrouvé chez nous hyper rapidement, quoi. Et qui disait qu'effectivement, c'était pas le cannabis qu'il achetait d'habitude, et c'était pas la même couleur, tout ça, et... donc on a une forte suspicion de cannabinoïde de synthèse ». (Médecin)

Cependant les soignants indiquent qu'il peut être compliqué de connaître la réalité de ces consommations, si des analyses biologiques ne les objectivent pas, souvent parce que le patient a pu quitter le service rapidement après avoir retrouvé ses esprits.

Au-delà d'un usage volontaire expérimentateur, ou d'un usage involontaire, il est fait mention de l'utilisation de cannabinoïdes de synthèse par des consommateurs de cannabis en remplacement de ce produit, par nécessité de stopper cet usage en vue d'obtenir des analyses d'urine négatives au cannabis. Ce peut être en vue de l'obtention d'un permis de conduire ou de l'assurance de ne pas le perdre lors de contrôles routiers, mais aussi pour négativer des analyses d'urine lors d'obligation de soin, situation exposée par un CSAPA suivant plusieurs jeunes ayant adopté cette stratégie dans le cadre d'un suivi particulièrement strict de la justice locale.

Médicaments psychotropes non opiacés

Benzodiazépines et apparentés

Les benzodiazépines (BZD) sont une famille de molécules apparues dans les années 1960 en France. Produits sédatifs, les BZD sont prescrites essentiellement comme anxiolytiques (exemple : Valium[®], Lexomil[®]) et comme hypnotiques (exemple : Rohypnol[®], Halcion[®]) à plus forte dose.

Concernant le détournement de benzodiazépines, nous avons évoqué l'usage de Valium[®] et de Seresta[®], principalement utilisés par des usagers en grande précarité rencontrés en CAARUD, alors que le Rivotril[®] et le Stilnox[®] se font extrêmement rares aujourd'hui, comparativement aux années 2000 (le Rivotril[®] serait encore consommé par des populations immigrées nord-africaines, mais bien moins disponible depuis la restriction de sa prescription aux neurologues seulement).

Fortement consommés également en CHRS, les cachets de Valium[®] se revendent 3 à 4 euros les 10 (de 10mg). Souvent injectés ou fumés et mélangés à l'alcool, les malaises qu'ils occasionnent alors ne sont pas rares, et ont déjà nécessité l'intervention des pompiers par deux fois cette année en CAARUD.

Certains CSAPA et ELSA évoquent également le mésusage de benzodiazépines prescrites, pour une partie de leurs patients, parmi lesquels des slamers qui les utilisent (et parfois s'autoprescrivent...) pour gérer la redescende.

*« Au triptyque habituel alcool-tabac-cannabis, et moi j'ajoute quand même le benzo »
(Infirmier, ELSA)*

Stilnox[®], Lexomil[®] et Seresta[®] semblent être les principaux médicaments cités :

« Stilnox[®], le Seresta[®] aussi. Beaucoup. On a beaucoup, nous, de gens qui prennent des opiacés ET du Seresta[®]. Euh... Docteur L., il en a plein, là, à 10 ou 20 comprimés par jour, voire plus. » (Infirmier ELSA)

Là encore, il est à noter les profils de patients exerçant une profession médicale, qu'ils injectent ou non ces produits, notamment des infirmiers comme le signalent ces deux médecins.

« J'ai eu l'impression moi, qu'il y a eu pas mal de soignants, aussi, cette année, dans les patients CSAPA, en fait, qui s'injectent des benzos, des choses comme ça. Ouais, des infirmières surtout » (Médecin)

« Dans cette population, qui ont quand même facilement tendance à prendre les produits qui sont dans la pharmacie de l'hôpital ou du service dans lequel elles travaillent. Et qui, souvent justement, se font attraper par ce qu'il manque des stocks et tout ça. Donc, on en a plusieurs quand même qui sont dans ce cas-là, oui. Voilà ». (Médecin)

Autres médicaments

La Ritaline[®] est consommée par voie intraveineuse par des usagers de CAARUD, généralement fortement consommateurs d'amphétamines également. Elle peut d'ailleurs parfois être revendue pour des amphétamines. Ils l'achètent entre 6 et 10 euros la gélule auprès d'usagers-revendeurs qui l'obtiennent sur prescription.

L'usage de Lyrica[®] a pu être constaté auprès d'usagers originaires des pays de l'Est, en association avec la méthadone par voie intraveineuse, ou injecté seul. Les effets semblent être assez spectaculaires, notamment pour les personnes n'ayant pas consommé mais ayant assisté aux effets sur leurs amis, quand ces derniers ne gardent que peu de souvenirs de leur état. Plusieurs retours de Lyrica[®] sniffé sont également évoqués par les soignants en CSAPA, sans que l'on n'ait pu documenter les effets obtenus dans ce cadre.

Le consommation détournée d'Artane® est également évoquée par les CSAPA, de manière très anecdotique, et ne semble concerner quasiment plus que des personnes immigrées de territoires d'outre-mer, qu'il soit sniffé ou injecté.

Nous pouvons noter enfin un cas de consommation d'Izalgi® par voie intraveineuse, à partir d'une préparation très spécifique réalisée par l'usager afin d'obtenir une solution injectable et/ou une poudre sniffable de ce médicament, à l'origine délivré sur ordonnance pour des douleurs de dos.